

RARE
E
78
C2J4
V. 2

Can

ler, d'
merci
a end
par u
favor
elle a
revan

sont g
leur a
ou ou
ou ap
vir tou
rils, e
cette a
qui ne
encore

nos S
lades.
seulen
insidit
brasse

64 Lettres

Le P. Frémiot, Missionnaire de la Compagnie de Jésus dans le Haut-Canada, au R. P. Provincial à Paris.

Mission de l'Immaculée Conception.

Mon Révérend Père Provincial.

Janvier 1850.

P.C.

La divine Providence nous a gratifiés dans l'année qui vient de s'écouler, d'un automne extraordinairement beau pour ces parages; nous l'en remercions, sans ce bienfait nous eussions eu beaucoup plus de misères encore à endurer. Je ne crois qu'une chose, c'est que nous ne payions cette faveur par un hiver aussi long que le dernier. Et déjà ce bel automne n'a pas été favorable pour tout: la pêche s'en est grièvement ressentie. Ce n'est pas qu'elle ait été plus pénible; au contraire, elle a été moins glaciale: mais en revanche, tout le poisson qui n'a pas été très sale, est gâté ou en voie de l'être.

Nos Sauvages ont fait, en général, mauvaise pêche. Car ils ne sont pas fort riches en filets, et encore moins en barils et en sel. Nous leur avons distribué un tonneau de sel, mais c'était trop peu pour chacun, ou surtout qu'ils n'ont presque pas eu la ressource du poisson à la pente: on appelle ainsi le poisson qu'on laisse geler, et qu'on suspend pour s'en servir tout l'hiver. Ce procédé est fort économique, car il n'exige ni sel ni barils, et, de plus, le poisson a meilleur goût. Mais vous juger bien que, si cette année, celui qui a été salé fort peu se gâte, à plus forte raison celui qui ne l'a pas été du tout. Ce n'est que vers la fin qu'on a pu en sauver encore une certaine quantité.

Une autre contretemps qui a beaucoup contrarié la pêche de nos Sauvages cette année, ce sont les morts, les mourants et les malades. Voilà, le onzième mort que nous enterrons depuis quelques mois seulement, et la plupart de ces décès arrivent pendant la pêche. Les infidèles ne manqueront pas de tirer de là un prétexte pour refuser d'embrasser la foi. C'est là ce qu'ils disent d'ordinaire ils ont peur de

mourir

mourir, s'ils deviennent priants; car selon eux, les Priants meurent en grand nombre parceque les Robes Noires parlent souvent de la mort. Dernièrement, un de nos Sauvages censés méthodiste, mais, dans le fond, ne sachant et ne pratiquant rien en fait de religion, si non qu'ils viennent les Dimanches à notre eglise, me racontait en confidence un songe qu'il avait eu; et un songe, c'est une chose que les sauvages ne traitent pas légèrement. Or donc notre homme avait songé, que dis-je ? il avait vu et entendu — car il ne dormait pas, dit-il, il avait vu quelqu'un, homme, ange, ou démon, ou ne sait trop. Ce quelqu'un lui avait adressé la parole à peu près dans ces termes: "sais-tu d'où il arrive que vous mouriez ainsi ? Vous êtes trop près de la maison de la prière, vous y entriez trop souvent: allez dresser plus loin vos wigwams. Vois-tu la base de ce bois de cadavre, c'est le nom qu'il donnait à la Croix, vois-tu ce bois de cadavre planté sur la porte de la maison de la prière: voilà la cause de tout le mal."

Que l'enfer ait agi directement ou indirectement en cette rencontre, je m'en mets peu en peine; mais on voit que notre présence lui donne de l'inquiétude, et que la croix, arborée sur cette terre si longtemps le théâtre de ses criminelles Superstitions, est pour lui un cruel creux-cœur; mais aujourd'hui, il doit enrager de dépit ! Car, au lieu d'une petite chapelle d'écorce ou le vent, jouant à son aise, se riait d'un poêle embrasé, nous en avons depuis quelques semaines une fort grande en bois et du moins quelque peu confortable. Au lieu d'une petite croix en sapin, nous en avons une fort belle en fer supportée par une belle boule d'orée. Et qui a planté cette Croix ? C'est le gendre de notre songeur, protestant comme son père ! Et notre songeur lui même est un de ceux qui ont travaillé le plus activement à la construction de cette Eglise provisoire ! Elle n'a de remarquable que la grandeur; elle est trop vaste même pour le seul poêle que nous ayons à y placer présentement: car il n'y a peu de jours, je me vis contraint de réchauffer le calice avec mon haleine, avant de prendre le précieux sang congelé au fond. Quoiqu'il en soit, elle nous fera provisoirement le service d'une plus chaude et d'une plus belle, et nous aurons de nouveau la consolation de posséder Notre Seigneur au milieu de nous. Nous avons aussi une nouvelle maison;

quand

quand nous en prîmes possession, il n'y avait encore que deux chambres faites, et la cuisine. Depuis on a fait les deux portes d'entrée; le reste s'achèvera petit à petit: nous n'avons qu'un Canadien et un métis pour y travailler. Elle sera encore bien froide cet hiver parceque les planches ne seront emboîtées qu'au printemps; Mais c'est un palais à côté de celle de la Rivière aux Courtres; et elle sera toujours plus chaude que celle que nous occupions dernièrement. Quand le vent du Nord venait à souffler, il n'y avait pas moyen d'y tenir. Un jour nous nous couchâmes plutôt que de coutume pour ne pas geler; et le matin, le froid faisait l'office d'excitateur longtemps avant l'heure du lever. Impossible d'écrire, mon encre se gela deux fois dans une matinée; et j'avais les doigts glacés à dire mon bréviaire près du poêle. Une fois j'allai me réfugier dans une loge, et fus bien surpris de voir qu'il y faisait moins froid que dans notre presbytère. Et cependant, il faut l'avouer, c'est une rude penitence que d'hiverner par ici dans une loge. Si l'on bouche trop bien les ouvertures on a de la fumée, si on ne les bouche pas, on gèle. Et qu'on les bouche ou non, le fait est que presque toujours on brûle du côté du feu et que de l'autre, on est transi de froid.

Les Sauvages sentent eux mêmes cet inconvénient des loges.

Aussi avons nous vu cet automne, élever autour de nous jusqu'à sept petites maisons, dont deux sont encore en construction; et, s'il n'y avait pas eu de cheminée à construire, je pense qu'on n'eût pas eu une seule loge cet hiver à l'Immaculée Conception. Mais la cheminée, c'est l'important pour les Sauvages, surtout par le temps qui court.

Vous serez peut-être curieux mon Révérend Père, de savoir comment on s'y prend pour faire une maison dans ce pays. La chose est d'une extrême simplicité. On s'en va choisir un endroit bien garni de beaux sapins. On en abat un certain nombre, on les ébranche et on brûle tous les débris. L'emplacement de la maison se trouve ainsi débarrassé. Cela fait, on couche par terre quatre pièces de bois formant un parallélogramme; ce sont les fondements de l'édifice. Puis, sur ce premier lit, on superpose d'autres bois qui se lient les uns aux autres par une entaille faite aux quatre angles. Bientôt les murs sont élevés à la hauteur de cinq, six pieds: c'est tout ce qu'il leur faut, car c'est la hauteur de la porte; quelques fois même elle est plus.

plus basse, sur les murs de côté on plante deux poteaux qui soutiennent la faite, sur la faite reposent deux sapins fendus en deux, et, par le bas chevillés au mur, ou simplement appuyés contre une latte qui s'adapte tout autour en guise de corniche. On achève ensuite la partie supérieure des murs latéraux; on coupe ou l'on scie la porte et les fenêtres, puis on enduit de glaise mêlée de sable le toit aussi bien que les murs. S'il fait très froid on n'enduit les murs qu'après avoir fait la cheminée, et à l'intérieur seulement. Quand on a eu soin de lever des écorces au printemps, on en pose sur le toit ainsi garni de terre, si non, on se contente du manteau de neige dont l'hiver couvre cette toiture, jusqu'à ce qu'au printemps la pluie s'infiltrant peu à peu, déblaie le ciment et inonde le logis.

Mais venons à la cheminée, comment s'y prendre? Point de briques, pas même de pierres, excepté les rochers ou les cailloux du rivage: Vos architectes, vos maçons d'Europe seraient peut être embarrassés: nos Canadiens, nos métis et même nos Sauvages ne le sont pas. On commence par planter en terre quatre perches de la hauteur de la cheminée: car on a eu soin de laisser dans le toit un vide assez considérable, qui ne sera rempli qu'après la cheminée faite, ces quatre perches sont liées ensemble par des barres transversales distantes d'un demi pied l'une de l'autre, ce qui forme une espèce d'ecelle pyramidale. C'est le squelette de la cheminée. Pour la garnir on enfume de la glaise mêlée de sable dans un petit rouleau de foin, qu'on presse, qu'on manie jusqu'à ce que la glaise le compénètre et ressorte de toutes parts. Ce rouleau ainsi préparé se pose sur les échelons et se rejoint par le bas. Un second, vient s'accoler au premier, puis un troisième au second, et ainsi toute la cheminée s'élève, unie, solide et compacte. Quand il fait froid, on y fait un peu de feu pendant le travail, non seulement pour ne pas avoir les mains gelées, mais encore pour que le ciment puisse sécher et se durcir peu à peu: s'il gelait, il tomberait ensuite par la chaleur. Ces cheminées sont très dures et très solides. C'est aussi de la sorte qu'on fait les fours, et il durent jusqu'à des dix et quinze ans. Le f. De Potter en a déjà fait deux, un à la Rivière aux Courties, et l'autre à l'Immaculée Conception.

Ainsi vous le voyez, mon Révérend Père, avec une bache, une

une tarricre, et tout au plus une saie, on peut se bâtir une maison assez vite, et à bon compte. Pour le plancher, dont je n'ai encore rien dit, des bois fendus comme ceux de la toiture, un peu mieux polis seulement et mieux unis, en font tous les frais. Ces maisons sont très chaudes si l'on a soin de bien entretenir le feu. Il est d'ordinaire très ardent: huit à dix buches de sapin sec, de trois pieds de long, dressées contre la cheminée et brûlant ensemble, voilà bien de quoi chasser le froid. On vient donc que notre presbytère était si glacial, malgré un poêle tout rouge? C'est que, sans parler des nombreuses crevasses, le toit n'était pas garni de terre: il n'y avait que des écorces sur les bois juxtaposés, et la bise s'avait bien s'y frayer mille chemins pour nous assaillir. Un sauvage va y appliquer le remède, et, de plus, faire une cheminée, beaucoup de pouvoir ainsi s'abriter cet hiver.

Encore un mot avant de terminer. Le mois dernier je suis allé m'installer au Fort avec mon lit et ma chapelle. Pendant quatre jours, j'ai fait matin et soir une instruction, catéchisé les femmes et les enfants, et confessé tous les habitants catholiques. Notre dessein était de préparer ainsi ces ouvriers à faire une bonne communion aux fêtes de Noël, et en même temps de les instruire un peu, surtout les femmes. Plusieurs d'entre elles ne sont baptisées que depuis un an ou deux, et n'ont vu la Robe noire qu'une ou deux fois en passant. Aussi quelques unes savaient à peine les vérités les plus nécessaires au salut.

Une Ecossaise catholique, femme de chambre de M^r Mac-Kensie, désirait depuis longtemps se confesser, sans qu'il lui eût été possible de s'absenter jusqu'alors: cette fois, au moins, elle a pu s'approcher des sacrements. En somme, le bon Dieu a béni cette petite visite. Puisse-t-il bénir de même toutes les entreprises que je pourrai faire pour sa gloire pendant l'année qui commence:

Je suis en union de vos prières et B. B.

M. Frémiot, S. J.

65^e Lettre

Le P. Nicolas Point, Missionnaire de la Compagnie de Jésus,
dans le Haut-Canada à son Supérieur.

St. Ovide, 18 mars 1850.

Mon Révérend Père,

P.C.

L'automne dernier j'ai eu la consolation de faire un pèlerinage au lieu même où nos Pères Bréboeuf et Gallemard ont consommé leur martyre. Que de souvenirs ne reveille pas cette terre arrosée de leurs sueurs et de leur sang! que de réflexions ne fait pas naître une pareille solitude! Car aujourd'hui ce lieu si cher à notre Compagnie n'est plus que cela: Un petit ruisseau qui se décharge dans une rivière; cette rivière qui unit le grand lac des Hurons à un autre lac de l'intérieur; dans l'espace compris entre ces eaux une terre entièrement séparée de celle que les canadiens cultivent; au sein de cette terre, et près du ruisseau où nos premiers missionnaires étanchèrent leur soif, un enfouissement où se levait leur maison de prières; un peu en de ça quelques vestiges des retranchements que leurs braves néophytes opposèrent en vain au nombre et à la fureur des Iroquois; de l'herbe, de la mousse, une forêt près qu'impenétrable de buissons et de grands arbres protégeant la sainteté mystérieuse de ces lieux; de vastes moissons de folle avoine couvrant les bords du lac; enfin de temps en temps une compagnie de colombes traversant les airs, où des foules de poissons se jouant dans l'eau; voilà ce qui reste de ce que nos Pères appelaient leur Reduction. Plus de Hurons, le peu qui a échappé à la barbarie des Iroquois après avoir été de désert en désert, est enfin tombé à trois cent milles de là vers le Sud entre les mains de la plus extravagante des sectes. Et le Protestantisme après avoir prodigué les éloges à la mémoire des missionnaires de la Compagnie dans ces parages, quelle induction en tire-t-il? Que si le sang des Martyrs est une semence de vrais croyans il faut qu'il y ait eu un vice radical dans tout le système des Jésuites ou quelque erreur bien grave dans leur doctrine; autrement comment

comment expliquer si peu de succès à côté de tant travaux ? C'est du moins le sens de la brillante préface que les protestants ont mis en tête des lettres édifiantes dont ils ont donné une nouvelle édition. J'ai lu et relu ce morceau de littérature qui rappelle le style de Chateaubriand, toutes les premières pages en sont attrayantes ! mais j'en ai pu continuer cette lecture sans me sentir indigne à la vue de l'induction impie que l'on tire de nos malheurs.

M'étant rencontré un jour avec le ministre anglican de Manitowaming, à qui j'avais donné à lire quelque temps auparavant deux volumes des lettres sur les missions indiennes du Canada, je me permis de lui demander ce qu'il en pensoit. — Au lieu de se répandre en admiration ou du moins en éloges, comme son confrère l'éditeur, sur le dévouement de nos anciens Pères, il parla de leur intolérance à l'égard des ministres protestants, tandis que ceux-ci, devenus par un bienfait de la Providence leurs successeurs dans la prédication de la parole de Dieu et mieux instruits du grand précepte de la charité, s'efforcent de sympathiser avec tous leurs semblables sans exception. — Il avoua cependant que les Jésuites avoient été les premiers à réduire les Sauvages sous le joug de ce qu'ils appelloient l'évangile; mais que, malgré tous leurs efforts et les grands secours qu'ils avoient à leur disposition, jamais ils n'avoient pu en faire que des enfants; que le catholicisme, ou plutôt l'Eglise Romaine qui s'arrageait à terre, n'était bonne qu'à arrêter le progrès de la civilisation, que loin d'être les apôtres du catholicisme, nous n'en étions pas mêmes les membres; et la preuve, ajoutait-il d'un air triomphant, c'est qu'aujourd'hui comme autre fois toutes les puissances catholiques d'Europe vous repoussent de leur sein. — Cependant, lui répondis-je la France et l'Angleterre dont nous faisons gloire d'être les sujets ou les amis, n'agissent pas tout à fait de cette manière, puis que sous leur empire, qui est celui de la liberté, il n'est guères possible d'être plus libres que nous le sommes relativement au ministère évangélique. Le ministre n'étoit pas trop à son aise en présence des Irlandais qui nous écoutaient, il fut même obligé d'avouer que, d'après ses principes, ni la France, ni l'Espagne, ni l'Irlande ni l'Angleterre avant le Règne d'Henri VIII, ni Saint Augustin son apôtre, ni Le grand Saint Patrice n'étoient pas plus catholiques que les Jésuites. Comment s'appelaient le cuisinier du Stramboat, qui s'appelait Patrice, Saint Patrice pas catholique, et il ajouta quelques mots qui firent si fort rougir et qui démon-

démontèrent si bien le blasphémateur que, depuis lors furieux de la défaite, il tâcha, en toute occasion, d'injurier et de maudire, non plus, précisément les catholiques ni les Pâtres, mais le chétif personnage qui lui avoit procuré l'honneur d'une si bonne humiliation. — Plus tard, ne trouvant pas assez de ressources dans la médisance, il en chercha dans la calomnie, et alla répéter partout que le vieux Jésuite de Sainte-Croix l'avoit insulté publiquement; il prétendit même que je lui avais dit en confidence ces incroyables paroles: Ecoutez, M^r le ministre, dites moi ce que vous avez contre le surintendant, de mon côté je vous dirai ce que j'ai contre ^{lui} après cela nous verrons. Le Capitaine ne connaissait assez pour ne pas ajouter foi à cette calomnie; mais elle fut si souvent répétée par le ministre et avec un tel ton d'assurance, qu'elle ne laissa pas de produire quelque effet non seulement sur le surintendant mais encore sur d'autres. Sur ces entrefaites arriva le 1^{er} jour de l'an. Le lendemain le surintendant étant venu à St^e Croix, nous engageâmes tous nos sauvages à lui faire une réception solennelle. La fête fut assez brillante et plut beaucoup au surintendant; il témoigna le désir de les revoir tous le jour suivant à Maintowning pour leur donner, les petites étrennes accoutumées. Personne ne manqua au rendez-vous, et après s'être acquittés de leur devoir à l'égard du surintendant, nos sauvages se rendirent chez le docteur qui les reçut également bien et leur fit distribuer du thé en guise de liqueurs. Dans le même moment le bruit se répand qu'il y a de petites galettes chez le Ministre; aussitôt un vieux chef, par l'odeur alléchée, se met à crier: allons chez le ministre, et tous de le suivre comme des moutons. Voilà le ministre aux anges et tout hors de lui-même: se croyant déjà, non plus, seulement ^{le} pasteur des anglicans et le frère de quelques catholiques dupes, mais encore le Père de tous les habitants de Sainte-Croix, il ne fit pas difficulté de les appeler ses enfants ni de dire en confidence à quelqu'un de ses affidés; encore quelque temps et, je l'espère, il n'y aura plus dans l'île qu'une seule Religion, entendant par cette seule Religion, non la Religion anglicane, mais la sienne, qui en diffère en plusieurs points essentielles, et s'imaginant déjà que pour prendre à l'hamçon d'un seul coup toute la réduction, il ne fallait plus qu'un petit appât, il s'en vint un beau jour visiter un de nos malades une cuisse de bœuf dans sa voiture.

Pour que la chose se fit avec un éclat plus édifiant, il la fit présenter au malade, non par un de ses co-religionnaires, mais par un catholique qui avoit ouvert dans sa maison un asyle à deux femmes étrangères rejetées de leurs maris, lesquelles d'ailleurs n'avoient de respectable que d'être les parentes du vicaire anglican de Manitowaning. Pendant que le pauvre Sauvage plus sot que méchant, faisoit son office, le ministre disoit au moribond, du ton le plus doux et le plus doux : voilà, mon ami, ce que t'envoie Madame M. (C'étoit une Zélée protestante) elle te recommande de te souvenir de sa prière et de son mari qui est au ciel. Le mari de cette dame avoit été frappé de mort subite, au moment où contre nos désirs bien exprimés il cherchoit à faire prévaloir l'opinion qu'il n'y avoit pas de meilleur préservatif contre le choléra que le Whisky. Le P. Ibani-paux étant présent, une explication s'en suivit, et le maître de la maison, après avoir remercié le bienfaiteur de sa générosité, lui signifia en termes polis mais formels que dorénavant il n'eût plus à y revenir. Avant cette visite, qui eut lieu vers la mi-janvier, il faut en placer une autre à peu près du même genre, qui n'eut qu'une plus de succès, et une conférence en présence du nouveau docteur de l'île et des chefs de Sainte-Croix. Dans cette conférence le P. Ibani-paux, pour dissuader les Sauvages catholiques de recevoir les visites que voulait leur faire le ministre protestant, cita ce passage de St. Jean : *Si quelqu'un vient vers nous et ne fait pas profession de cette doctrine, ne le recevez pas dans votre maison, ne le saluez même pas.* Le ministre en nia l'existence, se moquant de la vulgate latine et d'une traduction anglaise qu'il qualifiait de livres papistes ; mais quelques jours après ces mêmes paroles lui ayant été montrées dans la bible même de son vicaire, et dans une traduction de cette bible en langue Indienne qu'il recommandoit beaucoup, il demeura prouvé aux yeux du public, que le ministre de Manitowaning n'avoit pas la science de la franchise et de la sincérité, vérité qui fut confirmée peu de temps après par une déposition faite en présence du Surintendant et du Docteur. Une calomnie dont le ministre s'étoit rendu coupable à mon égard fut constatée d'une manière inébranlable aux yeux de ces Messieurs. C'est ce qui décida le Surintendant à prier M^r le ministre de ne plus se présenter à Sainte-Croix sous prétexte de servir, d'interprète au Docteur. Le ministre fut couronné de cette

défense.

défense et jura que pour avoir le droit de revenir bon gré malgré, non seulement en qualité d'interprète et de visiteur, mais encore en qualité de prêcheur, il nait porter ses réclamations jusqu'à Toronto, et, s'il le fallait, jusqu'aux pieds de la Reine Victoria. En attendant il prépare des arguments dans la retraite. — Mais ne vous inquiétez pas, nous a dit une autorité qui a plus de crédit que la sienne, on sait déjà à la cour de Toronto qu'il ne faut ajouter aucune foi à ses paroles. Un chef Sauvage de sa secte qui a fait tout récemment une visite au Gouverneur nous répéta la même chose.

En 1846 M^r le Ministre écrivoit dans le journal de ses œuvres: « Ce qui prouve la supériorité de notre enseignement sur celui des Jésuites, c'est que moi tout seul, avec mes faibles ressources, j'ai plus baptisé d'infidèles que tous les Jésuites de l'île, malgré leur système admirable d'être deux, l'un résidant au centre de leur mission pendant que l'autre en parcourt toutes les parties. » Mais aujourd'hui que tout le monde sait fort bien la vérité du contraire, puis qu'il est constant par nos registres de baptême et par l'autorité publique que cette année encore nous avons baptisé trente-huit adultes tant protestants qu'infidèles, tandis que le Ministre n'en a peut-être pas baptisé un seul qui soit né hors de son bercail, que fait-il ? Il ne nous reproche plus la stérilité de notre ministère il se borne à nier la solidité des conversions dont il est lui-même le témoin. Pour vous, nous dit-il, vous baptisez les adultes à la première vue, tandis que moi je commence par les instruire, puis je les éprouve et ce n'est qu'après m'être assuré, qu'ils ont la connaissance et les dispositions requises, que je les admets au baptême. Fort bien pour l'honneur de M^r le Ministre si les faits étaient d'accord avec ses paroles. Ce que fait M^r le Ministre, nous ne l'avons pas demandé à ses Néophytes, mais nos aînés, qui les connaît mieux que nous, nous pouvons certifier qu'aussi souvent qu'il n'y a point péril dans le retard, nous exigeons de nos Catechumènes, non seulement les dispositions requises; mais encore les connaissances qui en peuvent faire des Chrétiens non moins éclairés que pieux. L'année dernière M^r le ministre a vu de ses yeux dans l'école de Sainte-Croix quatre-vingts enfants, il les a entendus, et, si je ne me trompe, il nous faisait alors le reproche

reproche de trop donner à la Religion. — Cette année quatorze enfants de ceux qui se préparaient à faire ou à renouveler leur première communion ont subi un examen surtout le catéchisme qui compte plus de 80 pages, et cela d'une manière qui est fait honneur bien certainement aux enfants protestants. Quant aux adultes, ce qu'on peut dire, c'est que, non seulement deux et trois fois les dimanches et fêtes; mais dans plusieurs saisons où il sont tous rassemblés, une et deux fois chaque jour on leur fait des instructions ou exhortations.

Si maintenant nous voulions comparer la moralité de la conduite des protestants avec celle des catholiques il serait facile de voir que tout l'avantage devrait être à nos néophytes de St Croix. Je ne parlerai ni de leur exactitude à s'approcher des sacrements, ni de la confiance qu'ils ont dans la protection de la Sainte Vierge, des anges et des Saints, encore moins de l'honneur qu'ils rendent à la croix et aux images, toutes ces pratiques excellentes aux yeux de notre foi, ne sont que des folies ou des crimes aux yeux des ennemis de notre sainte Religion; mais ce qu'ils ne refuseront pas de placer au rang des vertus, puis qu'ils se font gloire de prôner comme tel tout ce qui tend de près ou de loin à promouvoir ce qu'ils appellent la vraie civilisation. C'est la tempérance, l'économie, le travail; C'est la soumission, la fidélité, le dévouement au gouvernement qui nous protège ce sont les soins de famille, la pureté des mœurs. etc. etc.. Or les habitants de St Croix nous donnent tous les jours le spectacle de ces vertus. Je doute qu'il en soit de même chez les sectaires de Manitowaning. Toutes les fois qu'il est question de trouver des hommes de confiance pour faire un message quelconque ou pour aider l'autorité locale à remplir un devoir qui demande de la délicatesse, ce n'est pas parmi les habitants de Manitowaning, mais parmi ceux de Sainte Croix que le Surintendant va les chercher; celui qui est comme son bras droit à Manitowaning est un Sauvage Catholique; la seule marque extraordinaire de bienveillance qui ait été accordée cette année dans l'île de la part de la Reine a été donnée à un catholique de Sainte Croix; les députés qui ont été envoyés par les Iroquois aux Sauvages de la Grande Manitouline, ont été adressés par le Surintendant aux chefs de Sainte Croix, afin que ceux-ci leur fissent la réponse qu'ils jugeroient convenable. Il est certain encore que si

une fois

une fois seulement dans l'année qui vient de s'écouler, la liqueur prohibée à pénétrer dans la réduction, ce n'a été, grâce à la fermeté des surveillants, que pour en faire une libation en l'honneur de la tempérance. S'il s'agit de probité, il n'est pas un traître qui ne dise que pour trouver les bons payeurs, c'est à Sainte Croix qu'il faut venir. Je me trompe, il y en a eu un qui dit le contraire; mais c'étoit un homme qui après avoir reçu d'un habitant de St. Croix une livraison de fort bonne marchandise, s'étoit arrangé de manière à ne pas payer. En fait de moeurs je ne dirai pas seulement, que la réduction a été exempte de scandale, mais même que pas une jeune fille n'a donné prétexte à la moindre censure. — Je n'oserais dire que la délicatesse les prévenances, les signes de gratitude et tout ce qui fait le charme de la Société, soient le fait de nos Indiens, les exemples que leur donnent la plupart des étrangers avec les quels ils sont en rapport, ne sont guère propres à leur donner une idée de ces liens sociaux; mais ce qui est visible à tous les yeux et répond d'une manière qui ne souffre pas de réplique à l'une des plus graves inculpations du protestantisme, c'est que dans nos réductions indiennes du Nord ou Est comme dans celles de la partie occidentale des montagnes rocheuses, les naissances sont beaucoup plus nombreuses que les décès, et ordinairement le bien être de la famille est proportionné en nombre de ses membres.

Pour répondre enfin au reproche que fait M^r le Ministre au catholicisme, d'arrêter le progrès de la civilisation beaucoup plus que de le favoriser, je me contenterai de rapporter des paroles des protestants avec les quels je me trouvais l'été dernier. L'un, qui n'étoit pas moins remarquable par le rang qu'il occupé dans la société que par l'étendue de ses connoissances, me disoit, après avoir entendu le ministre calomnier le ministère des missionnaires catholiques dans ces régions : Je ne suis pas catholique et ne dis pas cela pour capter votre amitié; mais si Omeuxa avoit lu deux pages d'histoire il ne parleroit pas comme il fait. L'autre s'exprima d'une manière plus explicite encore. Je lui demandai en présence du Ministre : Vous qui connoissez non seulement les différentes localités mais encore presque tous les sauvages de la grande Manitoline, dites moi, je vous prie, les quels vous paroissent le plus

le plus avancés pour le travail, l'agriculture, l'industrie, et tout ce qui constitue essentiellement la vraie civilisation. — Oh pour cela, me répondit-il, il n'y a pas de doute, ce sont ceux de Sainte Croix.

Voilà, Mon Révérend Père ce que, grâces à Dieu, il nous donne de répondre à nos ennemis, et ce qui semblerait devoir affermir pour toujours nos Néophytes dans leurs bonnes dispositions. — Mais, il ne faut pas nous le dissimuler, au milieu de l'agitation perpétuelle où sont les esprits à cause des erreurs, des vices et des scandales que le trop plein de la civilisation anglo-américaine verse tous les jours dans nos environs, la faiblesse trop ^{ou trop} crédule de nos pauvres ^{indigènes} leur fera souvent courir les plus grands dangers. Je vous conjure donc, Mon Révérend Père, de nous aider de vos saintes prières et de nous envoyer des hommes vraiment apostoliques. Nous ne perdons pas de vue que, dans les circonstances actuelles, devant ^{offrir} à la vertu par l'économie et le travail chemin toujours difficile pour ceux qui n'ont guère encore comparé l'arbre pour en avoir les fruits, c'est moins par des secours matériels que par de bonnes prières et de bons exemples qu'il nous sera donné de mettre nos plans à exécution.

Je suis très respectueusement en union de vos Ss. Sacrifices etc.

Nicolas Point S. J.

66^e Lettre.

Le P. Frémiot, Missionnaire de la Compagnie de Jésus, dans le Haut-Canada, aux Scholastiques de Saval.

L'Immaculée Conception, près le Fort William

11 mai, 1850.

Mes RR. Pères et mes chers Frères,

P. C.

Vous savez déjà combien nous avons souffert du froid cet hiver.

Pour vous faire comprendre mieux encore à quoi l'on est exposé dans ce pays avec une Eglise mal bâtie, qu'il me suffise de vous dire qu'à la mi-avril, pendant trois jours, le vin gelaît dans le calice à la Sainte Messe. Mais cet hiver a été autrement dur aux pauvres sauvages, faute de gibier. Quand ils ont passé quelques jours à rôder en vain, ça et là pour chercher un aliment qui puisse ranimer un peu les forces de leurs femmes et de leurs enfants affamés, ces malheureux infidèles, d'inanition, s'abandonnent au désespoir. Bientôt ils n'ont plus la force de sortir de leurs loges pour couper du bois, dont il se fait chaque jour une grande consommation, et ils périssent victimes de la faim et du froid. Plusieurs familles ont péri de la sorte au Lac de la Pluie. La mort a exercé aussi ses ravages parmi nos indiens catholiques; mais du moins, pour eux, elle était toujours accompagnée des consolations que donne la foi du vrai chrétien. Tandis que les infidèles périssent abandonnés des hommes avec lesquels ils ne vécut pas en société, et comme réprouvés du ciel dont ils méconnaissent les bienfaits; nos Sauvages priants ne succombent jamais à la faim tant qu'il leur restera un frère qui puisse partager avec eux sa nourriture de chaque jour; et s'il ne peuvent éviter la mort ils la voient venir sans effroi et l'accueillent avec un visage serein. De les avoir vus, je les ai entendus dans leurs derniers moments; ils levaient avec confiance leurs yeux et leurs mains vers le ciel, et s'abandonnaient avec un filial amour à la volonté du Maître de la vie. Ils savaient qu'ils ne faisaient qu'échanger cette vie si courte, et pourtant si remplie de misères, contre une autre toute de bonheur, et qui n'aura point de fin.

Voulez-vous, mes RR. PP., que je vous raconte maintenant une de mes excursions un peu aventureuse. Voici quelle en fut l'occasion. Le 24 avril dernier arrivent à l'Immaculée Conception trois hommes de la Rivière aux Tourtes: ils viennent chercher au Fort-S. William des vivres ^{pour} le commis de la compagnie qui l'hiver au Lac de l'Orignal. Ces envoyés apportent en même temps une lettre du P^{re} Anglais, chef de la Rivière aux Tourtes, qui conjure le P^{re} Choué de venir administrer sa fille dangereusement malade. Déjà, et c'est là sa grande douleur, plusieurs de ses enfants sont morts, sans qu'aucun ait pu voir la Robe-Noire à son dernier soupir. Le P. Choué est en retraite il m'envoie à sa place.

La

La difficulté est de trouver un homme pour porter ma chapelle; presque tous les sauvages sont à la chasse, et c'est la saison la plus mauvaise et la plus dangereuse pour voyager sur le lac dont la glace commence à se fondre et à se briser. Encore 8 ou 10 jours, et la navigation sera facile; mais la mort sera-t-elle assez complaisante pour attendre jusque-là avant de frapper la malade qui réclame le secours de mon ministère? Il faut donc tenter l'impossible. Je vais trouver le seul sauvage que je savais disponible; je lui mets devant les yeux tous les motifs que je puis trouver pour l'engager à m'accompagner dans ce voyage; puis, après avoir attendu sa réponse assez longtemps, je la lui demande deux fois avec modération; je patiente encore quelques moments; enfin une parole sort de ses lèvres: — J'irai, — dit-il.

Le lendemain, dès la pointe du jour, il vient prendre ma chapelle enveloppée dans la double couverture qui doit me garantir du froid durant la nuit. Arrivés sur le lac, il nous faut marcher presque tout le temps sur la glace fondante, où l'on enfonce à la profondeur d'un demi-pied. C'était la première fois que je faisais ce dur apprentissage, et j'avoue que c'est un vrai supplice. Je ne sais comment je pourrais marcher ainsi dans l'eau glacée des journées entières, et cela est pourtant quelquefois nécessaire. C'est du reste la seule circonstance où l'on souffre du froid aux pieds dans les voyages d'hiver, et souvent l'on est contraint de revenir momentanément sur le rivage pour battre de la semelle contre la neige. En tout autre cas, avec les deux ou trois enveloppes de flanelle qui garantissent les pieds dans les souliers de peau de chevreuil, on ne sent aucun froid en marchant. Il faut seulement avoir la précaution de se munir d'une enveloppe de rechange pour le temps du campement, ou tout au moins faire sécher celle que l'on porte, avant de prendre du repos. Mais revenons à notre voyage.

Nous arrivons vers midi à l'endroit où l'on nous avait dit que nous trouverions le canot des trois voyageurs du lac de l'Original. Ceux-ci sont bien loin en arrière; ils ont couché au Fort, et nous sommes partis sans les attendre. Comme nous n'apercevions ni canot, ni voyageurs, mon compagnon me dit, après avoir fait chaudière: peut-être leur canot est-il au fond de la baie, au de là d'un portage. Il retourne donc sur ses pas pour aller à la découverte, et moi, resté seul près de mon feu, j'ai le temps de dîner mon bré-

viaire

bréviaire. Enfin arrive quelqu'un, c'est mon compagnon. — Qu'y a-t-il donc, lui dis-je ? — Prie, le canot n'est pas au fond de la baie, mais deux portages encore plus loin. Il reprend donc ma chapelle, et moi mes raquettes. Je ne soupçonnais pas alors ce que j'appris plus tard, que ce brave sauvage avait voulu à toute force s'en retourner à l'Immaculée Conception, et me laisser planté sur le rocher du rivage. Il avait fallu que l'un des trois voyageurs qu'il avait rencontrés sur sa route, le fils du commis, après avoir épuisé sans succès tous les raisonnements, finit par lui dire : « Eh bien ! je te paierai si tu veux aller chercher la Robe Noire et l'accompagner jusqu'au canot, je te donnerai du blé d'Inde. » Le sauvage n'avait pu tenir devant cet argument et il était venu me chercher. Je obéissais donc de nouveau avec lui, mais assez péniblement. Voyant qu'il enfonçait dans la glace, je voulus d'abord, pour éviter l'eau, passer le long du bois sur la neige : précaution inutile ; car après le premier portage, se présente une baie à traverser, et ma chaussure fut bien vite imprégnée du liquide glacial. Ce fut là que nous rejoignîmes les trois voyageurs ; ils s'avançaient lentement, courbés sous leur pesant fardeau, et imprimant chacun leurs pas bien avant dans la glace. L'un d'eux, au lieu de porter sa charge, avait voulu la traîner sur une planche ; mais bientôt le sol perfide s'étant abaissé sous ses pieds, il s'était enfoncé dans l'eau jusqu'à la ceinture. Heureusement il s'était jeté la poitrine en avant, et ses bras étendus trouvant sur la glace voisine un point d'appui assez fort, il était parvenu à se retirer ainsi de l'abîme. Enfin, encore quelques instants de marche, et nous voilà au canot. Mais la glace est brisée tout autour, et il faut bien des précautions pour l'amener, au milieu des glaçons qui s'entrechoquent, jusqu'au lieu où la glace solide et compacte fournisse un quai sûr pour s'embarquer. Nous ne sommes plus qu'à dix minutes de *Pinn's Bay* ; mais cet espace, libre l'avant-veille, est aujourd'hui encombré de glaçons errants, et c'est à peine si dans une heure nous parvenons à faire ce court trajet. Nous sommes obligés de prendre le large pour avancer, et souvent encore, les crevasses se trouvant trop étroites pour laisser passer notre frêle embarcation d'écorce, il faut que deux hommes, debout dans le canot et appuyant leurs rames de toutes leurs forces contre les glaçons qui le bordent, élargissent ainsi le passage à grand peine.

Arrivés

Arrivés à *Mines Bay*, autre mystification. Nous ne trouvons personne. Le gardien de la mine, sur l'hospitalité duquel nous comptions, est parti le matin même pour l'Île Royale. Nous faisons chaudière près de la porte de l'ancienne habitation des mineurs, et nous nous couchons, les uns à l'intérieur, les autres de hors près du feu. Le lendemain au point du jour, nous continuons notre navigation, avec des fatigues et des contre-temps, et vers quatre heures après midi nous touchons terre en face d'un petit portage qui conduit à *Omini-cipi*. Je n'ai rien de plus pressé que de prendre mes raquettes et de courir à l'habitation de la malade pour laquelle j'étais envoyé. J'arrive; la porte est fermée, les rideaux des fenêtres tirés, partout le silence de la mort. Sans doute, me dis-je à moi-même, cette femme aura cessé de vivre, et ses parents auront abandonné la maison selon la coutume des sauvages qui, lorsque la mort a frappé chez-eux une victime, se hâtent de chercher ailleurs une autre habitation. Cependant, pour m'en assurer, je vais de ce pas au cimetière: vaines recherches, je n'aperçois nulle part de terre fraîchement remuée. D'un autre côté, comme la plupart des fosses sont recouvertes d'écorce, je ne sais trop que conclure, et, sans autre réflexion, j'entre à la chapelle, et récite un *De profundis* pour la défunte présumée.

Il n'y avait pas une âme à *Omini-cipi*; il me faut donc retourner sur mes pas et chercher un autre gîte. Sur la route je rencontre un de mes conducteurs qui m'apporte ma chapelle. C'est alors seulement qu'il se rappelle que le mari de la femme que je cherchais devait conduire sa famille au *Grand-Portage*, parce qu'ils ne trouvaient pas de vivres à la *Rivière-aux-Tourterelles*. Eh! mon cher ami, que ne m'avez-vous dit cela à l'*Immaculée-Conception*? Que malade qu'on peut ainsi faire voyager en traîneau et en canot n'est pas à la veille de rendre le dernier soupir. Mais laissons là les plaintes inutiles et embarquons nous pour le *Grand-Portage*. Là encore, nous cherchons, nous appelons au milieu du silence de la nuit; l'écho seul répond à notre voix. Alors, il vient en pensée à mes gens (hélas! les bonnes pensées leur viennent toujours trop tard!) il leur vient en pensée que la famille de la malade se sera rendue au Lac par un autre chemin, et quelle est

encore à l'extrémité du portage que nous avons oublié de visiter. Que faire? il est trop tard pour retourner sur nos pas, et mes compagnons sont pressés d'arriver à leur destination. Ils s'offrent cependant à passer la nuit avec moi et à m'accompagner le lendemain matin.

Comme le terrain où nous sommes a été défriché et cultivé autrefois, il eut fallu aller assez loin pour abattre des arbres. Mes gens se contentent de quelques vieilles planches qu'ils ramassent aux environs, et à peine ont-ils pris quelque nourriture qu'ils s'étendent, les pieds au feu, et s'endorment. Mais ce feu va s'éteindre, et je n'ai rien pour l'alimenter. Aussi, puis-je à peine fermer l'œil, et plusieurs fois je me réveille, transi de froid. Pour me venger, dès les premières lueurs de l'aurore, je crie à mes compagnons qu'il fait jour et qu'il est temps de partir. Nous faisons chaudière et nous partons. L'un de mes guides est un anglais protestant; il me précède avec sa lourde charge sur le dos. Comme le terrain sur lequel nous marchons paraît encore assez solide, il ne met d'abord ses raquettes; aussi me donne-t-il le plaisir de le voir, presque à chaque pas, tomber à deux genoux dans la neige. C'est justement un jour de dimanche, et je souris en pensant qu'il fait alors en une heure plus de genuflexions au milieu des forêts, qu'il n'en fit peut-être de toute sa vie dans les églises.

À midi nous rencontrons la première loge des Sauvages de la *Rivière aux Tourtes*. On était loin de m'attendre, mais on est content de me voir. Ces pauvres gens apportent devant les voyageurs un panier d'écorce de bouleau rempli de sucre; c'est là tout ce qu'ils ont à nous offrir. Je fais avec de l'eau une panade au sucre, et ce dîner me soutient jusqu'à la nuit, où l'on me sert la moitié d'un lièvre, le seul qu'on ait eu le bonheur de rencontrer ce jour-là.

Pendant que mes compagnons continuaient leur route, j'avais fait une petite instruction aux habitants de cette loge et d'une autre voisine, et j'avais entendu leurs confessions. Comme je n'avais point de grille, je conçus l'idée d'en improviser une avec deux raquettes fichées en terre, et je n'eus qu'à m'applaudir de l'invention. Le lendemain matin un jeune sauvage me conduisit à une lieue plus loin, à l'endroit où campait la famille du Commis du *Fort William*. J'y restai deux jours

pour

pour entendre les confessions. C'est là que le *Petit Anglais* vint me visiter et m'annoncer que sa fille malade était à quelques distances sur le bord du Lac. J'y allai, et la vis en effet, assise dans sa loge, et allaitant un enfant de deux ans. Personne n'eut deviné que c'était la petite prétendue agonisante que j'avais eu tant de peine à trouver. Il est vrai qu'elle avait éprouvé de grandes souffrances pendant deux jours, et c'est ce qui avait fait prendre l'alarme à son père. J'entendis les confessions de cette famille et d'une autre qui l'accompagnait, et le lendemain je leur dis la messe à laquelle la malade communia.

Ma chapelle réplète, je dînai et m'embarquai avec deux compagnons que le *Petit Anglais* m'a donnés pour me reconduire à l'*Immaculée Conception*. Le froid de la nuit a formé sur le Lac une couche de glace d'une ligue d'épaisseur, qu'il faut briser à coups d'aviron pour faire un passage au canot. Ce n'est qu'avec peine que nous arrivons le soir à *Pince's-bay*. Il restait encore un jour de marche avant d'arriver au terme, et cette partie de la route n'était ni sûre ni facile. De grand matin, tandis que nos bêtes de *Pince's-bay* dorment encore, nous voilà sur pied et montés en barque: nous voulons profiter du calme, et bien nous en prend; car nous n'avons pas encore touché à la glace que déjà le vent contraire souffle avec violence. Avant de reprendre les raquettes, nous faisons chaudière pour gagner des forces. Mais, grand Dieu! quel chemin! Ici, la croûte de la glace s'affaisse et menace de céder sous vos pas. Là vous découvrez tout autour de vous des crevasses qui laissent apercevoir l'abîme sans fonds sur lequel vous marchez. Plus loin, la glace est belle, compacte, admirablement marbrée; mais malheur à celui qui se fierait trop à ces perfides apparences! elle est, en effet, si peu épaisse dans sa vaste étendue qu'on la sent balancer sous les pieds et qu'à la fin un de mes compagnons s'écrie: "Hé! sauvons-nous, sans quoi nous allons périr." Il avait raison; nous étions trop au large, et, à cette époque, il est dangereux de s'y exposer, surtout par un grand vent: si la glace vient à se briser entre vous et le rivage, vous serez porté bien loin par les vagues, et après avoir été quelque temps le jouet des flots, vous serez submergé.

Cependant mes compagnons avaient déposé la plus grande partie

partie du bagage sur un petit traîneau, que l'on tire en avant avec une corde, tandis que l'autre, portant le reste de la charge, le pousse par derrière à l'aide d'un grand bâton. Mais bientôt se présente une pointe où nous désespérons de trouver la glace praticable. Alors mes gens se partagent le bagage, suspendent à un arbre le traîneau et la chaudière, et, armés de nos raquettes, nous pénétrons dans la forêt à travers les sapins, nous montons, nous descendons, pour remonter puis redescendre encore. Il nous faut, bon gré malgré, suivre scrupuleusement les plus petites sinuosités du lac, de crainte de nous égarer. Enfin, vers le coucher du soleil, je retrouve ma cellule chérie, après une absence de huit jours pleins, pendant lesquels je n'avais pu célébrer la Sainte Messe qu'une seule fois. Mais j'avais réconcilié plusieurs âmes avec Dieu, et ce bonheur me consolait amplement de mes petites fatigues et de mes périlleuses aventures.

Je n'ai pas eu l'avantage, durant mon noviciat à St Odebert, de faire l'expérience du pèlerinage : mais celui sous les yeux duquel le passé et l'avenir se confondent en un indivisible présent, sait me faire retrouver avec nous parmi les lacs et les forêts désertes du Nouveau-Monde, ce que je n'ai pu gagner sur les belles routes et dans les campagnes peuplées de l'Ancien. Et vous, mes RR. PP. et mes chers FF., quand donc viendrez-vous avec nous affronter les tempêtes des lacs, les maraudeurs des forêts et les rigueurs de nos hivers ? Que je m'estimerais heureux de suivre la trace de vos pas, d'être témoin de vos combats, de vos triomphes, et, soldat, inutile, de vous servir au moins d'interprète auprès de nos tribus sauvages ! Quand je vois malgré le peu d'instruction qu'avaient reçu nos néophytes et l'abandon où ils ont vécu depuis leur baptême, quand je vois des âmes, et en grand nombre, unissant à la simplicité des enfants la pureté des Anges, je me demande quels fruits de grâce ne produirait donc pas ce champ vierge s'il était débarrassé avec soin et toujours cultivé avec zèle ? Venez ; c'est ici que vous attendent de nobles travaux, de glorieuses conquêtes et de bien douces jouissances.

Je vous embrasse dans le Sacré Cœur de Jésus.

N. Frémiot S. J.

67^e Lettre

Le P. Frémiot, Missionnaire de la Compagnie de Jésus, dans le
Haut Canada, à un Père de la même Compagnie.

*L'Immaculée-Conception près le
Fort William, Lac Supérieur, 21 juin 1838.*

Mon Révérend Père,

P. F.

Bien que vous vous intéressiez spécialement aux missions des Sauvages, permettez que je vous parle aujourd'hui d'une excursion que j'ai faite, ce printemps à l'Île Royale. Cette île n'a guère de communication possible avec le continent, depuis la Toussaint jusqu'à la fin d'avril; et tandis qu'au milieu de nos sauvages forêts nous avons grâce à l'honorable Compagnie de la Baie d'Hudson, jusqu'à trois, et quelquefois quatre courriers dans un hiver, les habitants de l'Île Royale n'ont pas même la consolation d'en avoir un seul dans le même laps de temps. En été, au contraire, ils sont plus favorisés que nous, le commerce des mines y rendant plus fréquente la visite des bâtimens, soit à voiles, soit à vapeur.

Mais venons à mon voyage. Je n'attendais, pour l'entreprendre, que la fonte des glaces. Le 10 mai, la rivière qui baigne notre petit village était encore recouverte d'une croute épaisse, et la baie dans laquelle elle déverse ses eaux par une triple embouchure était encombrée d'énormes glaçons, trop disjoints pour qu'on pût s'y aventurer à pied, trop resserrés pour qu'on pût y pénétrer en canot. Le 11, dans l'espace d'une demi-journée, et le lac et la rivière, tout fut libre. Si j'eusse pu trouver trois compagnons, je serais parti deux jours après; mais tous nos sauvages étaient encore au sucre ou à la chasse, et il me fallut attendre jusqu'au 20 pour avoir des rameurs. Ce jour-là le lundi de la Pentecôte, je monte en canot dès six heures du matin, et, grâce à la divine Providence qui nous accorde un vent favorable, nous touchons à Cott's Harbour, avant le coucher du soleil. Là, je fais une
petite

petite instruction à la seule famille sauvage que je rencontre dans ce parage, et je préside une lecture anglaise qui se fait aux ouvriers de la mine. Le lendemain, après la messe, je m'embarque pour la côte-Est de l'île. Deux Irlandais veulent nous accompagner; l'un manie la rame et l'autre l'aviron. Celui-là vient pour être parvain; celui-ci vient en amateur pour me servir d'interprète au besoin, car il parle français. Nous arrivons le même jour à la mine florissante de Whitleys location.

M^r Baily, intendant de la mine, m'a paru un excellent homme. Je fus invité à prendre le thé avec lui à 6 heures; j'acceptai avec reconnaissance. Mais je ne fus pas peu surpris de me voir conduire dans une grande salle où les ouvriers mineurs nous attendaient pour se mettre à table. M^r Baily mange toujours avec ces gens, à 6 heures du matin, à midi et 6 heures du soir. Il n'y a absolument aucune différence à table entre lui et ses mineurs. C'est une excellente cuisine avec thé et dessert à chaque repas; mais l'ouvrier qui a passé huit heures à creuser péniblement le rocher souterrain, y a autant de part que le riche spéculateur qui le solde. C'est tout-à-fait l'égalité américaine, la façon des *Steam-boats*. On mange en silence, et c'est à peine si le repas dure un quart-d'heure. Après le souper je passe quelques moments avec M^r Baily au magasin qui lui sert de cabinet, de chambre à coucher et de salon, puis je vais chercher un lieu convenable pour y improviser un autel. Deux familles irlandaises se disputent l'honneur de m'avoir, toutes deux m'invitent à la fois; mais les femmes surtout sont intarissables pour trouver, chacune de son côté, des raisons d'obtenir la préférence. Je choisis ce qui me paraît le plus commode pour l'exercice de mon ministère, et à la fin de consoler celle qui n'était pas assez heureuse pour me voir m'installer chez elle, je lui promets de venir baptiser son enfant dans sa maison.

Pour vous donner une idée, mon R. Père, de la simplicité et de la promptitude avec laquelle on dresse un autel en temps de mission, voici ce que j'ai coutume de faire, autant que les circonstances le permettent. On perce avec une tarière deux trous dans l'un des murs de la maison; on y plante deux chevilles d'environ deux pieds de long, lesquelles reposent sur deux pieux fixés en terre, et là-dessus on étend deux ou trois planches. Trois clous suffisent pour consolider l'assemblage. Sur les planches

planches on déploie un grand seball qui retombe par devant jusqu'à terre. Un autre seball, attaché avec des épingles, garnit le fond de l'autel et se replie par-dessus en guise de dais. On pose ensuite la pierre d'autel et les nappes. Pour séparer le sacré du profane, hormis le temps de la messe et des instructions, un drap suspendu au plancher dérobe le tout aux regards.

L'autel étant ainsi préparé chez la famille irlandaise qui avait fixé mon choix, je fis en anglais une lecture préparatoire à la confession, et le lendemain, après la messe que je dis à 5 heures, je baptisai un enfant né l'an dernier vingt-quatre heures après mon départ de l'île, puis j'entendis des confessions jusqu'à 10 heures, me réservant d'entendre les autres le lendemain. Après le déjeuner, je m'embarquai, et dans une demi-heure j'arrive à *Rock Harbour*, où j'avais trouvé l'année dernière, avec généreuse hospitalité, une active industrie et un nombreux personnel. Mais les travaux ont été interrompus durant l'hiver, et je n'y trouve aujourd'hui qu'un canadien chargé de garder la place. Ce pauvre homme et convalescent, est sa femme qui lui a déjà donné une nombreuse famille, se voit sur les bras un enfant de cinq jours. J'arrive donc on ne peut plus à propos, et j'apparais à ces braves gens comme un ange descendu du ciel. Du moins les laisse-je en compagnie d'un petit ange, en baptisant le nouveau-né, auquel un de mes sauvages sert tout à la fois de parrain et de marraine. Je confesse ensuite le père et la mère, puis les deux plus âgés des enfants, et regagne mon canot où mes gens font la sieste en m'attendant. Grâce à un bon vent qui nous pousse, nous arrivons pour la nuit tombante à *Ciscaret Bay* où j'avais été demandé pour baptiser un enfant et entendre les confessions d'une famille qui doit y passer l'été pour la pêche. Mon ministère étant rempli, je remonte en barque le lendemain dès la pointe du jour, et j'arrive à la mine de *Whitsey's location*, d'où j'étais parti vingt-quatre heures auparavant.

Là, je siège de nouveau au confessionnal, et, malgré le sommeil qui me tourmente et m'oblige à sortir de temps en temps pour le secouer en plein air, je parviens à expédier tout mon monde.

Le

Le lendemain, après la messe de communion, deux hommes renouvelèrent pour un an la promesse de tempérance qu'ils avaient faite l'année dernière, et la femme de l'un d'eux la fit pour la première fois. Son mari avait été fidèle : aussi me disait-elle avec bonheur que, depuis ma visite, les bénédictions de Dieu s'étaient reposées sur sa maison. Comme mes conducteurs étaient pressés de repartir, je dis adieu à mes braves irlandais et à mes bons canadiens, avec l'espoir de les visiter un peu plus longuement à la fin de l'été. Le soir, j'arrivais à *Cott's Harbour* que je n'avais vu la première fois qu'en passant. J'y restai quelques jours pour y exercer un ministère plein de consolations.

C'est ici le lieu de citer un petit trait qui fait honneur à la charité déjà si connue des catholiques irlandais. Quatre familles sauvages de la *Rivière aux Fontes* ont passé l'hiver à *Cott's Harbour*. Les hommes et les jeunes gens étaient employés aux travaux extérieurs de la mine et gagnaient un salaire qui les mettait fort à l'aise. L'un d'eux, père de famille et n'ayant que des enfants en bas âge, tomba malade. Dieu sait quelle eût été sa misère s'ils n'eurent reçu d'autres secours que celui de ses compagnons indiens. Mais les Irlandais catholiques ne peuvent souffrir que la détresse siège à leurs portes. Quoique peu nombreux et peu fortunés eux mêmes, ils ouvrent une souscription en faveur du malade, et lui procurent une somme de 14 piastres. Le frère de celui-ci, demeuré veuf avec un petit enfant, se coupa un doigt cet hiver et se mit ainsi pour un temps hors d'état de travailler. Nos bons Irlandais vinrent encore à son aide et se cotisèrent pour lui acheter un baril de farine, du lard, et tout ce qui était nécessaire pour lui et pour son enfant.

Partout, je dois ce témoignage à la vérité, les Irlandais furent aux petits soins pour le Missionnaire. Mais à *Cott's Harbour* une famille se distingua entre tous. Non contents de me laisser la maison libre pour le temps des confessions, ils voulurent absolument me la céder encore pour la nuit avec un bon lit élastique, luxe de bien-être, dont, grâce à Dieu, j'avais perdu depuis longtemps l'idée. M^{me} Mac Naughton allait avec ses enfants prendre son repos chez une voisine, et son mari, celui-là même

même qui m'avait accompagné en amateur durant une partie de mon voyage, allait chercher une place dans le dortoir des mineurs. Quand cette dame apprit que je n'avais pas à la maison d'autre lit que celui qu'elle me voyait alors, c'est à dire une peau de buffle avec deux couvertures; Oh! que c'est dur! s'écria-t-elle avec un accent de compassion qui provoqua mon sourire. Car jamais je ne m'étais avisé de trouver dur ce mode de coucher, et je me disais au fond du cœur que si le missionnaire des sauvages n'avait rien à endurer de plus pénible, on pourrait affirmer qu'il va au ciel par un chemin de roses. Sans parler des dons que me fit cette bonne et généreuse famille, je n'ajouterai qu'un mot c'est que M^{re} Mac Naughton voulut veiller lui-même la nuit de mon départ afin de pouvoir m'appeler sans faute à deux heures. Il vint, en effet, à point nommé. Déjà il avait recueilli mes sauvages couchés près du canot, déjà il était allé frapper à la porte d'un autre irlandais, le commis de la mine. Je trouvais celui-ci debout près du canot, tenant sous les bras un beau coq avec sa femelle, laquelle pond régulièrement son œuf tous les jours. Ce joli couple, dont il me fit présent, doit peupler, disait-il, notre futur poulailler.

Après une poignée de mains et un cordial échange d'adieux, le canot s'ébranle et m'emporte au milieu du silence de la nuit et du calme le plus profond. Mais bientôt un nuage nous cache la lune, qui naguères éclairait l'horizon. D'autres se forment, se multiplient, s'accablent et se confondent enfin en un noir manteau de vapeur recelant sous ses profonds replis l'orage et la tempête. Un vent violent commence à souffler. Heureusement il tourne à l'Est et nous voquons à pleines voiles. Cependant de rapides éclairs sillonnent en tous sens le ciel et l'onde, et des torrents de pluie nous tombent sur la tête. Je m'enveloppe dans ma peau de buffle, et m'abandonne ainsi, tête baissée, entre les mains de l'aimable Providence. De leur côté, mes compagnons silencieux rament de toutes leurs forces, et leurs vigoureux efforts unis aux vent qui enfle nos deux voiles improvisées avec des couvertures, font glisser notre légère écorce sur la plaine liquide avec la rapidité de l'oiseau fendant les airs. Enfin l'orage se calme, la pluie cesse, et nous

arrivons au *Sâté*, la seule île qui sépare l'Isle Royale de l'Immaculée-
Conception. Nous avons laissé nos sept lieues derrière nous, il ne nous
 en reste plus que trois. Un grand feu est allumé, et l'on se sèche un
 peu en préparant le déjeuner. Après le repas, nous gagnons, à force
 de rames, la pointe Sud-Ouest de l'île; et là, hissant notre voile, nous
 sommes emportés rapidement vers le rivage tant désiré. Nous en sommes
 encore à une lieue quand soudain le vent tourne à l'ouest et nous souf-
 fle en face avec une violence peu commune dans cette saison. D'énormes
 vagues, se succédant avec rapidité, menacent d'inonder le canot, et les
 bras de mes rameurs se fatiguent à cette lutte inégale. Enfin, après
 bien des peines, nous arrivons à l'Immaculée-*Conception* à une heure,
 après midi.

C'était l'avant veille de la Fête-Dieu. Le lendemain se pas-
 sa à entendre les confessions et à orner la chapelle. La procession fut
 renvoyée au dimanche suivant à cause du mauvais temps. Ce jour là deux
 reposoirs bien modestes furent dressés. Dix beaux sapins décoraient à
 l'intérieur la *Maison de la prière*; d'autres ombrageaient la façade et bor-
 daient la place qui est à l'entrée, ainsi que les avenues qui conduisaient
 aux reposoirs. Comme presque aucun des assistants ne savait ce que
 c'était qu'une procession, ce ne fut pas sans peine que je parvins à orga-
 niser une marche un peu régulière; mais par la même raison, quelque mo-
 deste que fut cette fête religieuse au milieu des forêts, c'était un spectacle
 magnifique pour nos sauvages, ils en furent tous dans l'admiration. Pour
 moi je l'avoue je ressentis une indicible consolation en voyant Notre Seigneur
 prendre possession de cette terre jusqu'ici en proie à la tyrannie de Satan. Cette
 joie dilata d'autant plus mon cœur que, l'an dernier, lorsque nous étions à la
Rivière aux Courtes, il avait été resserré par une profonde tristesse, en voyant
 tout se combiner pour rendre impossible à notre divin Maître ce pacifique
 triomphe. Je n'aurai mal, et l'événement n'a que trop justifié mes pressenti-
 ments; car aujourd'hui vous ne trouverez une loge à la *Rivière aux Courtes*^{vagues}.

Priez pour nous, mon R. Père, priez pour nos bons Irlandais, et surtout pour nos chers sau-

Je vous embrasse dans les S. Cœurs de Jésus et de Marie.

Votre tout dévoué s'ouvreur

N. Fremiot S. J.

68^e Lettre.

68^e Lettre.

Le P. Menet Missionnaire de la Cie de Jésus dans l'Amérique
du Nord, à un Père de la même Cie.

Sault St. Marie, Michigan, 12 juillet
1850.

Mon Révérend Père,

P. C.

Notre mission du Sault St. Marie ne comprend pas moins de 100 lieues d'étendue. Jetez un coup d'oeil sur le lac Huron et sur le lac Supérieur, ce roi de tous les lacs américains, et vous trouverez le point de jonction à un endroit qu'on nomme indifféremment *Rapids-Réale*, ou *Sault*, auquel nos Pères ont ajouté le nom de Marie qui lui est resté et qu'il porte depuis 210 ans. C'est là que, depuis cinq années, loin de toutes les révolutions européennes, je vis aussi gai, aussi content que lorsque je conversais familièrement avec Cicéron, Virgile, Horace, Bossuet, La Fontaine, Molière, Kragga, Krasicki et tant d'autres bons vieux amis de collège. Je me surprends parfois à regretter de ne les avoir pas près de moi, pour leur rendre de temps en temps quelque courte visite. Mais les temps sont changés; mes occupations ne sont plus les mêmes; je suis Curé-Missionnaire.

Il est évident que, sur une aussi grande étendue, la population, dont la majorité est catholique, se trouve clouée et divisée par petits groupes; autrement il faudrait beaucoup d'autres missionnaires. Elle peut compter près de 2500 âmes. On y parle trois langues, le Sautaux, le Français, et l'Anglais. J'exerce le ministère auprès des Français et des Anglais; la mission spéciale de mon compagnon, du P. Kohler, c'est la mission sauvage. Il fait presque toutes les excursions lointaines; il a plus de peine que moi, surtout dans l'hiver qui est ici long et rigoureux. Il y a ordinairement quatre à cinq pieds de neige. Les tourmentes sont aussi très fréquentes: on les appelle ici *puddins*, par imitation de ce qui a lieu dans un désert. La neige est, comme le sable, emportée par le vent, forme des bancs mobiles,

mobiles, s'amouelle par sillons, change de plan et de forme suivant la direction et la violence du vent. Noyer comme été, impossible de voyager en voiture, ou à cheval; il faut des raquettes en hiver, des canots, des *skambals* en été. Il n'y a, par terre, ni route, ni sentier battu. Le poste le plus peuplé de la mission, c'est le Sault. On y compte 1200 âmes sur les deux bords de la rivière formée par la chute. Et une lieue du rivage, ce sont des forêts vierges, immenses, souvent marécageuses, qui n'ont jamais vu d'autres habitants que des loups-cerviers, des arnards, des chats sauvages, des belettes, des chevreuils, des lièvres, des écureuils, des perdrix etc. Ces bois presque impénétrables entretiennent le froid, l'humidité et fourmillent de maringouins. Ne vous effrayez pas de ce mot; ce n'est autre chose que nos cousins d'Europe; leur nombre seul les rend incommodes. Dans le moment où je vous écris ces lignes, je suis souvent obligé de mettre la plume de côté, pour me débarrasser de leur importunité, et les empêcher de me sucer le sang; ce qu'ils font, quand ils peuvent, avec l'avidité de bestioles faméliques. Là où le pays se peuple et s'assainit par le défrichement des terres, l'écoulement des eaux et la coupe des bois, ils disparaissent; et leur incessante vexation avec eux.

Je trouve le climat fort sain, l'air pur, comme dans les contrées élevées. Le sol est assez fertile et peut produire toutes sortes de blés. Les patates surtout y viennent bien. Comme dans les pays neufs, tous les édifices ici sont en bois; c'est plus vite fait et moins coûteux; mais à mesure que le bois deviendra rare, on fera comme dans les vieux pays, il faudra penser à d'autres matériaux. Les charpentiers ne manquent pas: tout américain l'est plus ou moins, et même chaque habitant sait faire presque toutes sortes d'ouvrages. Adressez-vous au premier venu, il sera, si besoin est, bûcheron, charretier, cuisinier, laboureur et matelot. En Amérique il y a beaucoup moins de spécialités qu'en Europe, les rangs n'y sont pas marqués, les classes se confondent. Le Président actuel est whig, tous les démocrates ont été détrônés, ils ont perdu leurs places et plusieurs d'entre eux sont dans la rue. Si même un Président démocrate, et les rôles seront changés. Un homme cot riche aujourd'hui, demain il sera pauvre, on n'en fait point de cas; lui-même n'en est pas fort étonné, il s'ingéniera d'une autre manière; et fut-il ballotté par le sort et jouet de mille accidents imprévus, il trouvera le moyen de se relever. Quoiqu'en Amérique personne n'ait honte

de

de travailler de ses mains, pas même ceux qui naguère vivaient dans l'aisance, il est cependant difficile de trouver des serviteurs et des servantes : aussi la plupart d'entre eux ne s'engagent-ils qu'au mois. Servir c'est une honte. Les enfants même rougissent de servir leurs parents. Il sont élevés dans une trop grande indépendance, et ceci est de mauvais augure pour la stabilité des États comme des familles; car il est écrit: *père et mère honorez, afin de vivre longuement*. Dès qu'un jeune homme peut se passer de ses parents, et il le peut communément à 14 ou 15 ans, il dit adieu, souvent pour toujours, à la maison paternelle, et s'il y revient, ce n'est pas pour lui offrir ses services, mais pour en recevoir. Il n'y a pas ici de mendiant. Celui qui ne peut gagner sa vie, est aux frais de la comté. Mais c'est une honte, et on aime mieux souffrir, les vieillards exceptés. Est pauvre qui veut, tant il est facile de trouver de quoi vivre. Les pauvres cependant ne manquent pas; mais c'est leur faute, c'est paresse, insouciance, mauvaise conduite, ivroquerie surtout. Comme dans tous les pays du nord où il n'y a pas de vin, les liqueurs fortes abondent; elles se vendent à bas prix et font beaucoup de mal. C'est pourquoi dans de tels pays, l'abstinence totale de ces liqueurs spiritueuses, là où elle peut s'établir, fait un très grand bien. Si les Sauvages sont plus portés que les blancs à l'intemperance, ce n'est pas à mon avis, inclination naturelle plus forte que chez ceux-ci; mais l'ignorance, la grossièreté, l'oisiveté en est la cause. Là où ils se civilisent, ce qui ne se fait et ne se fera jamais que par le travail, ils ne se montrent pas moins sobres que les blancs.

Le Sault St Marie est un lieu de passage et de commerce, c'est comme un port de mer, où aborde toute sorte de monde. Jugez par là de la difficulté de notre saint ministère au milieu d'une population qui change plus ou moins chaque année et n'offre pas de prise à une instruction suivie. Notre Eglise cependant est fréquentée, c'est même la seule qui le soit habituellement et qui mérite le nom d'Eglise. Ceux qui ne sont pas catholiques n'ont pour la plupart aucune religion, comme cela est fort commun aux États-Unis. S'ils vont à quelque réunion religieuse, ce n'est pas la piété qui les y pousse, mais plutôt la curiosité. Souvent il en vient chez nous, quand surtout il y a quelque prédicateur nouveau, comme dernièrement, lorsque nous avons eu la visite de M^{gr} l'Evêque de Détroit et des

R.R. Boulanger et Point de Sandwich. M^r a donné la confirmation à 70 personnes parmi lesquelles se trouvait un homme de 85 ans. Le dimanche précédent j'avais baptisé quatre enfants de la même famille. Le père et la mère n'ont aucune religion; mais ils ont foi au baptême catholique et ne mettent aucune opposition à l'éducation religieuse de leurs enfants. Dans tous les Etats de l'Union Américaine, dans le sein de cette Babylone de sectes, toutes plus inconsistantes et plus absurdes les unes que les autres, le Catholicisme qui se présente seul avec son ancienneté, son unité et sa stabilité, ne saurait manquer d'inspirer la vénération. Notre habit, que nous nous sommes bien gardés d'échanger, comme ailleurs, avec l'habit civil, loin de nous exposer au ridicule, ne nous attire, que plus de respect. On comprendra toujours et partout que, non seulement pour les moeurs, mais même pour l'habit, il ne doit pas être dit: *sicut populus, ita et sacerdos*.

Priez, mon Rev. Père, et faites prier pour que nous plaidions ici avec succès et par nos paroles et par nos exemples la cause de Dieu et de son Eglise.

Je suis avec un respectueux attachement etc.

J.B. Menet S. J.

69^e Lettre.

Le P. Frémiot, Missionnaire de la Compagnie de Jésus dans le Haut-Canada, au R. P. Provincial,

L'Immaculée Conception près le Fort William.
 Son Supérieur, 27 Septembre 1850.

Mon Révérend Père Provincial,

P. C.

Ce fut avant-hier au soir que je rentrai à L'Immaculée Conception, après une excursion de plus de deux mois.

Votre Révérence n'ignore pas qu'une certaine affaire réclamait

reclamait ma présence au Sault St Marie. Je m'embarquai donc le 19 juillet, au Fort William, à bord du *Bison Blanc*, petit bâtiment de l'Hon. Compagnie de la Baie d'Hudson. Il n'est pas fait pour recevoir des passagers : aussi n'y a-t-il en tout que deux lits ; et cependant nous avions à bord deux dames, quatre messieurs, un métis et votre serviteur. Ce personnel insolite avait été occasionné, en grande partie, par M^{me} Colville, venue de Montréal pour rejoindre au Fort William son mari, le nouveau Gouverneur de l'Honorable Compagnie, lequel s'y était rendu d'Angleterre par l'Oregon. Il hivernera désormais, non pas à Montréal, comme son prédécesseur ; mais à la Rivière-Rouge : c'est là qu'il emmena sa dame à travers les maringouins et les portages. M^{re} Colville est extrêmement affable, et parle bien le français.

Ce fut donc avec ses parens et amis que j'eus l'honneur de faire route jusqu'au Sault. Parmi eux, deux messieurs et une demoiselle parlaient français. Cette dernière, M^{lle} L'Étrange, avec le métis et un matelot, étaient les seules Catholiques à bord. Elle m'apprit une particularité que je ne dois pas omettre, et qui rappelle de nos jours ce qui se passait au moyen-âge : car je ne sais s'il ne faudrait pas remonter jusqu'à St Bernard pour trouver quelque chose d'analogue. Voici le fait. Au Couvent du Sacré-Cœur à l'Île Jésus près Montréal, il y a actuellement sept religieuses, filles du même père et de la même mère ; et, pour que rien ne manque aux bénédictions dont cette heureuse famille est l'objet, leur unique frère, est maintenant au séminaire aspirant à l'état ecclésiastique, peut être même à l'état religieux.

La navigation fut longue car nous étions sur un bâtiment à voile. Enfin, le seizième jour depuis notre départ du Fort William ! nous arrivâmes au Sault St Marie, un samedi, à la nuit close.

Ce qui surtout allongé notre route, c'est qu'il avait fallu nous détourner pour prendre un propriétaire ^{parité} à l'île St Ignace, nom qui révèle le passage de nos anciens Pères dans ces parages, et beaucoup plus encore pour aller à Michipicoton. Là du moins je reçus l'accueil le plus amical de la part de M^r Swanson, bourgeois du poste ; bien plus j'eus la satisfaction de passer un jour avec le P. Kohler et ses sauvages. C'était le dimanche. Je pus enfin célébrer la St messe ; je prêchai deux fois, et, moissonnant ce que

ce que je n'avais pas semé, je baptisai trois adultes, notamment le chef et sa femme. Je vis un sauvage à qui le P. Kohler avait passé la pierre infernale autour de la cuisse et amputé les chairs pour arrêter les progrès de la gangrène : il était en voie de guérison, il est aujourd'hui parfaitement rétabli.

En arrivant au Sault, j'entendis lire le beau Mandement que M^r de Charbonnel, notre nouvel-Évêque, écrivait de Rome à ses diocésains. Le P. Menet, obligé d'aller visiter les travaux de l'église que l'on construit à Bruce-Mines, me laissa la garde du Sault pendant huit jours. Je m'occupai surtout des sauvages, et, parmi eux, de cette partie qui, n'entendant pas le français, se trouve plus abandonnée et presque totalement dépourvue d'instruction religieuse, puis qu'il est si rare maintenant que l'on prêche en sauvage au Sault.

Ces huit jours écoulés, mon retour à L'Immaculée-Conception n'était pas encore possible. Or, pour employer mon temps d'une manière plus utile, et donner une teinte apostolique à mon voyage, je résolus d'aller jusqu'à Manitowline, où ma présence pourrait être de quelque secours à nos Pères et aux sauvages : car l'époque des présents approchait. On fait le trajet en 1 ½ jour à partir du Sault, et l'on peut rester là 3 jours pendant que le Steam-boat va à Pénétanguichine. Pour les Missionnaires il n'en coûte que la nourriture, c. a. d. 1 ½ piastre pour l'aller et le retour. Je gagnai plus que je ne dépensai, puisqu'on me fit en route l'aumône de 2 piastres. Je restai 10 jours dans l'Île.

Debarqué à Manitowāming le veille de l'Assomption à midi, je me mis aussitôt en route pour Wikkwemikong. J'y arrivai après deux lieues et demie de marche à travers les bois, par la pluie et les mauvais chemins. Une lettre avait précédé ma venue : aussi la surprise du bon P. Point n'égalait-elle pas son contentement. Mais, quant aux sauvages, je ne saurais trop dire laquelle fut la plus grande, ou de ma joie en voyant enfin cette célèbre Reduction qui, à plus d'une titre, excitait ma curiosité et mes sympathies, ou de leur allégresse en voyant un nouveau Père, le compagnon depuis deux ans de celui dont ils regrettaient encore la perte : "Quand je te vois", me disait un vieux chef, "il me semble que je vois notre Père *Qui parle fort* (le P. Choué)." Je les ai trouvés en pleine

voie

voie de civilisation. Depuis longtemps le village était rempli de menuisiers et de tonneliers, car il leur faut des barils pour la pêche; mais jusqu'alors il n'y avait pas de maçons. On fit donc venir des blancs et ils bâtirent une église en pierre. Mais ceux-ci s'étant mis par leur inconduite dans le cas d'être congédiés, on exhorta les Sauvages à continuer eux-mêmes l'ouvrage. D'abord personne ne crut la chose possible, et quelques-uns surtout qui, ayant fait parti avec les blancs, étaient mécontents de leur renvoi, jolèrent les hauts cris. Cependant un jeune chef, animé d'un excellent esprit prit la parole: " Puisque nos Frères nous disent d'essayer, leur dit-il, essayons du moins! " Un second se joint à lui, et les voilà à l'ouvrage. Les membres de l'exposition viennent les voir et leur crient: " Vous avez beau faire, jamais vous ne réussirez. " Cependant nos travailleurs élèvent un coin de muraille à la hauteur de quelques pieds. Alors tout le monde et les réfractaires eux-mêmes, ^{d'avouer} que l'ouvrage est aussi bien fait, et même mieux fait que celui des blancs. Aussitôt des collaborateurs leur viennent en aide, et parmi eux l'on voit figurer les plus chauds opposans. J'ai vu moi-même à l'œuvre ces artistes de la ville, tous pleins de courage et de confiance. Je ne manquai pas de leur dire, pour les stimuler encore davantage, que la renommée publierait au loin leur active industrie et leur intelligent dévouement; qu'il y avait tout lieu d'espérer qu'un si bel exemple ne demeurerait pas stérile pour leurs frères des forêts; que le Sauvage allait apprendre, par un fait éclatant, par un monument durable, à mesurer toute l'étendue de sa capacité et à trouver dans son propre fonds des ressources dont il se croyait dépourvu; enfin une conduite si digne d'éloges était comme un germe sacré d'émulation, qui, déposé dans le cœur des masses, allait tôt ou tard leur enfanter de nombreux imitateurs. Nos Frères regardent cet événement comme un véritable triomphe pour leur cause: car voilà les Sauvages qui ont de plus en plus foi en leur savoir faire, en sorte qu'il pourront bientôt se passer des blancs pour tout ce qui est des arts nécessaires à la vie.

Le village de St^e Croix laisse à déviner sous l'apparence du coup-d'œil. Les 648 habitant qui le forment, ont leurs maisons jetées çà et là sans symétrie sur le penchant de la colline qui domine la Rivière aux Castors. J'espère que dans quelques années, Dieu aidant. L'Im-

L'Immaculée-Conception offrira une perspective plus régulière. Nous n'aurons pas non plus l'inconvénient des pierres et des cailloux qui recouvrent le sol à Wikkwemikong et à Manitowāning. Car il serait difficile d'en rencontrer à l'ombre des forêts que nous abattons.

Comme les deux tiers de la population de Sainte Croix sont Ottawa, je me figurais que ma langue et mes vieilles *Sautaux* me rendraient non moins intelligible qu'un intelligent. Je me trompais : la différence entre les deux langues n'est guères que dans certaines terminaisons, certaines substitutions de voyelles, quelques mots que le contexte ou les circonstances font deviner assez facilement. Tu dirais presque autant de l'Algonquin : car, à Manitowāning, j'ai entendu une Algonquine nous chanter de jolis cantiques en cette langue. Une femme Ottawa me disait : " Est-ce donc ainsi que parlent les Otchipoués, là-bas d'où tu viens ? " Mais oui, autant que j'ai pu saisir leur langage, car je n'ai pas appris le sauvage ailleurs. "

Oh ! vraiment ! c'est qu'on comprend tout. "

Au bout de quatre jours trop vite écoulés au gré de mes vœux, je dis adieu à Wikkwemikong, et nous allâmes, le P. Manipaux et moi planter notre tente au camp de Manitowāning. Les Sauvages y affluaient dès la veille. Chaque peuplade s'est choisi un campement séparé. Ils sont échelonnés sur le rivage le long de la baie, sur le versant et jusqu'au sommet de la colline, que domine une église protestante assez coquette. Sur le même plateau, mais plus au centre des Sauvages, on nous improvise avec quelques planches une bien modeste chapelle, et dès le lendemain matin, la mission commence. Le matin, il y avait outre la messe, une instruction familière, et à midi le catéchisme pour les catéchumènes. Chaque soir au coucher du soleil je prêchais sur les grandes vérités. La chapelle était si petite qu'elle ne pouvait que servir d'abri à l'autel et aux confessionnaux : le missionnaire avait donc sa chaire hors de l'enceinte ; et cette chaire n'était autre que le sol. Debout entre l'autel et la multitude silencieusement assise, sur des troncs d'arbres, sur le gazon, il faisait retentir au loin la parole de vérité et de vie à des oreilles peu habituées à l'entendre. Une partie du petit troupeau protestant, en sortant de l'église, passait,

pour

pour s'en retourner, près de l'Assemblée catholique, justement au moment de l'instruction. Alors on les voyait s'arrêter et prêter une oreille au moins curieuse à la véritable parole de Dieu.

Je visitais à plusieurs reprises les différentes tribus du camp. Quelle différence de physionomie, et de réception faite à la Robe Noire! Le fidèle le reçoit souvent à genoux et faisant le signe de la croix, toujours du moins avec ce sourire de bonheur qui révèle la joie de son âme. L'hérétique est froid, et défiant: on sent qu'il y a gêne réciproque. Pour l'infidèle, il est généralement affable, bien que peu expansif dès l'abord. Incivil, du moins d'après nos idées, et d'une insouciance crasse pour tout ce qui ne se rapporte pas à cette existence matérielle dans laquelle il végète, souvent il ne répondra à quelques mots de religion que par un oui insignifiant, ou bien par un apathique sourire où l'on ne sait trop ce qui domine, de la malice ou de la bêtise. Je vis là ce que je n'ai jamais rencontré ailleurs, une ou deux loges d'infidèles où l'on me fit une mine si malgracieuse, que je pus à peine obtenir une froide poignée de main, provoquer un regard ou arracher une parole. On eut dit que la Robe Noire était un de ces êtres mal faisants dont la présence stupéfie tout ce qui les approche.

Mais voici un trait plus consolant. C'est l'amour maternel qui enfante une âme au ciel. Un chrétien vient m'avertir qu'un petit enfant infidèle est sur le point d'expirer; que la mère consent à son baptême, mais que le Père, apostat je crois, ne s'en soucie pas. S'accours. Cette pauvre mère jette les hauts cris à la vue de son enfant qui souffre, qui s'éteint. « Tu l'aimes bien », lui dis-je, « ce cher petit enfant. Oui, il souffre! tu vas le perdre bientôt... Je ne puis le sauver, je ne puis rien faire pour lui — tu le penses et c'est pourquoi tu te désolés. Cependant, si tu veux, tu peux faire beaucoup pour lui donner une vie meilleure que celle qu'il va perdre, tu peux le rendre heureux pour toujours; tu peux le faire aller au ciel où il ne souffrira plus, ne pleurera plus, mais sera à jamais enivré de délices et tout éclatant de gloire en la compagnie du Grand-Esprit. Voilà ce que tu peux pour lui. Pour cela tu n'as qu'à me permettre de le baptiser. Le baptême ne lui fera point de mal, le baptême ne le fera pas mourir plus tôt, peut-être même en se-

en sera-t-il soulagé. Du moins le baptême lui ouvrirait le ciel: C'est ainsi que la déesse le Grand-Esprit. Les sauvages ont employé en vain tous leurs remèdes, ils n'ont pu le conserver ton enfant, il va te quitter. Qu'il soit baptisé ou non, bientôt tu ne le verras plus. Mais s'il est baptisé, il ira tout droit au ciel, il ira partager la joie du Grand-Esprit.... Tu aimes ton enfant, ne seras-tu donc pas bien aise que je le baptise, que je le fasse aller au ciel?" "Oui," me répond-elle en essuyant une larme: car peu à peu elle avait fait taire ses sanglots, et ces larmes coulaient avec moins d'abondance. Je m'étais adressé à la mère, mais je parlais au moins autant pour le père. Il était assis de l'autre côté de la loge, au milieu des priants et des non-priants qui l'encombraient à l'intérieur, qui l'environnaient au dehors. "Et toi," lui dis-je en me tournant vers lui, ne voudras-tu pas aussi que ton enfant soit baptisé?" Soit reste de foi, soit amour pour son enfant ou respect humain peut être, il consent. Je baptise donc solennellement dans la loge cette petite Marie, qui le lendemain, s'en va prier au ciel pour ses pauvres parents. Les chrétiens prennent soin de l'envelopper, et garnissent de rubans son petit cercueil. Je vais moi-même, un instant, chanter un cantique et faire une petite instruction près de ces vénérables défunts, qui reçoivent en outre les honneurs de la sépulture ecclésiastique. Heureuse mère, qui a légué un citoyen à la céleste patrie! Peut-être, hélas! n'y rencontra-t-il ni parents ni amis: mais du moins il leur a frayé la route, il les y attirera par ses angeliques prières.

Il s'en faut que tout monde soit venu aux instructions, que tout le monde se soit approché des sacrements au camp de Manitowaning: car, hélas! elle est de tous les pays, cette fatale indifférence pour l'affaire du salut. Cependant il y a eu nombre de communions; les confessions se prolongeaient jusqu'à neuf, dix heures, ou minuit; et le matin on venait quelquefois au confessionnal avant que nous fussions levés. Nous trouvions à prime le temps de manger à la hâte ce qu'un sauvage nous apportait dans notre tente, dressée à côté de la chapelle.

J'aurais voulu prolonger un séjour si conforme à mes inclinations; mais le bateau à vapeur n'aurait pu me reprendre
que

que huit jours plus tard, et ce délai n'entrait pas dans mon plan. Je ne perdais cependant qu'un jour et demi de ministère; car les présents devaient commencer le surlendemain de mon départ, et dès lors les Missionnaires peuvent plier armoires et bagages: une seule chose absorbe tous les esprits, cette fameuse distribution pour laquelle on s'est réuni de points si divers et si éloignés.

Deut- être G. R^e ne sait- elle pas au juste en quoi consistent ces présents. Le voici 1^o Les hommes et les femmes reçoivent indistinctement une couverture de laine une de drap pour des mitasses un peigne, une aigle et un grand couteau. 2^o Les hommes reçoivent en outre, de l'étoffe pour une chemise, du tabac, des pierres à fusil, un briquet, cent balles, du plomb et de la poudre. 3^o Les femmes de leur côté, reçoivent encore deux aunes de drap pour une jupe, trois aunes d'indienne pour un corset, un dé à coudre, des aiguilles et du fil. 4^o On donne enfin à ceux qui en ont besoin, une chaudière, un fusil, un filet et même une voile.

Cette année on a fait disparaître de la liste les enfants au dessous d'un certain âge, et c'est l'intention du Gouvernement de retrancher peu à peu, et d'abolir enfin cet usage. Il pourrait même se faire que j'aie vu le dernier camp de Manitowaning: car, à l'occasion du Traité récemment conclu avec les Sautaux pour la vente de leurs terres, les Ottawas seraient, dit-on, privés désormais des présents.

Quoiqu'il en soit, je ne fus pas témoin de tout ce que cette distribution a de pittoresque. Mais en revanche je fis route avec la moitié des Sauvages de la Rivière au Désert, auxquels on avait fait leur distribution d'avance, afin que l'autre moitié pût venir la semaine suivante par le même bâtiment. Car ces Sauvages, déjà cultivateurs, au lieu de mettre huit ou dix jours à côtoyer les bords du lac, préférèrent donner une piastre par tête pour faire le trajet en un jour. Ils ne furent ainsi que trois jours à Manitowaning, pendant que le Steam-boat allait à Pénétanguabine. Le retour leur coûta une nouvelle piastre à chacun; mais ils se nourrissaient eux-mêmes. Les pauvres gens étaient entassés pêle-mêle sur le pont et dans tous les passages: aussi durent ils regretter pour la nuit ces lits de neige où ils reposent

reposent par fois au milieu des forêts, sans même prendre la peine d'allumer de feu.

Je débarquai avec ces sauvages à Kittigāni-Siping ou la Rivière-au-Désert, comme ont traduit les Canadiens, qui appellent desert un champ cultivé. Ce village se trouve situé sur la rive canadienne de la Rivière St. Marie à trois lieues en bas du Sault. La moitié des sauvages qui l'habitent sont censés protestants: je dis censés, car baptisés depuis longtemps par un ministre anglican, ils en furent bientôt abandonnés, et aujourd'hui ne sont plus visités que par un mépris apostat, qui s'arroge près de deux les fonctions de ministre, bien qu'il professe lui-même une autre secte. J'arrivai là le dimanche à dix heures. Je commençai par administrer l'Étrême-Onction à un malade; après avoir pris un peu de nourriture, je rassemblai les catholiques pour leur rappeler les premières vérités et les préparer à la confession. Le soir, du consentement du chef qui est protestant, je prêchai aux protestants réunis. Après leur avoir exposé sommairement les principales vérités de la foi, je les entretins de l'unité de l'église. Je les félicitai de la droiture de leurs intentions, de leur désir de plaire au Grand-Esprit, qui leur avait fait prendre cette prière. "Car alors," leur dis-je, "vous n'en connaissez point d'autre, et vous êtes persuadés que c'était la bonne. En cela donc vous n'avez pas faibli le Grand-Esprit: vous pensiez faire une chose qui lui était agréable. C'est seulement maintenant que vous entendez dire depuis quelques années que votre prière n'est pas la bonne, qu'elle ne suffit pas pour conduire au ciel, maintenant que vous vous voyez abandonnés de celui qui vous avait baptisés c'est maintenant qu'il est nécessaire pour vous de réfléchir, de prier, de vouloir être instruits, afin que vous veniez à connaître, sans l'ombre d'un doute, ce que le Grand-Esprit désire de vous pour vous rendre heureux." — J'appuyai principalement sur ce point; et l'attention avec laquelle je fus écouté me fit regretter que l'heure trop tardive de la réunion n'eût pas permis à un grand nombre de s'y rendre.

Le dimanche et le lundi matin jusqu'au passage du Steam-boat, j'entendis les confessions de ceux qui devaient s'embarquer; ensuite, ce fut le tour des autres. Je parvins aussi à déterminer

une femme protestante, dont le mari était alors à Manitowaning, à me faire baptiser le dernier de ses enfants, âgé de six mois. Il aurait dû l'être depuis longtemps; car le mari est catholique. Mais il paraît que cet homme est un triste catholique; lors de leur mariage ils avaient promis l'un et l'autre d'élever tous leurs enfants dans la religion catholique, et déjà il avait eu la faiblesse de laisser baptiser deux de ses enfants par un ministre. Du moins eus-je la consolation de baptiser le dernier et de confesser l'aîné.

Le lendemain de mon retour au Sault, le P. Kohler y arriva enfin, après trois mois de séjour à Michipicoton. Mais notre entrevue fut de courte durée; car le dimanche suivant, 1^{er} septembre, à midi, j'étais emporté par le *Napoleon*, un des trois propellers qui naviguent actuellement sur le Lac Supérieur.

À la Rivière-à-la-Croix, à Eagle-River et à Eagle-Harbour, où nous relâchâmes successivement. L'espace de quelques heures je confessai, je baptisai. À la première station surtout, où nul prêtre ne met le pied, je ne perdis pas un instant: sauvages, canadiens, irlandais, tous se pressèrent de venir à confesse, et le temps me manqua pour satisfaire aux vœux de tous. J'en trouvais qui n'avaient pas vu de prêtres depuis quatre ou cinq ans; d'autres, qui en avaient vu, mais sans vouloir profiter de leur ministère. La plupart furent au comble de la joie de rencontrer une occasion si favorable; les autres, qui ne seraient pas venus d'eux mêmes, ne se refusèrent pas à une invitation.

Il n'y eut qu'un jeune canadien d'une vingtaine d'années, que je ne pus résoudre à cette démarche. Parti du Bas-Canada depuis quatre ou cinq ans, il s'est trouvé, comme tant d'autres, emporté par le torrent du mauvais exemple hors du sentier de la vertu. Il n'est cependant pas impie, il ne méprise pas la confession; même, depuis un an il a pris et garde la tempérance, et, contre mon attente, avant mon départ il me demanda une médaille de la S^{te}ierge. Je me fis un bonheur de la lui donner, j'espère que ce gage de la protection de Marie bâtera le moment de sa conversion. — À côté de ce jeune homme, je trouvais une fille d'auberge, orpheline franc-comtoise, qui fut heureuse de se confesser. — D'ailleurs, une brave canadienne qui avait encore fait

fait ses pâques dans le Bas-Canada, vint néanmoins se confesser, et me dit ensuite : " Bien qu'il n'y eût pas longtemps que je me fusse approché des sacrements, cependant je n'ai pas voulu manquer l'occasion, parceque le bon Dieu m'en aurait peut-être bien demandé compte. " Oh ! qu'il fait triste vivre dans ce pays ! " disait-elle encore. " Plus de messe, plus d'instructions comme dans le Bas-Canada ; point d'éducation pour les enfants. Mais, d'un autre côté, on a tant de mal à vivre en Canada ! N'importe, nous ne resterons pas toujours ici : après nous être amassé quelque argent, nous retournerons. " Elle avait un petit enfant un peu malade ; et sa grande inquiétude étoit moins de le voir mourir, que de penser qu'il ne serait pas entré en terre sainte. Je n'eus pas grand-peine à la consoler sur ce point. " Sous l'entreez dans un lieu convenable, lui dis-je, " et, plus tard, quand ^{un} prêtre passerait, il bénirait la fosse. " Cette réponse la satisfit sensiblement. — Puisque j'ai parlé du zèle pour la confession, j'ajouterai ici, touchant le zèle pour la communion, un petit trait qui m'édifia singulièrement. Je vis à bord un brave mineur irlandais, qui faisait le voyage du Sault uniquement pour faire la sainte communion qu'il n'avait pu faire au temps de Pâques. Ainsi, le travail d'une semaine sacrifié, son passage à bord, sa pension au Sault, tout cela réuni dût lui coûter tout près de 25 piastres ou 100 francs : et c'est à ce prix qu'un simple ouvrier, plus riche, sans doute, des biens du ciel que de ceux de la terre, sait estimer le bonheur d'une seule communion ! Oh ! que de Chrétiens dont cet exemple confondra la lâcheté et la tiédeur au dernier jour ! *La ! fili, Corozain !*

Les trois ports dont j'ai parlé, sont, avec Copper Harbour et Ontonagon, comme le débouché de plusieurs mines situées à deux ou trois milles dans l'intérieur. Chaque semaine, deux ou trois *navires* abordent à chacun de ces ports, tandis qu'il n'y a pas un seul bâtiment à vapeur qui voyage du côté anglais. Je n'ai pu voir ces mines. M^r Baraga visite une fois l'an celles qui sont le plus rapprochées de sa Mission. La plus célèbre de toutes est *Pliff Mine*. Il y a là un beau temple protestant, où M^r du Détroit dit la messe et prêcha ce printemps, lors de sa visite de confirmation à l'Anse.

Cependant, après une nuit qui nous avait rudement décou-

es et

seconde
Je fus
huit j
tres et
unis j
aboude
blanc
sans
ne se
tendan
dans
vision
singul
qu'on
été cou

put w
vages
et déjà
dout
les en
part

mouir
viages
lement
à l'en
que ce
Pointe

de l'A
sauva

tions

secons et dispensés du l^{re} la veille, nous abordâmes à l'Île Royale. Je fus près de trois semaines à visiter les différents postes de l'île. Je restai huit jours à *Siskawet-Bay*, où tous les sauvages de la Rivière-aux-Loups et une grande partie de ceux de l'Immaculée-Conception étaient réunis pour la pêche. Le poisson que les Sautaux appellent *Siskawet*, y abonde extraordinairement. On y trouve aussi la truite et le poisson-blanc. La première espèce obtient la préférence dans le commerce: c'est sans doute pour l'huile qu'on en extrait; car ce poisson étant toutgraisse, ne se laisse guères manger qu'avec de pommes-de-terre. Le surintendant d'une des mines de l'île a fait cet été une entreprise de pêche dans cette vaste baie, et la Providence l'a servi au-delà de toute provision: car il comptait uniquement sur les Sauvages, et, par une singulière coïncidence, il s'y sont trouvés réunis en si grand nombre, qu'on eût dit qu'ils s'y étaient donné rendez-vous, ou qu'ils y avaient été convoqués par autorité supérieure.

Il était temps que la *Robe-Noire* arrivât: le méchant esprit n'était pas resté oisif. Les vaisseaux de feu, comme parlent les Sauvages, avaient apporté sur ces bords lointains la terrible eau-de-feu, et déjà elle avait exercé ses funestes ravages. La mission ne pouvait donc venir plus à propos. Tous les sauvages, auparavant dispersés dans les environs, se réunirent, à l'exception de deux familles, pour prendre part aux exercices.

En arrivant, je baptisai un enfant de dix jours, qui mourut huit heures après. Je fis en outre quatre baptêmes et deux mariages. Puis, pour clôture et souvenir de la mission, je plantai solennellement une grande croix près du petit hangar où j'avais dit la messe, à l'endroit même où abordent les Steam-boats, et il fut convenu que ce lieu s'appellerait désormais *Tchibâyattiko-Neyâchching*, la *Pointe à la Croix*.

Enfin le 25 septembre, je fis heureusement la traversée de l'Île Royale à l'Immaculée-Conception avec trois familles de nos sauvages.

Remerciez Dieu avec moi, mon Révérend Père, des bénédictions qu'il s'est plu à répandre sur mon voyage, et priez son infinie

Miséricorde d'oublier mes pechés et mes infidélités journalières qui sont un obstacle à de bien plus grandes faveurs.

P. J. Le chiffre de mes ministères a évidemment haussé par suite de mon voyage. En voici le montant pour ce semestre (depuis le mois de mars): Conf. 944, Instruct. 143 - Catéch. 95 - Bapt. adult. 2. Excurs. 4. Inf. vis. 122. - Depuis notre arrivée ici, 20 juill. 1849 jusqu'au mois de mars 1850, le chiffre était: Conf. p. 579, Instr. 130, Catéch. 95, Bapt. adut. 2, Excurs. 4, Inf. vis. 70.

R^e V^e servus in Christo.

N. Frémot S. J.

70^e Lettre

Le P. Larcher Missionnaire de la Compagnie de Jésus dans le Bas-Canada, au R. P. Provincial à Paris.

Montréal, 1^{er} Octobre 1850.

Mon Révérend Père,

P. L.

Vous savez que notre Collège de S^{te} Marie, auquel se trouvent annexés le noviciat et la résidence de la Prairie, occupait cette année cinq maisons; 1^{re} la résidence dite de S^t Patrick, ainsi appelée parcequ'elle est auprès de l'église de ce nom et qu'elle sert de logement aux Pères qui y travaillent, 2^e le pensionnat, autre maison louée et qui communique à la première par des cours intérieurs, 3^e l'externat, c'est à dire une maison en planches, que nous avons bâtie sur le terrain où s'élève actuellement le collège en construction, 4^e le noviciat, à l'extrémité Sud-Ouest de la ville, dans une partie de maison prêtée depuis long temps par l'excellent M^r Rodier, 5^e enfin, le Presbytère de la Prairie à trois lieues, sud, de l'autre côté du fleuve.

Ces cinq maisons, en y comprenant le P. Tellier et le P. Durbal-
ler,

Quithaller, qui ont passé une partie de l'année, l'un au Collège de Kingston, l'autre à la mission iroquoise du Sault St Louis, renfermaient 12 Pères, 7 Scholastiques et novices, 10 Coadjuteurs, plus un auxiliaire qui est entré au noviciat à la fin de l'année. Je vous donnerai quelques détails sur les œuvres qui sont propres à chacune de ces maisons.

Collège St Marie. La clôture et la rentrée des classes se fait toujours ici avec grand bruit d'annonces dans les journaux. Une partie de ces manifestes reparait même quelquefois pendant le cours de l'année, et, à les en croire, les plus petits établissements seraient toujours les premières écoles du monde. Le public accoutumé à ces parades littéraires, n'y fait plus attention, aussi un avis répété à grand frais dans les journaux, pendant un mois entier, pour annoncer, l'année précédente, l'ouverture de nos classes et la nature de notre enseignement, avait attiré le modeste chiffre de treize élèves. On n'a pas jugé à propos de répéter l'avis cette année; nos élèves, sans recommandation, se sont chargés de nous faire connaître eux-mêmes: leur joie, leur gaieté, leur affection pour nous, et pour notre mode d'éducation, l'ont fait plus efficacement que tous les prospectus. Au moment où j'écris, il arrive encore que tel père de famille venant en ville pour retenir ailleurs une place à son fils, rencontre un de ses amis qui lui dit: Venez avec moi, je sais ce qu'il vous faut; et il nous l'amène. Cette manière de l'aider faire les choses, réussit, et de plus elle a l'avantage de n'éveiller aucune susceptibilité.

Pendant les vacances on s'était vu forcé d'ajouter un étage à la maison en bois qui sert provisoirement de local pour les classes. Quelques semaines après la rentrée nous y comptons quatre vingt sept élèves, distribués en trois classes de grammaire, plus un cours préparatoire et un cours de commerce.

Le petit pensionnat que nous avons ouvert dans le mois de Mai de l'année précédente, autant pour satisfaire à des demandes réitérées que pour nous créer aussi quelques ressources, a reçu et reçoit encore actuellement plus de demandes qu'il ne peut offrir de places; il contenait vingt élèves cette année, on le prépare en ce moment pour trente en ménageant jusqu'aux plus petits recoins du galetas.

On avait repris vers la fin de l'été, les travaux de construction

construction du collège; mais faute de ressources ils furent bientôt interrompus. Cependant à l'époque de la visite du R. P. Boulanger il fut décidé qu'on emprunterait les fonds nécessaires pour élever au moins la plus grande partie de l'édifice, l'on se mit à l'œuvre sur une longueur de cent quatre-vingt dix pieds. On espère pouvoir le couvrir avant l'hiver, afin de le rendre habitable l'année prochaine.

L'emplacement spacieux sur lequel il est assis est, de l'avis de tout le monde, un des plus beaux et peut-être le plus avantageusement situé qu'on put choisir, en eût-on eu la liberté. Si l'on comprend dans l'enceinte de Montréal, les faubourgs futurs dont les rues toutes tracées semblent tous les jours de nouveaux édifices, notre Collège s'élève au milieu de la ville, sur un tertre, d'où vous voyez les rues et les maisons de la cité se dérouler à ses pieds comme un véritable panorama. De la cour même de la récréation, mais surtout du haut des étages qui commencent à s'élever, l'œil plonge par dessus les toits des édifices, par dessus la belle nappe d'eau du St Laurent, jusqu'aux frontières des Etats-Unis, à travers une campagne de 30 à 40 milles de rayon, où les pics gracieux de quelques petites montagnes isolées dans le vaste bassin du fleuve, forment sans fiction : "un horizon à souhait pour le plaisir des yeux."

Un accident de terrain qui a nécessité à l'Est une fondation profonde, présentera sur la rue, à l'aile gauche les quatre étages de l'édifice sur un socle assez élevé, avec une façade d'entrée au dessus de laquelle brillera le St nom de Jésus. Si la vue de cette masse imposante rejouit l'œil catholique, il paraît par une épilhète singulière, quelle commence aussi à blesser celui de l'envie, un journal protestant l'appelait l'autre jour la Bastille des Jésuites.

Au nord-ouest de la construction, vers un quartier plus calme se trouve le jardin, d'où l'on a en vue, à quelques pas de là, la petite montagne qui donne son nom à la ville et à l'île, le *mont-Réal*, toujours couronné de verdure en été, et qui, en hiver, nous met un peu à l'abri des vents du nord. Sur devant, sur le haut du plateau qui présente à la partie centrale de la ville son versant sud-est, se trouve la cour des enfants, d'où comme d'un théâtre tout dressé, se présente 3 ou 4 fois par jour la scène animée d'une bruyante et joyeuse récréation.

Voici.

Voici pour le matériel des choses, quelques mots maintenant sur le régime, sur la pitié et les études.

Notre rentrée offrait à l'esprit et au cœur un coup d'œil délicieux : sur les débris d'un ancien verger, couvert encore de pelouses et de quelques vieux arbres, d'un côté étaient étendues les premières pièces de l'édifice matériel, pourissant à terre faute d'argent pour les renouer, de l'autre, étaient les pierres vivantes ; une jeunesse ardente, des enfants d'une phylonomie heureuse, dont quelques uns avaient obtenu de leurs parents, à force d'instances d'être envoyés chez les Sires, tous surpris et heureux de se trouver réunis si nombreux. Jamais peut-être distribution de prix ne fut plus joyeuse que cette rentrée. Cette satisfaction mutuelle des maîtres et des élèves a continué en général jusqu'à la fin de l'année.

La pitié a été satisfaisante surtout parmi les plus jeunes c'est à dire, parmi ceux qui des mains de leurs parents sont passés immédiatement entre les nôtres. Les petites industries d'usage, la congrégation, la dévotion à l'enfant Jésus au temps de Noël, le mois de Marie ont été employés avec succès. Au temps de Noël, on voyait chaque jour de jeunes enfants, aller d'eux mêmes prier devant la crèche après la classe ; l'usage de ces prières toutes spontanées devint beaucoup plus général au mois de Marie. Tous les élèves, quatorze exceptés donnaient alors leurs noms pour le rosaire vivant. Pendant le mois de St Joseph, un jeune enfant demanda au P. Kavequez, chargé de la congrégation, la permission de faire brûler deux cierges devant l'image du saint ; il voulait par cette offrande obtenir la conversion de son frère qui avait été renvoyé du collège ; il lui écrivit en même temps une lettre touchante, pour l'engager à se mieux conduire et à mettre pour cela dans ses intérêts St Joseph dont il porte le nom. La messe qui se dit tous les jours pour les pensionnaires, était offerte à la pitié libre des externes ; peu y manquèrent. Un de nos protestants externes, le seul qui commence à être en âge de penser, y alla quelquefois par curiosité ; mais le plus ordinairement il profitait des circonstances où il se trouvait dans la classe, seul avec son professeur et provoqua amicalement des éclaircissements ou des discussions sur la religion. Cet enfant qui appartient à une famille honorable, paraît singulièrement content de fréquenter notre collège ; il a fait lui-même sentir à ses parents, toute la différence qu'il mettait

mettait entre notre éducation et celle de ses anciens maîtres protestants. Nous avons eu encore vers la fin de l'année, un autre protestant parmi nos pensionnaires ; celui-ci devait, bien entendu assister à tous les exercices religieux ; bientôt il voulut avoir un chapelet, apprit le catéchisme, demanda même à ses parents la permission de se faire catholique.

Notre cours d'études se compose, pour les classes inférieures, de trois classes de grammaire, suivies de la seconde et de la Rhétorique et précédés d'un cours Préparatoire où l'on a commencé cette année à effleurer légèrement le latin à paques. Le cours ordinaire dans les divers collèges de ce pays en dehors des cours préparatoires, est de six classes complètes, qui portent respectivement les noms d'Éléments, syntaxe, méthode, vérification, Belles-Lettres, Rhétorique. Dans l'un de ces établissements, on enseignera désormais le grec en sixième simultanément avec le latin, d'après la méthode Romain-Cornut, que l'on va adopter complètement cette année après en avoir fait l'essai en partie les années précédentes ; Ce collège est celui de St. Hyacinthe, gros village à 15 lieues Sud-Est de Montréal. J'ai vu par moi-même que ce que l'on dit de la force des études et de la bonne tenue de cette maison, est fondé en raison, et il me semble que nous avons presque autant à faire qu'en Europe pour soutenir la comparaison. Ces Messieurs forment une corporation uniquement vouée à l'enseignement et qui se recrute parmi ses propres élèves ; cela explique leur supériorité. St. Hyacinthe est, à proprement parler, le collège national des Canadiens français, il est soutenu par les ecclésiastiques du diocèse qui, le jour même de la distribution des prix, assistaient au nombre de soixante à la pose de la première pierre d'un édifice nouveau qui va remplacer l'ancien collège sur un autre terrain.

Pour répondre aux exigences de notre position, nous devons faire une large part à l'étude de la langue anglaise. Le temps de la classe est divisé en deux parties égales ; la première, matin et soir, est pour le cours latin ; les 5 derniers quarts d'heure du matin sont pour l'anglais ainsi que pour la géographie et les mathématiques qui s'enseignent en cette langue ; la dernière heure de l'après midi est pour le français et l'histoire. Le cours de commerce est tout en anglais, et dans le cours préparatoire chacun bégaye comme il peut. Grâce à cette division, chaque élève, même du cours de commerce

commerce, peut, dans la seconde partie de chaque classe, passer dans un cours d'accessoires proportionné à sa force, ou à ses besoins, sans égard à ses autres études. On y trouve encore l'avantage que chaque professeur peut enseigner dans la langue qu'il sait le mieux. Mais là, comme dans le St Ministère, celui qui ne sait pas passablement les deux langues ne sera jamais que la moitié d'un homme.

Nos études, comme tout le reste, sont encore jusqu'ici restées dans l'ombre. A Sâques cependant une petite exhibition, comme on dit dans le pays, préparée par la seconde classe de grammaire et à laquelle assista M^{re} l'évêque Coadjuteur et quelques amis, fut accueillie avec beaucoup de bienveillance, et produisit sur les élèves même le meilleur effet. Le concours fut nombreux et bien des personnes regrettèrent leur absence. Un journal qui en rendit compte termine son article en ces termes: "Cet exercice donne les plus belles espérances pour l'avenir du Collège des R.R. Pères, qui n'est encore qu'à son début. Nous faisons des vœux bien sincères pour que le nouveau collège en voie de construction, s'achève au plus vite, afin de permettre aux habiles Instituteurs d'ouvrir le cours complet, ce qu'ils n'ont pu faire jusqu'à présent à cause de l'exiguïté du local actuel. Puisse nos vœux se réaliser bientôt, et puissions-nous voir un jour la compagnie de Jésus reprendre ici dans la haute éducation la place qu'elle y occupait jadis avec tant d'honneur pour elle, et tant d'avantage pour le pays!"

Résidence de St Patrick. Le départ du P. Cellier pour sa mission de Kingston a réduit à trois le nombre des ouvriers qui travaillent dans l'église St. Patrick. Leurs occupations ordinaires sont celles des vicaires de paroisse: parcourir la ville nuit et jour, confesser, chanter la grand-messe, faire le prône ou prêcher à leur tour etc.

Le Choléra vint cependant l'été dernier rompre un peu cette monotonie: ce terrible fléau fut là comme ailleurs, l'occasion du salut pour bien des âmes. Les catholiques retardataires mettaient ordre à leur conscience, pour se préparer à tout événement; des protestants se convertirent en assez grand nombre, au moins à l'heure de la mort. Le seul hôpital temporaire (St. Camille) dont nos Pères surtout étaient chargés en compta 44 qui firent leur abjuration à ce terrible moment; de ce nombre, 40 moururent presque aussitôt, et les 4

qui

qui survécurent sont actuellement de foyers catholiques. Ces conversions, comme tant d'autres qui eurent lieu alors, n'ont fait aucun bruit, quoique leur publicité eût produit pour lors un bon effet; mais on craignait qu'en pareil cas la liberté des bonnes sœurs hospitalières n'en fut restreinte. Outre les causes ordinaires, les deux grands mobiles de ces conversions furent le dévouement des religieuses, et le lâche abandon des Ministres protestants. Les plus intrépides parmi eux, n'avaient pas toujours l'audace d'aborder de près les lits des malades: se montrant par la porte à l'extrémité d'une salle, lire à haute voix un passage de la Bible, et disparaître, voilà à quoi, assez ordinairement, se bornait leur dévouement, et les consolations qu'ils portaient aux moribonds. L'un d'eux s'enfuit à la Campagne avec sa femme et ses enfants; un autre, demandé, dit-on, jusqu'à 4 fois pour la même personne, se trouva toujours absent ou empêché; la 4^e fois, le mourant se fit venir un Sûr et se fit catholique. Je n'ai entendu parler que d'une seule personne qui, convertie ainsi, soit retournée ensuite à ses exeurs; c'est une jeune fille: "elle n'avait pas voulu, a-t-elle dit, mourir comme un chien;" mais rendue à la vie, elle ne croyait pas devoir abandonner la religion dans laquelle elle est née," et elle est retournée au temple.

Le fléau, sans être violent, avait duré un mois entier, il n'y eut point alors de nuit où l'on ne vînt frapper ordinairement plusieurs fois à notre porte. S'il ne fut pas arrêté dans sa marche par la prière, la confiance que la Religion fit descendre dans les cœurs, contribua du moins beaucoup à le modérer. Montréal possède une petite chapelle dédiée à N. D. de bon secours, d'autant plus vénérée que c'est la seule dans ce quartier, qui présente et qui soit réellement, à l'instar de nos grands pèlerinages d'Europe le but d'un pieux concours. Monseigneur ordonna que l'image de la Sainte-Gierge serait présentée à la confiance suppliante de tout son peuple, dans une procession solennelle. La sainte image était portée sur un char, traîné par quatre jeunes gens déguisés en anges; devant, avec le personnel et toutes les pompes du clergé, avec les différentes congrégations, associations et corporations, distinguées par leurs insignes et leurs bannières, marchaient sur deux rangs, dix huit cents enfants des écoles, leurs oriflammes à la main; l'Evêque avec son cortège, suivi du peuple fermait la procession qui réunissait à peu près vingt mille personnes, toutes respectueuses et la plupart priant avec

avec ferveur. Les protestants frappés de cette pompe religieuse, étaient silencieux à leurs fenêtres; quelques uns même, entraînés par le sentiment d'un cœur naturellement catholique priaient avec la foule. Mais l'hérésie voulut aussi avoir son jour de supplication à part: un beau jour donc, pendant la semaine, les temples furent ouverts contre l'usage, nous aperçûmes quelques femmes entrer et sortir; c'est tout ce que j'en ai vu.

Résidence de la Prairie. Le choléra, qui semblait avoir son centre à Montréal, s'étendit aussi sur quelques paroisses de la campagne, et la Prairie fut du nombre. On y compta une soixantaine de victimes. L'impression de terreur fut profonde. Le Canadien, plein de foi, meurt en général avec une tranquillité, avec une intrépidité même, qui surprennent toujours les nouveaux-venus. Aussi, chose singulière, c'était moins les mourants que les personnes en santé qu'il fallait consoler; la peur était devenue générale. Cet effroi commença aussi à produire cette espèce d'égoïsme qu'on remarque dans les derniers excès de la peste ou de la famine, et dont un grand cœur ou des grâces d'état peuvent seules triompher: dans un pays si charitable, il était difficile de trouver des garde-malades; on aurait donné toute sa fortune pour s'opposer les dangers d'un dévouement personnel. Si cette terreur avait ses inconvénients, elle eut aussi ses avantages: bien des personnes, éloignées des sacrements depuis de longues années, revinrent sincèrement à Dieu. Une nuit qu'un jeune homme était venu me chercher pour un cholérique à 1 ou 2 lieues de la paroisse, je me rappelai ce trait de je ne sais quel Père qui, en voyage, confessa son cocher de diligence. Après m'être assuré que le mien en avait besoin, je lui en glissai quelques mots. À notre retour, je n'y pensais plus lorsqu'il prit lui-même l'initiative: "Mon Père, vous m'avez parlé de quelque chose tantôt, serait-ce possible maintenant?" Il était une heure du matin, nous marchions au clair de la lune sur les bords du St Laurent; la confession fut aussitôt commencée et elle était finie avant notre arrivée au presbytère. Le Père Mainigny fut ainsi appelé dans la campagne pendant neuf nuits consécutives; la privation du sommeil jointe à un redoublement de travail pour répondre à l'affluence des pénitents, le mit lui-même en danger.

Les différentes œuvres et institutions de la Prairie continuent à se développer et à porter des fruits de salut; le petit hôpital fondé les années dernières, a maintenant, avec les incurables une vingtaine d'orphelins entre-

entretenu aux frais de l'établissement, c'est à dire de la charité publique.

Une association pour l'adoration perpétuelle s'est formée. l'obligation consiste à passer une heure par semaine devant le St. Sacrement. 400 personnes depuis quelques mois sont déjà entrées dans cette association, et plusieurs ont à franchir, pour venir à l'église, une distance de deux lieues. Cette nouvelle institution ajoutée à tant d'autres est due à l'inspiration du St Evêque qui la veut générale dans son diocèse. Elle amène à l'église des membres de la famille qui n'avaient pu y venir le dimanche, et multiplie sensiblement la fréquentation des sacrements.

On s'est appliqué cette année d'une manière particulière à entretenir et à développer dans les enfants de chœur de la paroisse le goût de la musique. Ce n'est pas une petite chose en Canada que les de chœur; ceux qui ne chantent pas sont au moins une des plus belles décorations du sanctuaire. Et la prairie, quand ils sont au grand complet, on en compte une centaine, avec un maître des cérémonies et de jeunes choristes pour les faire manoeuvrer. Et la sacristie, on s'habille en silence, on fait la prière à genoux au départ et au retour, et tout marche comme une division de collège bien réglée.

Noviciat. Le Noviciat de New-York est venu se réunir cette année à celui de Montréal, et cette fusion nous a donné 8 novices scholastiques. Avec les espérances de la Compagnie, la maison du noviciat a vu rentrer sous son toit, un Père qui en a été longtemps l'appui; c'est le Robt de notre mission, le bon Père Luiset. Malgré sa cécité complète il fait encore quelquefois les conférences et sert de socius au Maître des novices.

Le P. Schneider qui se trouve le seul ouvrier dans sa maison, est en effet obligé de s'absenter quelquefois. Une de ses oeuvres les plus fécondes de cette année, a été la retraite qu'il a donnée au collège des Sulpiciens à Montréal. Les fruits de cette retraite qui, au dire des directeurs, ont été marqués à un caractère de constance tout particulier, paraissent dus à plusieurs causes. Le Père, après la retraite, fut appelé fréquemment au collège, pour y entendre les confessions et y donner des conférences; les élèves en grand nombre, avec l'agrément de leurs maîtres continuèrent pendant le cours de l'année à prendre des conseils et à suivre sa direction; il n'y eut guères de semaine, de jour de congé qui n'en vit quelques uns au Noviciat; une trentaine des plus grands y vinrent même successivement faire quelques jours de récollection

collection. Des jeunes gens de 15 à 16 ans firent ces exercices avec fruit, et souvent ils avouaient, après un jour de retraite, qu'ils avaient plus réfléchi pendant ce court espace que durant toute leur vie précédente. Il regnait parmi un certain nombre, une funeste propension à tenir des discours trop libres, et sans quelque moyen extraordinaire, il paraissait difficile que cette habitude ne reparût bientôt. — Le Père, pendant la retraite proposa à l'un des directeurs de former une petite association dans le but de combattre ce mauvais penchant. Un douzaine d'élèves parmi les pensionnaires et un nombre égal parmi les externes acceptèrent avec empressement la proposition, et s'engageaient à détourner dans l'occasion toute espèce de conversation peu décente, et même de s'y opposer ouvertement s'il le fallait. Cette association, tout à fait secrète, ne se manifesta que par ses heureux résultats : au bout de deux ou trois mois, la funeste habitude qui en était l'objet avait à peu près complètement disparu. Un des externes avait présenté aux Relateurs plus de difficulté que les autres. Sa parole avait une certaine autorité, et quand on parvenait à lui imposer silence, ce n'était pas pour longtemps. Cependant trois des douze petits apôtres, entreprirent de le gagner à tout prix. Le Père qu'ils venaient voir de temps en temps, leur répétait de ne point perdre courage et de mettre leur confiance dans la St. Esprit, leur promettant que les grands résultats de cette conquête les dédommageraient de sa difficulté. Un jour même il les invita à lui amener ce jeune homme, sous un prétexte quelconque. Après bien des essais infructueux, enfin un beau soir ils l'attaquent et le pressent plus vivement, et comme il tergiversait encore, ils le saisissent et l'amènent comme de force auprès du Père. Celui-ci après quelques moments de conversation, lui propose tout simplement de faire une confession générale et de commencer à l'instant. Le jeune homme, tout interdit n'ose pas résister, il fait sa confession, mais avec tant de consolation et de fruit qu'il le publia lui-même parmi les élèves. Quelques jours après il amena au Père un de ses camarades qui n'en avait pas moins besoin que lui, et ils ont été depuis, l'un et l'autre, des modèles dans leurs conversations et leur conduite.

Mission du Père Collier à Kingston. Le Collège de Regiopolis à Kingston, après plusieurs vicissitudes, ne sachant plus à qui recourir pour prévenir sa chute, s'était adressé à la Compagnie.

Le P.

Le P. Boulanger à son retour des missions sauvages au mois de Septembre, s'y arrêta quelques jours, moins pour négotier que pour présenter ses excuses à M^{gr} l'Evêque; mais les larmes du bon Prêlat firent impression sur lui et il ne put se refuser à accorder un *Seire* en attendant que le temps eût amené une solution complète. Le 6 octobre, le P. Lellier était à Kingston ou il devait avoir la direction de la discipline et du spirituel du collège et en même temps enseigner la théologie aux jeunes ecclésiastiques. Le 10 il entra en charge sous les auspices de S. Francois de Borgia.

Kingston, situé à l'entrée du lac Ontario, autour de l'ancien fort Catarocani au Frontenac, compte une population de 11 à 12 mille âmes, dont 4 mille catholiques, la plupart Irlandais. Le collège, est un magnifique édifice tout neuf et bâti en pierre de taille; il est situé au milieu d'une propriété de neuf arpents, à un point central et culminant. Outre ce terrain, l'établissement possède encore une autre propriété de 100 arpents hors de la ville, une créance de 900 Louis, et une allocation annuelle de 500 Louis de la part du gouvernement.

À l'arrivée du *Seire*, le personnel du collège se composait de six ecclésiastiques étudiant et enseignant, 16 pensionnaires et 12 externes. Avant d'entrer en charge, le P. Lellier, de concert avec M^{rs} M^{rs} Donnell, Supérieur en titre, arrêta le plan d'études et détermina le règlement qui devait être suivi pour le maintien de la discipline; il se mit en rapport avec tous les ecclésiastiques et les élèves, et par sa charité et sa douceur, il obtint de n'avoir de difficulté avec personne et de se maintenir en bonne intelligence avec tous. D'abord, pour la discipline, dès le début il établit que toutes les marches dans la maison se faisaient avec ordre, puis il régla les charges et institua les notes. Une insubordination tumultueuse ayant éclaté au dortoir, il expulsa sans bruit le meneur et calma les autres en les prenant par les sentiments de famille et les motifs de religion. Ce coup d'état et quelques actes bien rares d'autorité, mais beaucoup plus la pitié et les mesures préventives ont assuré pour le reste de l'année le bon ordre et la paix. M^{rs}, et les autres personnes qui avaient connu les élèves les années précédentes remarqueaient avec attendrissement leur pitié et se plaisaient à répéter qu'il y avait une révolution dans les mœurs du collège.

Le 3 Décembre, à la fête de S. Francois Xavier, le P. établit parmi les

les élève
cie's. C
institut
orges de
agrége
de leur
la retr
exercice
voir la
fin, o
l'instr
vous f
les aut
avec g
liment
même
Seire, c
entendu
faire c
garder
puis il
ou à
fut f
nation
Phelan
la con
et à
Seire i
avec
celles
les.
henn
Mr.
cet,

les élèves l'oeuvre de la propagation de la foi, et forma trois dizaines d'associés. C'est dans le diocèse de Kingston, le premier noyau de cette admirable institution. Parmi les pensionnaires, deux frères protestants, James et Georges Knowlson, âgés celui-ci de 16 et le premier de 17 ans, avaient voulu être agrégés, comme les autres, à cette oeuvre, et ce fut peut-être là le premier pas de leur conversion. Cependant ces deux enfants, l'aîné surtout qui pendant la retraite s'était mis en médecine pour n'y pas assister, montraient pour les exercices religieux de la maison tant d'éloignement, que le S. Lellier crut devoir laisser s'écouler plus de trois mois avant de leur parler de religion. Enfin, vers la fin de Janvier, il les fait venir et leur dit: "mes enfants, l'instruction religieuse qui se donne au reste du collège n'est pas ce qu'il vous faut. Je me charge de vous deux: ainsi à partir d'aujourd'hui, quand les autres iront au catéchisme, venez à ma chambre. L'offre fut accueillie avec joie. Ils vinrent avec empressement et assiduité, remercièrent très poliment après chaque catéchisme, et, chose étonnante, ce fut toujours sans même soupçonner qu'on voulait les amener au catholicisme. Cependant le Père, voyant arriver le point de maturité, leur dit un jour: il faudra vous entendre et décider entre vous, si c'est à la Pentecôte ou à Pâques que vous voulez faire votre première communion. Ils furent étonnés et se mirent à se regarder en souriant; ils voulurent mêler au catéchisme un peu de controverse, puis ils commencèrent à faire le signe de la croix, à faire la genuflexion à la chapelle, enfin à dire le *Memorare*. L'époque de la confession fut fixée. Bref, le lundi de Pâques 1^{er} Avril fut le grand jour de l'abjuration. La chapelle fut parée comme jamais elle ne l'avait été. M^{gr} Belau, assisté du Président du collège, donna le baptême, la communion, la confirmation: le soir, le Président prêcha au renouvellement des promesses et à la consécration. Puis grand congé, déjeuner et dîner splendide. Le Père donna aux nouveaux convertis deux chapelets bénits par Pie IX. avec deux médailles portant d'un côté l'effigie du Pontife de l'autre celles de S. Pierre et de S. Paul avec l'inscription: *Primitias fidei habentes*. Il serait difficile de dire l'attendrissement et les larmes de joie, de bonheur de tous les élèves qui voyaient enfin une abjuration dans le collège. Mr. Knowlson père qui, depuis son mariage, s'est fait catholique en secret, écrivit à ses enfants une lettre de félicitation extrêmement touchante,

et

et eut devoir leur conseiller de ne rien dire à leur mère au moins pour le moment. Le P. Lellier fut d'un avis contraire: ils allaient se trouver en famille avec leur sœur qui devait venir avec ses petits enfants; c'était le moment de se déclarer, et peut-être avec utilité. La bonne Dame fut saisie d'abord et resta un peu interdite; puis elle dit à ses enfants: « Vous avez fait une folie; mais puisque vous êtes catholiques, soyez des bons catholiques, » et on n'en parla plus. Le mardi de la Pentecôte, Mr. Knowlson recevait une lettre de Georges, le plus jeune des deux Frères, qui demandait la permission d'entrer dans la compagnie; il arrosa cette lettre de ses larmes et fit une réponse admirable. Ce jeune homme est actuellement au noviciat de Montréal.

Cependant, la fin de l'année arrivait, quoiqu'il eût été posé en principe que la mission du P. Lellier n'était que pour un an, M^{rs}. Philan, M^{rs}. Mac Donnell et le Père lui-même, avaient fait, auprès des Supérieurs de la Compagnie, tous les efforts possibles pour obtenir une acceptation absolue, ou au moins une prolongation; correspondance, entrevues, mémoires, tout fut mis en œuvre. Mais d'autres besoins aussi urgents joints au manque de sujets, ont été un obstacle insurmontable; deux questions d'acceptation et de prolongation étant résolues négativement, le Père Lellier crut qu'il était tout à fait convenable qu'il ne se trouvât pas à la distribution des prix. Il fit achever promptement les compositions, traça la marche à ceux qui devaient le remplacer et alla demander la bénédiction à M^{rs}. Philan, lui disant qu'il voulait être au plus-tôt à Montréal; que si, là il trouvait quelque instruction favorable au collège de Kingston, il serait promptement de retour; que dans le cas contraire, il valait mieux qu'il ne reparût pas. Deux jours après le P. Lellier écrivait à M^{rs}. l'Evêque de Kingston une lettre d'adieux.

Abjurations. Parmi les fruits de salut qui consolent nos Pères des fatigues de leurs travaux, il faut mettre en première ligne les abjurations: j'en citerai quelques unes des plus marquantes. Je commence par celle de M^r. Hunt

M^r. Hunt est un jeune américain des Etats-Unis, qui a obtenu en Canada la place de chimiste du gouvernement pour les travaux géologiques

géolog
ques
sités
que de
un jo
papiste
qu'on

conver
la à

dans
déjà
un ex
dit q
suppl
avait
lie lu

qu
Sait
son
il se
profes
Mou
dore
M.
licite

même
glais
à l'o
rite
des
notes
et il

géologiques que la province y fait exécuter. Il n'a que vingt et quelques années. Après avoir fait ses cours dans une des meilleures universités des États il continua de se livrer aux sciences avec ardeur. Il paraît que dès sa jeunesse il s'occupait d'études religieuses : Sa mère trouva un jour sur sa table un livre de prières catholiques : veux-tu donc te faire papiste, lui dit-elle ? Il n'y pensait pas. Je vois seulement, répondit-il qu'on calomnie beaucoup les catholiques.

Il eut le bonheur de rencontrer à Montréal un anglais converti depuis plusieurs années et excellent chrétien ; celui-ci travailla à sa conversion, lui parla de nous et, sur sa demande, l'introduisit dans notre maison pour pouvoir parler de religion. Son sens droit avait déjà dissipé une partie de ses doutes ; une grande docilité, cachée sous un extérieur candide et même timide, acheva le reste. Quand on lui dit que dans ces matières, toutes les études possibles ne pouvaient pas suppléer à la prière, il avoua qu'il l'avait compris, et que c'était ce qu'il avait fait. Le dogme de la présence réelle de J. C. dans l'Eucharistie lui paraissait parfaitement clair ; et c'est, selon lui, de cette vérité qu'il a tiré toutes les autres lumières sur la foi catholique. Il faut croire aussique sa^{te} Sierge qu'il honorait, avait déjà disposé son cœur à la grâce : Un des M.M. de St. Sulpice, avec lesquels il se trouva fort heureusement en rapports scientifiques, M. Silleneuve, professeur de physique, trouvant un jour sur sa cheminée une statue de Marie d'un fort beau travail, parut s'en étonner : Oh ! mais je ne l'adore pas, s'écria vivement Mr. Hunt. — Ni nous non plus, répliqua M. Silleneuve ; mais au moins je vois que vous l'honorez, et je vous en félicite vous en serez récompensé.

Déjà, il avait lu beaucoup de livres catholiques ; il avait même lu les Exercices de St. Ignace dans une mauvaise traduction anglaise. Sa curiosité avait été piquée par l'éloge que ce livre avait reçu à l'occasion d'un ouvrage protestant justement estimé. On disait que le mérite de cet ouvrage était tel qu'il ne pouvait être comparé qu'au Livre des Exercices de St. Ignace. Il désira donc avoir le texte latin avec les notes du P. Rookbaan dont il avait déjà entendu parler ; on les lui prêta ; et il fit part de sa trouvaille à un jeune ministre protestant, son ami, qui partageait

partageait avec lui ces idées d'estime et de curiosité pour les Exercices.

Dieu récompensait déjà, dans cet excellent jeune homme sa charité et son zèle; il avait fait connaissance ici avec un jeune allemand qui avait autrefois étudié dans l'intention de devenir prêtre, mais qui depuis était tombé dans l'indifférence et l'impie. Frappé d'une maladie de langueur, avec de mauvaises affaires, ce jeune allemand se trouvait comme réduit au désespoir. Notre protestant le console, l'encourage le convertit enfin, et lui même vient chercher le Prêtre: depuis long-temps disait le moribond, je n'avais pas entendu de paroles aussi consolantes, et les larmes coulaient de ses yeux.

Cependant, malgré son zèle, malgré sa conviction, malgré ses excellentes dispositions, Mr. Hunt ne pouvait se déterminer à faire le dernier pas. Il avait une mère et une famille à laquelle il fallait dire adieu, du moins il le croyait; il avait, dans le monde et dans la science, des amis avec lesquels il fallait rompre, il le croyait encore; il avait une charge d'adjoint au géologue du Canada qu'il fallait selon toutes les apparences s'exposer à sacrifier. Toutes ces craintes le tenaient en échec et lui auraient peut-être laissé passer le moment de la grâce, sans une secousse heureuse que Dieu lui ménagea. Il confia un jour à cet ami qui nous l'avait amené, que depuis assez long-temps il entendait la messe tous les jours: «n'y allez plus, lui dit celui-ci; vous n'en avez pas le droit: car, ou vous êtes Protestant, et alors vous commettez un acte d'idolâtrie; ou vous êtes catholique dans le cœur; dans ce cas vous êtes un lâche, indigne d'adorer un Dieu pour lequel vous n'osez vous déclarer.»

Le lendemain, voilà notre pauvre jeune homme qui vient tout troublé, trouver le S. Libianski entre les mains duquel l'avait remis le S. Recteur; et en lui exposant, pour obtenir une solution, le fait et l'état de la question, il ajouta que ce matin la même, il s'était rendu encore à l'église, mais que les reproches de sa conscience et l'impossibilité de goûter la dévotion comme à l'ordinaire, lui avaient fait verser un torrent de larmes. Le Père, tout en modifiant la dureté des paroles qui l'avaient troublé, lui fit sentir l'inconséquence de sa conduite et le danger auquel il s'exposait. Il était d'ailleurs sur le point de partir pour Toronto, où il allait porter les résultats de ses recherches géologiques et chimiques.

Il deman
vient et
alors le j
ration, re

protestant
Hunt av
tout d'un
amis; un
nergie da
de ces am
la défense
sophes au
ce qu'on
cours à
l'ayant
religion.
son ami
tage les
protestant
velopper
repondit
sans dou
moment

moins de
dans sa
Canada
éprouve

sociale d
et l'exerc
avait le
ne perme

Il demanda un jour pour réfléchir : mais quelques heures après il revient et demande à abjurer, s'il est possible, à l'instant même. On fixe alors le jour de la confession, et le dimanche suivant il fait son abjuration, reçoit le baptême, et le lendemain la première communion.

Il n'avait invité à son abjuration qu'un seul de ses amis protestants, le ministre dont nous avons parlé. Celui-ci refusa : Mr. Hunt avait désiré tenir secrète quelque temps sa démarche, pour n'être pas tout d'un coup, disait-il, accablé des reproches de ses Parents et de ses amis ; mais il n'avait pas assez compté sur tout ce qu'il trouverait d'énergie dans son cœur de catholique. La première fois que, dans un groupe de ces amis, il entend le catholicisme attaqué, il ne put y tenir, il prend la défense de la vérité et se déclare Catholique Romain. Un de ces philosophes ambulants qui, en Amérique, vont donner dans les grandes villes ce qu'on appelle ici des Lectures, vint dans ces derniers temps ouvrir un cours à Montréal. M. Hunt est une de ses anciennes connaissances ; l'ayant rencontré un jour, la conversation ne tarda pas à s'engager sur la religion. — Je vous avouerai, dit-confidentiellement le philosophe à son ami dont il ignorait la conversion, que le catholicisme tourne davantage les esprits vers les choses spirituelles, vers les biens de l'éternité ; mais le protestantisme me semble plus favorable au progrès, mieux fait pour développer l'industrie et favoriser le bien être. C'est ce qu'il m'a semblé aussi, répondit Mr. Hunt, et voilà pourquoi je me suis fait catholique, et c'est sans doute la conclusion que vous tirerez aussi. Le protestant resta un moment surpris, et le quitta brusquement.

Le nouveau converti a trouvé dans sa famille beaucoup moins de repulsion qu'il ne s'y attendait ; ses amis en général, n'ont vu dans sa démarche que du courage, il est toujours adjoint au géologue du Canada, et il écrit à Toronto : qu'il ne saurait exprimer le bonheur qu'il éprouve dans le sein de l'Eglise Catholique.

Une autre conversion, moins importante par la position sociale de la personne, mais plus admirable encore, peut-être, par le courage et l'énergie, et celle d'une jeune allemande que le flot de l'émigration avait laissée ici avec son père, comme tant d'autres à qui leurs ressources ne permettent pas d'aller plus loin, au moins pendant quelque temps. C'est de

cette population flottante et abandonnée que le S. Sebianski a formée depuis 2 à 3 ans une petite congrégation allemande qu'il réunit tous les dimanches. La jeune fille âgée de 15 à 16 ans, trouva dans la maison qui la reçut comme domestique, une autre servante qui faisait partie de cette congrégation. Un jour qu'il y avait une cérémonie d'abjuration, la jeune catholique invita sa compagne protestante à l'accompagner.

Celle-ci va en demander la permission à son Père : « Voyez donc, mon Père dit-elle, combien il en est qui entrent dans l'Eglise catholique. Ma fille, répond le Père, c'est un grand péché de changer de religion mais tu n'as point de mauvaise intention : j'espère ; ainsi, va, je te le permets. » La pauvre fille, si elle était poussée par un autre motif que la curiosité, n'avait point d'autre mauvaise intention que de s'instruire. Aussi, la vue du crucifix et de tout ce que renferme une église catholique, spectacle nouveau pour elle, mais surtout la pitié avec laquelle elle vit prier sa compagne et les autres fidèles, firent sur elle une profonde impression. Elle en conclut d'abord que notre religion devait être au moins meilleure que la sienne ; mais quand elle eut été témoin de l'abjuration avec toutes les circonstances, elle se sentit éclairée et touchée de Dieu, et emportant dans son cœur le sentiment confus de la grande vérité : « hors de l'église point de salut, » quoi qu'il m'en coûte, se dit-elle, je serai catholique. »

Cependant plusieurs mois s'étaient écoulés, sans que les circonstances se prêtassent à son dessein. Elle avait dans l'intervalle changé de maison et était tombée sans le savoir, entre les mains d'une maîtresse apostate. A son âge, dans une ville où elle pouvait à peine trouver à qui parler, sous la surveillance d'un père inquiet, et d'une maîtresse qui lui laissait à peine le dimanche une demi-heure dont elle profitait cependant pour aller quelquefois furtivement se mêler aux catholiques elle ne pouvait guères qu'entretenir ses desirs, sans savoir comment elle pourrait les conduire à leur terme. Heureusement pour elle, le S. Sebianski la distingua un jour dans son petit auditoire, à l'attention avec laquelle elle l'écoutait. Après la réunion, il lui parla en particulier, s'informa de ses dispositions, lui donna un catéchisme et l'encouragea. Elle se mit avec ardeur à s'instruire : mais bientôt son secret est trahi, elle voit accourir son père en fureur. Il serait difficile

de dire

de dire
n'eut pas
menaces
toutes les
ans, la
raisonne
presque
bouber,
sa bourse
fabrique
souvent
fille plus
désire
Dieu
le S. Sebi
Dame
jour de
tants
abjuration

un ma
quelque
puis en
des la
fille.—
vous e
je ne
l'enche
d'espér

péter
rie.
une f
our m

de dire les assauts qu'eut alors à soutenir cette fille courageuse: elle n'eut pas seulement à combattre les reproches, les prières, les larmes, les menaces d'un père; il lui fallut encore résister à tous les artifices et à toutes les ruses d'une maîtresse apostate. Comme c'était, depuis deux ans, la dixième victime que le S. Scbianoki allait offrir au Lubéranisme allemand, qui n'est pas très nombreux à Montréal, on fit presque de l'affaire de cette pauvre fille, une affaire d'état. Un riche boueber, pour l'engager à ne pas déshonorer la nation, vint lui offrir sa bourse et lui fit les promesses les plus séduisantes. On alla jusqu'à fabriquer et supposer un arrêt de la police qui devait l'écrouer pour la soumettre aux lois de son père; on conseilla à celui-ci de tuer sa fille plutôt que la voir catholique; on mit enfin de casser la tête du Diable d'un coup de feu. Comme il y avait danger qu'on ne fit perdre Dieu à cette âme comme on avait fait à d'autres en les éloignant, le S. Scbianoki eut recours à un moyen extrême: il s'adressa à une Dame charitable, qui avait déjà rendu de pareils services, et à un jour donné, la jeune fille disparait, sans qu'il soit possible aux Protestants de se mettre sur ses traces. Là elle s'instruisait à loisir, fit son abjuration, et fut ensuite placée dans une bonne famille.

Le drame était terminé depuis plusieurs mois, lorsqu'un malade de l'hôpital fait appeler nommément le S. Scbianoki: après quelques mots indifférents, il s'informe de sa congrégation Allemande, puis en particulier de la jeune fille dont il lui dit le nom; et il versait des larmes. Vous la connaissez donc, lui dit le S. Scbianoki? C'était sa fille. — Eh bien mon brave homme, continue le Père, n'en voulez-vous encore? « Ah! mon Père, répond celui-ci, si je vous en voulais, je ne vous aurais pas fait venir. » J'ignore le reste, mais à en juger par l'enchaînement assez ordinaire des miséricordes de Dieu, il y a lieu d'espérer que cet homme deviendra catholique, s'il ne l'est déjà.

A ces deux faits, j'en ajouterai un troisième, pour répléter avec tous les siècles qu'on n'a jamais eu recours en vain à Marie. Une protestante se trouvant en service dans le haut Canada, dans une famille d'assez mauvais catholiques, mit par hasard la main sur un livre de prières; à l'ouverture, elle tombe sur la salutation angélique

angélique : la prière lui plaît et elle l'apprend par cœur. Pendant plusieurs années, toutes les fois qu'une difficulté survenait, elle disait l'*Ave Maria*, et infailliblement tout allait bien ensuite. La Providence l'ayant amenée enfin dans cette ville, celle qui la protégeait depuis si long-temps ne fit que doubler ses secours. La protestante fut bientôt catholique, sa ferveur et ses vertus sont aujourd'hui dignes de Marie.

Je finis par un autre trait qui montre aussi la puissance de la Croix : un vieux matelot protestant avait été apporté à l'hôpital pendant le Choléra ; il allait mourir ; les bonnes religieuses voulurent le préparer autant qu'il en était capable ; on lui proposa même de faire venir son ministre s'il le désirait. « Non non, répond le matelot, tout ce qu'il me faut c'est un bon somme. » Le lendemain le P. du Moile l'aborde à son tour ; même réponse. Mais, comme le danger était imminent, il lui parle clairement, et lui déclare qu'il n'a plus que quelques instants à vivre. Environ deux heures après, la sœur étant venue à son lit, il la saisit par le bras, et lui fait signe de relever sa manche de chemise ; elle le fait, et le vieux matelot lui montre, au milieu de toutes sortes de figures imprimées sur son bras, une grande croix rouge écarlate, (c'est un usage assez commun parmi les matelots protestants) et puis saisissant la croix qui pendait au cou de la religieuse, il s'écrie de toutes ses forces : un prêtre, un prêtre. Bientôt il est confessé et baptisé ; le Père lui ayant donné en terminant, son crucifix à baiser, il ne pouvait ensuite le lui arracher des mains. Quelques instants après le vieillard avait cessé de vivre.

Pour compléter le tableau des travaux de nos Pères cette année, j'aurais encore à indiquer quelques petites excursions dans la campagne, de nombreuses retraites et en particulier celle des Evêques et des Pères de l'évêché par le P. Libuider ; la neuvaine solennelle de St. François Xavier prêchée à la grande église de Montréal par le P. Baudry. Ors le 3^e jour de cette neuvaine il fallut, céder aux instantes prières de citoyens respectables, et ajouter un sermon le soir, pour ceux à qui leurs occupations ne permettaient pas de venir pendant le jour. Le succès fut aussi complet qu'on pouvait le désirer, et une députation des notables vint

le dernier jour témoigner sa reconnaissance aux missionnaires.

Je suis, Mon R. Père, avec le plus profond respect etc.

A. Larcher S. J.

71^e Lettre

Le P. Manipaux, Missionnaire de la Compagnie de Jésus
dans le Haut-Canada au R. P. Provincial à Paris.

St Croix, Grande Manibouling 18 octobre
1850.

Mon Révérend Père,

P. C.

Je dois vous rendre compte aujourd'hui des excursions
que j'ai faites depuis quelques mois, et du résultat que j'ai obtenu.

Au printemps, immédiatement après la fonte des neiges,
je suis allé visiter les villages catholiques de l'île du côté de Misisa-
ging, petit fort de la Compagnie de la baie d'Hudson. A Misisa-
ging j'ai trouvé une centaine de sauvages infidèles qui viennent as-
sez souvent passer là une grande partie de la belle saison. Tous ces
pauvres sauvages joignent l'habitude de s'enivrer à tous les vices dé-
gradants de l'infidélité. Quelques jours avant mon arrivée, leur
chef avait péri dans les eaux, victime de son ivresse. Il n'y avait
donc pas beaucoup à espérer pour mon ministère. Cependant j'éta-
blis ma demeure et ma chapelle dans une petite maison du fort, et
j'allai visiter dans leur camp tous ces sauvages, les invitant à re-
cevoir les instructions, que je leur ferais sur la Religion. Personne ne
se montra hostile; mais presque tous refusèrent de faire les premiers
pas pour s'approcher de Dieu; l'orgueil dont ils sont les esclaves

les

les décourage et les jette dans l'abattement. Il n'y eut d'abord qu'un jeune marié qui vint avec sa femme me dire qu'il voulait être instruit et recevoir le baptême, j'ai admiré la puissance de la grâce sur ces deux cœurs tout-à-fait bien disposés. Quoiqu'avec peu de facilité pour apprendre les prières, ils venaient tous les jours recevoir mes instructions, et répétaient mot par mot comme des enfants de dix ans les prières essentielles que je récitais avec eux. Ils furent bientôt suivis par celui qui restait le chef de la peuplade. Ce malheureux avait été autrefois paricide dans une de ces irruptions et avait perdu sa qualité de chef; mais il l'avait reprise ensuite parce qu'il ne se trouvait personne capable de remplir cette charge. Sa femme voulut comme lui prendre la prière, puis deux autres hommes et deux femmes. Après avoir instruit ces huit adultes je reçus l'assurance de leur bonne volonté pour l'avenir et les admis au baptême avec neuf enfants de divers âges. Et ces néophytes, les premiers de la peuplade, il faut en joindre deux autres qui, pendant la grande réunion des sauvages pour la réception des présents, sont venus me demander la même grâce. Si nous ne sommes pas indignes d'être les instruments de la divine miséricorde pour ces pauvres âmes, j'espère que la peuplade deviendra peu à peu toute chrétienne. Leur long séjour, chaque été, à *Moisaging* nous donnera la facilité de les avoir longtemps à notre disposition.

Je voulus, à mon retour, passer par le fort de la Cloche, dans l'espoir d'y rencontrer une autre peuplade d'infidèles venue du Lac Faint-Blanc. Quand j'y arrivai, j'appris qu'ils étaient partis une heure auparavant pour aller à la pêche de l'esturgeon, à huit lieues de là. Je me décide à aller les trouver; malheureusement, j'avais été devancé par un traîtreur qui leur avait vendu du wiski, et, à mon arrivée au camp, tous les hommes et une partie des femmes étaient ivres. J'attendis donc au lendemain pour me présenter à eux. Ces sauvages ne sont point méchants, et ma présence parmi eux ne leur a point été désagréable. Plusieurs d'entre eux s'étaient même abstenus de s'enivrer pendant tout l'hiver; ils voulaient essayer de se corriger de cette triste faiblesse que leur raison condamne. Mais tout honteux de s'être trouvés dans un pareil état à mon arrivée, ils me répondirent tous unan-

niment

unanime
mais
mis de
tion et
bien d
la pri
même
Il n'a
reçu le
les ans
sora

y atten
vint, e
la fin
quelqu
était d
quelqu
ebés d
autre
déjà
tée: il

Les
férenc
diètes
besoin
Robes
chef
et qu
Je v
core ?
son
dant
se to

unanimement qu'ils étaient trop méchants pour prendre la prière, mais que si je le voulais, ils me donnaient tous leurs enfants. Je me mis donc à catéchiser les enfants assez âgés pour recevoir l'instruction chrétienne, et, avant de partir, j'en baptisai onze qui étaient bien disposés. Un père joyeux de voir ses trois enfants admis à la prière, me dit qu'il me demandait aussi la même grâce pour lui-même quand il me reverrait à la grande réunion pour les présents. Il n'a pas manqué à sa parole, et vers la fin du mois d'août il a reçu le baptême. J'espère qu'avec la grâce de Dieu nous aurons tous les ans des prosélytes dans cette petite peuplade et que peu à peu elle sera toute chrétienne.

Revenu à St Croix, j'y passai quelque temps pour y attendre la précieuse et consolante visite du R. P. Boulanger qui nous vint, cette année, accompagné du P. Point Supérieur de Sandwich. Sur la fin du mois de juillet je partis pour Owen Sound, où nous avons quelques sauvages catholiques; mais le but principal de mon voyage était de visiter une peuplade de sauvages méthodistes qui habitent à quelques lieues de là. Ces méthodistes, m'avait-on dit, s'étaient détachés de leur ministre qu'ils avaient trouvé trop avaré, et cherchaient une autre religion. Quand j'arrivai auprès d'eux, les mécontents avaient déjà adopté une autre religion de la valeur de celle qu'ils avaient quittée: ils avaient embrassé la secte qui porte le nom de *Congrégation*.

Les principaux auteurs de ce changement m'écouterent avec indifférence, et, avec tout le savoir et l'entêtement des sauvages méthodistes, ils me répondirent, la bible à la main, qu'ils n'avaient pas besoin de la *Prière* que je leur annonçais, puis qu'ils étaient, eux aussi, Robes-noires. C'est ainsi qu'ils désignent tous les prédicants. Le chef cependant me dit qu'il voyait bien que ma *Prière* était bonne, et qu'il était fâché que je ne fusse pas venu le premier. — Je viens de changer, ajouta-t-il, comment veux-tu que je change encore? — Tout ce que je pus obtenir, ce fut de baptiser un petit garçon que son père et sa mère m'apportèrent eux-mêmes en demandant pour lui cette grâce. Il fut agrégé aux cinq catholiques qui se trouvent mêlés aux sauvages de cette peuplade, et dont le principal

principal est un bon catéchiste.

Sur ces entrefaites, le missionnaire canadien de *Pénétanguischine* vint visiter les catholiques inlands d'*Owen Sound*. Il était sur le point de s'en retourner lorsqu'il faillit être écrasé par son cheval qui, dans un moment d'épouvante, le renversa par terre et tomba sur lui. Heureusement, il n'eut pour tout mal qu'un pied de boiterie. Je voulus cependant monter avec lui en bateau à vapeur et le reconduire jusqu'à *Pénétanguischine*, où je restai dix jours pendant lesquels j'eus à m'occuper auprès des sauvages et des blancs qui sont nombreux dans ces parages. J'étais là à l'époque de la St Ignace, et seulement à deux ou trois lieues des anciens villages de St Marie, de St Ignace et de St Louis, Béâtre, il y a 200 ans, des travaux et du martyre des Pères de Bréboeuf, Lallemant, Daniel, Garnier etc. Je fis savoir aux habitants répandus dans les environs que je célébrerais la fête à l'ancien village de St Marie et je les invitai à s'y rendre. Les jours précédents, quelques hommes avec la hache avaient éclairci la voie qui conduit au lieu où était anciennement l'Eglise de nos Pères, et là ils avaient improvisé une chapelle et un autel. Ce fut pour moi une bien grande consolation de célébrer la fête de notre Bienheureux Père dans un lieu qui rappelait tant de précieux souvenirs, de prêcher, de confesser et d'offrir le saint sacrifice de la messe sur ces ruines vénérables.

De *Pénétanguischine* je me rendis à *Manitouaning* où devait avoir lieu dans les premiers jours du mois d'août la célèbre réunion des sauvages pour la réception des présents. Le P. Frémiot, compagnon du P. Choué, s'étant trouvé au Sault St Marie vers ce temps là, descendit jusque chez nous pour cette circonstance. Ce bon Père eut là l'occasion de déployer tout son zèle. Il parle bien la langue, il fut écouté avec plaisir par nos sauvages, 37 baptêmes d'infidèles ont été le fruit de notre ministère.

Une autre réunion du même genre, quoique beaucoup moins considérable, se fait aussi tous les ans à *Pénétanguischine* vers la même époque: ce fut pour moi une occasion de retourner dans ce village. J'arrivai un peu tard, la distribution des présents avait déjà
été

été faite. Cependant un employé du gouvernement étant arrivé pour faire aux sauvages le paiement d'une grande terre qui leur avait été achetée, la réunion devait encore durer quelques jours.

Dès ma première entrevue avec ces infidèles, je conçus de bonnes espérances. Nous serons bien aises de prendre la Pière, me dit un chef de l'une des trois peuplades qui étaient là réunies, pourvu que, après nous avoir baptisés, tu nous donnes quelqu'un pour rectifier avec nous et nous instruire. Le lendemain était le jour où l'on devait distribuer l'argent; il fallut bien les laisser à cette occupation. Le paiement se faisait à une lieue du village dans la caserne militaire. A peine nos sauvages ont-ils reçu leur argent, tous les canots se dirigent vers le village à l'emplette du wiski. Pendant les deux jours que dura encore la réunion, ce fut une ivresse continue et presque générale dans le camp. Ayant appris qu'un vieux sauvage était mourant, je me rends dans sa loge pour lui parler de Dieu. Je l'interroge sur ses dispositions, il me dit qu'il sera bien content de recevoir le baptême. Je l'instruis le mieux qu'il m'est possible et je le baptise avant qu'il rende le dernier soupir. Je trouve là aussi un jeune homme pulmonique qui ne s'est jamais livré à la boisson; je m'attache à lui, il me paraît avoir des connaissances qui m'étonnent. Il croit bien qu'il n'y a qu'un Grand-Etre Créateur du ciel et de la terre. Crois-tu encore, lui dis-je, qu'il y ait trois personnes dans la Divinité? — Oui. — Crois-tu que le Fils de Dieu est venu sur la terre pour sauver les hommes? — Oui. — Qui t'a enseigné ces vérités? — Nous croyons cela, nous, dans notre peuplade; c'est notre père, ce sont les anciens qui nous l'ont enseigné. Pour prouver sa croyance il tire d'une corbeille une planchette bien polie sur laquelle étaient peintes trois figures. Celui-ci, me dit-il, est le Grand-Etre, celui-là est une Robe noire, cet autre est un serviteur. Je m'aperçus alors qu'il n'avait pas trop compris les questions que je lui avais faites sur les trois personnes divines. Je tâche de lui expliquer le mystère et lui parle des raisons pressantes qu'il a d'être baptisé. — Eh bien, dit-il, demain je demanderai à mes parents s'ils veulent que je prenne la Pière. Le lendemain je reviens au camp; mon jeune homme était parti avec les autres sauvages de sa peuplade. Aussitôt je pars pour

un village situé dans une île sur le passage des émigrants. La première loge que je trouve en débarquant, c'est celle du principal chef de la peuplade de mon jeune homme. Je le félicite des leçons qu'il donne à ceux qui marchent sous sa conduite : je sais des tiens, lui dis-je, ce que tu leur enseignes ; tu n'es pas encore dans la Prière, mais tu n'en es pas éloigné ; tu sais que le Grand-Etre est notre père à tous et que les blancs comme les peaux rouges ne doivent faire qu'une seule famille unie dans la même Prière. — Je sais, me répondit-il, que ta parole est bonne : le Grand-Etre vous a parlé à vous aussi là-bas de l'autre côté de la mer ; c'est là que tu dois prêcher les blancs. Mais à moi le Grand-Etre m'a donné ces bois et ces îles à garder ; il m'a dit : garde les bien et ne change pas. Oui, tu dis vrai, le Grand-Etre nous a parlé là-bas ; nous avons sa parole et il nous a dit d'aller l'annoncer à tous les hommes qui sont sous le soleil. Il est notre père à tous, comme tu sais, et il n'aime pas que ses enfants soient divisés ; il veut qu'ils soient unis par la même prière. Je viens de sa part vous annoncer cette Prière qu'il nous a donnée pour nous unir tous dans la même famille. Ne vois-tu pas que cela est juste, qu'en penses-tu ? Le grand chef garde le silence, il semble réfléchir sur la réponse qu'il doit donner ; puis, il dit à sa fille de ne pas laisser entrer les chiens, et il reste pensif comme un philosophe qui cherche la solution d'une grave difficulté. Enfin il me dit : Je vais te faire connaître toute ma pensée : Bien d'autres avant toi sont venus me parler de ta Prière, je leur ai répondu que je ne changerais pas. Le Grand-Etre m'a dit : ne change pas jusqu'à la mort. Je te dis donc comme à eux : je ne changerai jamais. — Pendant que je lui exposais les tristes suites de sa résistance à la volonté du Grand-Etre, on vint lui dire que tout était prêt. C'était un festin que les trois peuplades faisaient avant de se séparer. En sortant de la loge, je vois devant moi tous les préparatifs du banquet. Au pied d'un grand arbre étaient étendues plusieurs nattes au-dessus desquelles on avait ^{dressé} un pavillon formé par des voiles de canots. C'était là le trône du Grand Chef ; en face était une table très basse couverte d'un beau mouchoir. Sur cette table étaient rangés avec beaucoup d'ordre des rayons de torquettes de

tabac

tabac
les cot
puis
rempl
gent
assis
il lui
qui lu
silenc
fallai
donne
tre su
done
alim
quar
à l'a
pard
Etre
dit j
" Je
est t
nir
croi
à n
n'en
Gro
ma
de p
Elle
de
pre
pa
na
so

tabac comme les piles d'argent sur le comptoir d'un banquier. Sur les côtes on voyait de grands vases de fer blanc remplis de pains, puis des chaudières de café, puis une longue file de grandes chaudières remplies de soupe de maïs. Tous les hommes d'abord arrivent et se rangent autour de la table de garçon où sont servis les mets. Les uns sont assis, d'autres debout, quelques autres couchés; chacun se tient comme il lui plaît. Avant le repas, le Grand chef, debout sur l'appareil qui lui sert de trône, prend la parole, tous l'écoutent avec le plus grand silence. « Je rappelle, dit-il, à l'assemblée qu'avant de se séparer il fallait faire ce festin en l'honneur du Grand-Etre. C'est lui qui nous donne tous ce tabac, ces pains, ce café, ce maïs; c'est lui qui fait croître sur la terre tout ce qui donne la nourriture au sauvage. Songeons donc à bien vivre afin que ce Grand-Etre nous donne toujours des aliments en abondance. » Il parla ainsi pendant dix minutes ou un quart-d'heure. J'étais debout en face de lui: son discours fini, je demande à l'assemblée la permission de dire quelques mots. Je loue l'orateur des paroles qu'il vient de faire entendre, je le félicite d'avoir nommé le Grand-Etre, le père commun de tous les hommes, puis je répète ce que j'avais dit peu auparavant à l'autre chef dans sa loge: Je dis en terminant: « Je ne veux pas vous parler plus long-temps, puisque déjà le banquet est tout préparé. Après le repas nous pourrions encore nous entretenir ensemble. » L'assemblée répondit par les *hès hès* approbateurs. Je croyais que tout était fini; mais non. Un vieux chef, assis par terre à ma gauche, commence un autre discours. Comme il bredouillait, je n'en compris que quelques mots. Il parla si long-temps que le fils du Grand chef fut obligé de venir lui dire que c'était assez et qu'il fallait manger. Le vieux chef ne laissa pas de continuer sans être écouté de personne. Enfin le signal est donné pour faire venir les femmes. Elles viennent se ranger à une distance respectueuse en dehors du cercle des hommes; puis, le fils du Grand chef vient me demander si je veux prendre part au festin. — Solontiers, lui dis-je; mais je mangerais peu parceque c'est jeûne pour nous aujourd'hui. On me servit sur une natte une tasse de café avec des pains dans une écuelle. Cense qui sont chargés du service font passer de toutes parts les plats, les écuelles

écuelles etc. Chacun mange ce qu'on lui donne, et quand il a fini il va laver son écuelle au bord de l'eau et s'en retourner dans sa loge. L'assemblée se dissipe ainsi peu à peu. Et la fin du repas il ne reste plus que quelques sauvages avec le Grand chef. Je leur parle encore une peu, mais sans succès.

Le jeune homme pulmonique que j'avais reçu au festin s'était retiré dans sa loge; je vais chez lui pour lui rappeler ce qu'il m'avait dit la veille; je lui demande s'il veut être baptisé. « Je ne veux pas, me dit-il fort sèchement. Que ferais-je tout seul de ta Frère? Mon frère a été baptisé au printemps quand il était malade, cela ne l'a pas empêché de mourir. » Je lui donnai quelques avis, et je partis bien triste.

Je suis en union de vos B. B., mon Rév. Père,

Votre très humble serviteur,

J. Hanipaux S. J.

72^e Lettre.

Le P. Faleur, Missionnaire de la Compagnie de Jésus, dans le Bas-Canada à un Père de la même Compagnie.

Québec, 26 novembre 1850.

Mon Révérend Père,

P. C.

Voilà déjà plus d'un an que nous sommes établis à Québec, et je ne vous ai encore donné aucun détail sur cette bonne ville qui nous a si bien accueillis, ni sur les oeuvres de notre petite Résidence; je ne veux tarder davantage à vous faire part de tout ce qui pourrait être, pour vous, de quelque intérêt.

La ville de Québec, fondée en 1608 par Champlain fut longtemps

longtemps et est encore sur le point de redevenir la capitale de tout le Canada; elle a toujours été la métropole catholique de l'Amérique Anglaise du Nord, le centre le plus actif du commerce maritime, la première et la plus importante place militaire, non seulement du Canada, mais de l'Amérique toute entière. Elle est située au confluent du large et magnifique fleuve St. Laurent et de la rivière St. Charles, sur le penchant d'un promontoire appelé le Cap Diamant; la haute ville s'élève majestueusement en forme d'amphithéâtre au-dessous du large fleuve St. Laurent et des campagnes environnantes, la basse ville est assise presque entièrement sur un terrain que baignaient autrefois les eaux du fleuve. Suissamment fortifiée par son site, elle l'est encore davantage par les épaisses murailles et les tours imposantes dont elle est couronnée. Sa citadelle, Gibraltar du nouveau monde, dont les ouvrages immenses excitent et commandent l'admiration de tous les visiteurs étrangers, domine son sommet avec une fierté menaçante; elle est élevée sur une montagne escarpée de plus de 350 pieds de hauteur. C'est un spectacle vraiment ravissant que toute cette cité pour celui qui la contemple une première fois. Une citadelle qui s'élève dans les nues et des murailles garnies de nombreux canons près des quels veillent sans cesse les soldats; une multitude d'églises et de chapelles catholiques et protestantes, dont les nombreux clochers, tous couverts de fer blanc, rayonnent étincelant au soleil; de nombreux magasins qui se présentent sur les flancs de la montagne, et qui semblent comme suspendus au-dessus d'un abîme; des lignes serrées de navires dont les mats forment comme une forêt mobile sur les eaux de fleuve; une foule d'émigrants, irlandais que l'on voit débarquer au printemps et en été presque sans interruption, et dont le nombre s'élève parfois à près de six mille, en 48 heures; de nombreux bateaux à vapeur qui sillonnent le port dans tous les sens et relient la ville aux nombreux villages situés au-delà du fleuve; la cataracte de montmorency dont l'eau se précipite d'une hauteur de 220 pieds et tombe en écume d'une blancheur éblouissante dans le St. Laurent; la perspective des campagnes des forêts et des villages qui embellissent l'horizon, et derrière eux une grande chaîne de montagnes qui le bornent

bornent et le ferment; tel est en abrégé, mon R. Père, le magnifique panorama que présente à vos yeux la ville de Québec.

Quand nous arrivâmes, le P. Saché et moi, le 26 juillet 1849, nous ne fumes guères sensibles, il est vrai, et nous l'avons sans doute, aux beautés que la nature, l'art et l'industrie ont déployées dans cette ville et ses environs. Les tristes circonstances qui précipitèrent le moment de notre arrivée ne nous permettaient d'autres sentiments que ceux de la compassion et de la douleur; le choléra sévissait dans toute sa fureur et jetait les habitants dans l'épouvante et l'effroi; on ne rencontrait dans les rues que des personnes revêtues de deuil et des prêtres qui, avec un zèle infatigable et héroïque, s'empressaient d'aller administrer aux nombreux moribonds les derniers secours de la religion. Les Canadiens voyaient de près la mort et s'y préparaient; les églises étaient remplies, et les autels entourés de nombreux fidèles conjurant le Seigneur, de détourner encore une fois ce fléau destructeur qui venait pour la quatrième fois plonger cette population, déjà tant de fois éprouvée, dans la consternation ou le deuil et la mort. Quatre ans auparavant cette ville avait été victime de deux vastes incendies; le populaire faubourg de St. Roch, le faubourg St. Jean et la moitié du Faubourg St. Louis, avec un vaste quartier, appelé le quartier du Palais, et plusieurs édifices de la Basse-Ville, avaient été réduits en cendres, et 15000 personnes impérieusement condamnées à s'abriter sous le toit de la charité publique. La perte que fit la ville dans cette immense calamité est évaluée à 18,000,000 de francs.

Sous les coups de ces épreuves les cœurs étaient consternés, mais résignés chrétiennement; les têtes venaient s'incliner de soumission et de repentir sous la main et la parole du prêtre; les confessionnaux étaient littéralement assiégés. Le clergé de la paroisse de Notre-Dame ne pouvait suffire à l'œuvre, nous lui prêtâmes avec joie notre secours; nous nous mîmes au confessionnal tandis que Monsieur le Curé et ses courageux vicaires allaient avec un zèle digne de tout éloge porter les derniers secours religieux aux victimes du choléra. Monsieur Le Curé de

de St. Bas
nous ap
des conse
cipale oc

hors de
Dans
Montréal
confessio
périeur
la résid
C'est u
ville. &
vous don
établisse

assembl
à chacu
l'urgeon
lu bono
mer un
ville, il
mis à
se char
de Dic
ailleurs
à prop
la prop
son ad
nimité
toutefoi
dans un
dimanc
en la m

de St Roch qui compte 18 mille âmes dans sa paroisse voulut aussi nous appeler à son aide; je m'y rendis le 31 juillet et j'y eus bien des consolations. Entendre les confessions des fidèles fut notre principale occupation jusqu'à la cessation du choléra.

Accablé par la fatigue, je ne tardai pas à être mis hors de combat, et je fus obligé de me rendre à l'hôpital général. Dans le même moment les P.P. Luiset et Baudry arrivaient de Montréal; ils se livrèrent au ministère de la prédication et de la confession. C'était le 20 août, et la veille, le Père Saché notre Supérieur accompagné du frère Constance, avait pris possession de la résidence que Monseigneur le Coadjuteur avait fait préparer. C'est une maison contigue à la chapelle des Congréganistes de la ville. Voici une pièce, extraite du registre de la Congrégation, qui vous donnera connaissance des motifs de notre arrivée et de notre établissement dans cette ville.

« Aujourd'hui le premier décembre 1848, le conseil s'étant assemblé extraordinairement en vertu d'une lettre circulaire adressée à chacun de ses membres à domicile, Monseigneur Pierre Xavier Lurigon, Evêque de Sidymé, Coadjuteur de Québec, ayant bien voulu honorer le conseil de sa présence, lui a exposé que désirant former un établissement de prêtres de l'ordre des Jésuites dans cette ville, il aurait à cœur que le presbytère de la Congrégation fut mis à leur disposition pour leur servir de logement, si eux mêmes se chargeaient de prendre soin de la dite congrégation en qualité de Directeurs ou chapelain et de rendre à la religion, en ville ou ailleurs tels autres services que les Supérieurs ecclésiastiques jugeraient à propos de leur demander. Le conseil ayant mûrement délibéré sur la proposition de sa Grandeur, et convaincu qu'il ne peut résulter de son adoption que de grands avantages pour la religion, a résolu à l'unanimité: Qu'il accepte avec empressement la dite proposition, sauf toutefois l'approbation de la congrégation, la quelle sera demandée dans une assemblée générale de ses membres qui sera tenue à cet effet dimanche prochain, le trois du présent mois, après avoir été convoquée en la manière ordinaire. (Signé)

(Signé?)

(Signé) C. F. Carreau *Pr^m* Directeur, M. Lelu *Préfet*,
 Aug. Gauthier *secrét.*

Aujourd'hui, le 3 décembre 1848, à une assemblée générale des Membres de la Congrégation, tenue à la chapelle après convocation préalable, la résolution adoptée dans l'assemblée du conseil tenue le premier du courant ayant été lue, il a été résolu.

1^{re} Que l'assemblée approuve avec plaisir la résolution adoptée dans l'assemblée du Conseil tenue le 1^{er} du présent mais relativement au projet de mettre le presbytère de la congrégation à la disposition de quelques membres de l'institut des Jésuites qui seraient appelés en cette ville par les Supérieurs Ecclésiastiques. 2^{re} Que se rappelant les services immenses rendus à la religion par cet institut dans tous les pays du monde, et que c'est surtout par le rôle de ses membres que la foi a été établie dans ce pays, l'assemblée voit avec satisfaction le projet de les rétablir dans cette ville et sera heureuse de contribuer non seulement pour l'avantage de la Congrégation; mais encore pour celui des autres catholiques de la ville et du diocèse qui seront appelés à profiter de leurs lumières et de leurs travaux.

(Signé) Carreau *Dir.* Lelu *Préf.* Gauthier *secrét.*

Nous sommes donc fixés au presbytère de la Congrégation de N. D. de Québec; nous recueillons un des précieux héritages de nos Pères, cultivé depuis la suppression de la compagnie par des prêtres fervents et même par Monseigneur Plessis de glorieuse mémoire; nous sommes appelés à continuer une des œuvres de l'ancienne compagnie; puissions-nous toujours imiter ses exemples d'édification, son rôle brillant pour les âmes, son dévouement à la gloire de Dieu et au salut du prochain! Quelques vieillards à cheveux blancs nous rappelaient dernièrement en pleurant, quelques traits de charité de nos anciens Pères. Ces traditions touchantes sont pour nous un bien puissant aiguillon. Priez mon Rev. Père, pour que nous puissions conserver intacte cette belle réputation dont jouit la Compagnie dans ces contrées. Ici, plus que partout ailleurs, elle apparaît au souvenir du Clergé et des populations Catholiques rayonnant de la triple auréole de la science, de l'apostolat et de martyre, et

nulle

en nul lieu, que je sache, on ne l'entoure de plus de respect, on ne lui témoigne plus de sympathie, de confiance, d'estime, et d'affection.

Après notre installation le Père Supérieur se chargea de la direction de la Congrégation des hommes de Notre-Dame. Tout ce qu'il y a de plus recommandable dans la ville, les juges, les avocats, les notaires, les médecins, les principaux chefs de famille se firent un honneur d'appartenir à cette pieuse association. Elle est très florissante, elle compte au moins 400 membres. Il y a quelques années, le nombre étant trop considérable, elle a été divisée, et une partie s'est établie à St. Roch. Cette seconde congrégation est encore plus nombreuse que celle de Notre-Dame; elle réunit plus de 650 membres, presque tous chefs de famille. Le P. Supérieur a bien voulu m'en confier la direction. C'est un beau et édifiant spectacle que celui que présentent tous les dimanches en jours de fête ces pieux congréganistes! Ils récitent ensemble l'office de la St. Pierre, chantent des hymnes et des cantiques, s'approchent des sacrements, et quelques-uns tous les dimanches. Le Directeur leur dit la sainte messe et leur fait une petite allocution, qui ne doit pas outrepasser un quart d'heure: C'est pour leur ménager la facilité d'assister aux offices de la paroisse, car dans leur ferveur ils se font un devoir d'assister encore dévotement à la grand messe. Le soir, mais seulement à la Congrégation de la ville, il y a salut avec exposition du Saint Sacrement, pendant lequel un de nos frères donne une instruction très courte. La chapelle est toujours remplie; les fidèles viennent avec un saint empressement recueillir la parole de Dieu, ils ne se lassent jamais de l'entendre. Heureux le peuple qui conserve une si grande foi!

Pendant la semaine, nous sommes tous les jours occupés à entendre les confessions des nombreux pénitents qui se présentent, à visiter et consoler les malades, assister les moribonds, etc. Le travail ne manque pas, le ciel en soit béni! Qu'il suffise de vous dire qu'en moins d'un an, c'est-à-dire depuis le 20 août 1849 jusqu'au 1^{er} juillet 1850, le nombre des confessions générales s'est élevé à 3,130, et celui des confessions particulières, à 28,565. Nous n'étions cependant que quatre prêtres, et parmi ces quatre, je compte le P. Luiset qui nous a quittés au mois de mai pour retourner à Montréal à cause de sa cécité complète.

Nous avons eu aussi la consolation de prêcher des retraites, des missions, des neuvaines, que Dieu a visiblement bénies. Les Ursulines furent les premières à solliciter la faveur d'une retraite de 8 jours, depuis l'arrivée de nos Pères en Canada, elles avaient coutume de demander tous les ans à faire les exercices sous leur direction. Cette année notre présence à Québec leur donnait l'espérance d'obtenir plus facilement encore ce secours. La piété de ces vertueuses filles se ranima, leur ferveur prit un nouvel accroissement, et leur désir de la perfection devint plus vif que jamais. Cette communauté est nombreuse et florissante; elle possède 56 religieuses et 120 pensionnaires. Elle est à l'égard de la Compagnie à Québec ce que sont les Sœurs grises à Montréal, une seconde Providence qui vient à notre secours dans les besoins. Cette institution a rendu de nombreux et utiles services à la colonie naissante; et maintenant encore, comme du temps du Père Charlevoix, les Ursulines donnent une instruction solide à toutes les jeunes personnes qu'elles forment à la piété et à la pratique de toutes les vertus. Ce convent se glorifie d'avoir eu, pour première Supérieure, la célèbre Sœur Marie de l'Incarnation et d'avoir formé Madame d'Youville, la fondatrice des Sœurs grises de Montréal.

Les Religieuses de l'Hôpital général, voulurent aussi entrer en solitude sous la direction d'un de nos Pères, et après elles, les Augustines qui desservent l'Hôtel-Dieu. Ces bonnes Sœurs méritent encore cet éloge que leur fit un Gouverneur il y a plus d'un siècle et demi. « Les religieuses Ursulines sont utiles, disait M. Talon dans son mémoire de 1667 sur l'état du Canada, mais plus utiles encore sont les religieuses de l'ordre de St. Augustin qui travaillent avec beaucoup de zèle et de charité à nourrir, panser, guérir les malades et les blessés qui leur sont envoyés de tous les endroits du pays. » L'Hôtel-Dieu fut fondé par la noble Duchesse d'Aiguillon mère du Cardinal de Richelieu. Deux très-estimables et peu connus sont renfermés dans cette maison religieuse, je me fais un plaisir de vous les signaler en passant; le premier ce sont les ossements de la mère Catherine de St. Augustin, morte en odeur de sainteté le 8 mai 1663; elle appartenait à l'illustre famille de St. Thomas de Cantorbéry. C'est elle dont fait mention St. Alphonse de Liguori au premier chapitre des gloires de Marie, dans l'exemple si frappant de la miséricorde de la Sainte Vierge. Un professeur

professeur du Séminaire qui a étudié l'histoire de cette communauté, m'en a donné l'assurance. L'autre trésor, plus intéressant encore pour des enfants de la Compagnie, ce sont les restes vénérables de l'immortel Père Jean de Brébeuf, et du P. Gabriel Lallemant. Ces reliques sont enchassées dans un magnifique buste en argent de grandeur naturelle. Nous avons eu le bonheur de les voir, de les contempler, de les vénérer, et de méditer en leur présence sur les grands exemples de vertu, de générosité, d'héroïsme, que nous nous laissons ces glorieux martyrs.

Dans l'immense et populeux faubourg de St. Roel se trouve une communauté religieuse entièrement consacrée à l'éducation et à l'instruction de la jeunesse. Ce sont les sœurs de la congrégation de Notre-Dame, qui ont été établies en Canada dans l'année 1659 par la pauvre et vénérable sœur Bourgeois, native de Troyes. Elle n'avait, dit l'historien de sa vie qu'dix francs quand elle commença à jeter les fondements de cette institution aujourd'hui si florissante et si répandue. Une multitude d'enfants fréquentent leurs écoles, et habitent leur pensionnat. Ces pieuses filles voulant ranimer l'esprit de pitié dans leurs élèves pensionnaires, demandaient un de nos Pères pour leur donner la retraite. Un peu plus en même temps, le pensionnat des Ursulines jouissait des mêmes avantages, et un peu plus tard les Frères de la doctrine chrétienne, le grand et le petit séminaire du Diocèse.

Les campagnes ne désiraient pas moins que la ville de profiter de notre ministère : Plusieurs Cures nous adressaient de si vives supplications qu'il fallut se rendre à leurs vœux et aller évangéliser leurs paroissiens. La première mission eût lieu à St. Joseph de la Beauce, paroisse à 16 lieues Nord-Est de la ville. La population est assez nombreuse, on compte 1800 communicants répandus sur un territoire à 3 lieues. Ce début de nos travaux extérieurs présentait quelques difficultés : les habitants de cette paroisse, nous répétaient sans cesse, étaient plongés dans une ignorance presque barbare ils avaient un caractère altier, opiniâtre, rebelle à toute persuasion ; les esprits étaient encore exaspérés à cause d'une loi récente sur les écoles, et même, il y avait eu un soulèvement dans une grande partie de la population. Cependant les Pères désignés pour cette œuvre, pleins de confiance en Dieu qui les envoie, ne craignent pas d'aller annoncer la parole du salut à ce peuple que l'on disait si mal disposé. La première fois que le missionnaire monte en chaire,

obaine, il voit l'église remplie de fidèles; il parle, on l'écoute avec un religieux silence et une avidité inattendue; les préventions se dissipent, les esprits sont éclairés, les cœurs sont attendris, et le soir même du premier jour, de nombreux pénitents entourent les saints tribunaux. Les huit jours qui suivirent furent des jours de triomphe pour le ciel, et pour la terre des jours de fête. Pas un seul homme qui voulut toucher la charrue; et cependant c'était le moment de labourer la terre, et plusieurs avaient déclaré publiquement qu'ils n'assisteraient point aux exercices de la mission à cause des travaux commencés de la campagne. Deux fois le jour, l'église se remplissait, et de cinq heures du matin à 8 heures du soir près de 20 confesseurs étaient occupés à recevoir les aveux du repentir. Tous voulaient faire une confession générale. Quelques pauvres qui habitaient assez loin de l'église, ne pouvaient s'y rendre; ils n'avaient ni habits convenables, ni voiture à leur disposition. La charité leur vint en aide; des voisins compatissants se dépouillèrent pour les habiller, ils leur prêtèrent leurs voitures sans exception aucune, purent jouir des avantages de la mission. Il serait impossible de dire la joie qui remplissait tous les cœurs? Prêtres et fidèles se confondaient dans les mêmes sentiments de bonheur, et c'était pour les missionnaires une consolation bien vive que de voir la facilité avec laquelle étaient revenues à Dieu, ces âmes qui en étaient éloignées depuis de longues années. Quand la foi n'a pas été ébranlée par le doute et le libertinage de l'esprit, le triomphe de la grâce sur les cœurs est bien plus prompt et plus complet.

Pour couronner et embellir encore les derniers jours de la mission, plusieurs chefs de famille qui ne s'étaient pas encore enrôlés sous les bannières de la tempérance, voulurent faire le sacrifice des boissons enivrantes aux pieds des missionnaires et recevoir la croix, symbole de cette association dans le diocèse. Malheureusement le nombre des croix n'était pas en proportion du nombre de ces généreux chrétiens; ils ne se retirèrent consolés qu'après avoir eu l'assurance qu'ils pourraient en recevoir le dimanche suivant, des mains de leur vénérable Curé. Presque tous demandèrent aussi à recevoir le saint scapulaire, et pendant trois jours, les deux Pères furent occupés une bonne demi-heure à revêtir de ce saint habit tous ces pieux serviteurs de Marie.

Le curé de la paroisse de St. Isidore touché de l'empressement
et

et du bonheur avec lesquels cette pieuse foule s'était courbée sous le St. habit de Notre- Dame du Carmel, résolut de procurer à ses paroissiens la même faveur; il pria un de nos Pères de passer à son retour, par St. Isidore pour admettre dans la confrérie du scapulaire ceux qui se présenteraient. Le Père accepte, et à son arrivée il trouve l'Eglise remplie d'une foule immense accourue comme par enchantement de tous les points de la paroisse. Deux heures entièrement suffisent pas pour satisfaire le nombre de ceux qui demanderaient à être revêtus des livrées de la St. Vierge.

Le même concours, le même empressement s'est manifesté dans une paroisse voisine. M^r le Curé de St. Claire avait sollicité et obtenu la même faveur que le Curé de St. Isidore. Un fut si satisfait, et son peuple si heureux que, quelques mois après le même Père dut retourner dans cette paroisse, à la demande du Pasteur et des fidèles qui paraissent ne se lasser jamais d'entendre parler des bontés et des grandeurs de Marie.

Malgré la rigueur extrême du froid dans ces contrées pendant l'hiver, l'œuvre des missions ne s'arrêta pas. Lorsque, le 25 février, l'un de nos Pères se rendit à Champlain pour évangéliser cette paroisse, une neige épaisse couvrait le sol depuis longtemps, un vent glacial la faisait voler en tourbillons et l'accumulait sur les routes devenues presque impraticables. A peine si l'on pouvait faire un pas ^{sans} encombre. Ces obstacles, loin d'arrêter les bons habitants de Champlain, ne servaient qu'à exciter leur ardeur, à relever leur courage et relever leur mérite. L'Eglise, pendant tout le temps que durèrent les exercices de la mission, fut très fréquentée, les confesseurs très occupés, le confessionnal du Missionnaire surtout entouré d'une foule serrée de pénitents d'une patience à toute épreuve. Bien souvent on fut contraint de confesser jusque bien avant dans la nuit, et lorsque le Père épuisé, fatigué, n'en pouvait plus, priait avec bonté ces braves gens de revenir le lendemain matin, en leur donnant l'assurance qu'il entendrait leur confession. — Mais, mon Père, répondaient-ils tristement, nous attendons depuis le matin!

On avait craint dans le commencement quelque manifestation hostile de la part de certaines personnes dont la conduite était peu édifiante; mais grâce au ciel, ceux qui avaient occasionné ces craintes furent les premiers à se rendre, et en preuve de la sincérité de leur retour à des idées de paix,

D'ordre

d'ordre, d'union et de piété, ils vinrent eux-mêmes au nom de toute la paroisse présenter une adresse de remerciement au Curé et au Missionnaire. La cérémonie se fit en plein air, par un froid de 20 degrés résumés. Et l'arrivée du clergé, tous ces fervents chrétiens, par un mouvement subit et spontané, se découvrent, malgré la rigueur extrême de la température; il fallut presque un ordre pour arrêter ces expressions si sincères de respect et de reconnaissance. L'adresse fut lue par le Notaire du lieu, et cette lecture souleva des applaudissements nombreux et souvent répétés. Si nous cherchions jamais, Mon Révérend Père, notre récompense en ce monde, nous la trouverions dans le Canada, au milieu de ces témoignages si vifs de sympathie, et de cette flatterie unanimité d'hommages, si purs, si sincères.

La dernière mission qui, cette année, couronna nos travaux à la campagne, fut celle de St. Elzéar, paroisse naissante située dans une vallée entourée d'arbres de presque tous les côtés. Quelques maisons qui deviendront par la suite des temps le presbytère, servent maintenant d'église et de sacristie. Il serait difficile de voir une église plus petite et plus rebelle à la voix. Les bons Canadiens étaient là entassés tous les jours par un temps de chaleur étouffante, c'était en juin, et les sueurs qui coulaient du front des Missionnaires étaient pour ce peuple simple et plein de foi un sujet d'attendrissement. Les cœurs étant bien disposés, les conversions furent faciles. Vous pourriez juger de la simplicité des habitants, de St. Elzéar par deux petits traits que je veux vous citer: Un de nos pères se promenait dans un prairie en récitant son bréviaire lorsqu'il vit venir à lui une femme qui lui dit en l'abordant: Mon Père, Monsieur le Curé vient de nous dire que vous êtes des anges descendus du ciel, est-ce vrai? — Pourquoi me faites-vous une pareille question? Parce que je n'ai pas eu assez de respect pour vous, je ne pensais pas que vous étiez des anges du Seigneur, ah! je vous en demande pardon. Une autre vint aussi trouver le même Père et le prier de venir chez elle. Qu'y a-t-il chez vous, lui demande le Père qui soupçonnait encore quelque naïveté? — Une maladie, répondit-elle. — Eh bien que voulez-vous que je fasse? — La guérir, Mon Père. — Mais je ne suis pas médecin. — Oh! Mon Père, venez, vous n'avez qu'à la toucher et je sais qu'elle sera guérie.

Je finis, mon Révérend Père, en vous donnant le résumé du recensement de Québec, qui a été fait cette année 1850.

Total

Canadiens
De ce no
si distri
tienne 6
44. — Co
Juifs 31...

Je me

Le P.
du Nord

donner,
culte des
vages
rance
mique,
orante
sauva
basse
d'écou
des fo
blanc
à un

Total de la population 37,500. — Canadiens français 22,375. —
 Canadiens Anglais 6,776. — Anglois 148. — Ecossois 630. — Irlandais 613.
 De ce nombre, 30,367 appartiennent à l'Eglise catholique. Les autres sont ain-
 si distribués : Eglise d'Angleterre 4,024. — Eglise d'Ecosse 1327. — Eglise presby-
 térienne 616. — Méthodistes Wesleyens, Episcopaux et autres 894. — Baptistes
 44. — Congrégationalistes 144. — Luthériens 8. — Quakers 1. — Unitaires 7. —
 Juifs 31...

On compte 14 Eglises ou chapelles catholiques, et 12 chapelles protestantes.
 Je me recommande à vos SS. SS.

votre très humble etc.

J. B. Falarin J. J.

73^e Lettre.

Le P. Kohler Missionnaire, de la Compagnie de Jésus, dans l'Amérique
 du Nord, à son Supérieur,

Sault Ste Marie le 21 Décembre 1850.

Mon Révérend Père,

P. C.

Il y a longtemps que je désirais vous écrire; mais je n'aurais pu vous
 donner, avant cette année, une idée exacte de ma mission Indienne. Car, entre la diffi-
 culté des courses et mon peu de santé, ce n'est que depuis peu que le sort de nos Sau-
 vages s'est trouvé fixé par la vente d'une grande partie de leurs terres et par l'assu-
 rance de passer à perpétuité, sur la foi d'un traité fait avec le gouvernement Britan-
 nique, certaines localités, qu'ils se sont réservées pour y réunir les restes de leurs hordes
 errantes et commencer à goûter les bienfaits de la civilisation. Chaque hiver enlève au
 sauvage une partie de ce qui faisait sa richesse et son seul moyen d'existence. La
 chasse va toujours en diminuant, et le défaut de pelleteries éloigne peu à peu de la loge
 d'écorce le commerçant qui n'y était attiré que par ce seul appas. Privé de tout, l'enfant
 des forêts se voit forcé de choisir entre une mort certaine ou le mode d'existence des
 blancs. Dans les environs de nos trois grands Lacs surtout il se trouve actuellement
 à une époque de transition. C'est le moment critique. C'est celui où il a le plus besoin
 de

de la main du prêtre pour guider ses premiers pas dans une vie différente de celle à laquelle il avait été habitué des ses plus jeunes ans. « La faim chasse le loup du bois », dit le vieux proverbe et il peut s'appliquer avec vérité au sauvage. Il y a tant de satisfaction pour la nature dans sa vie indépendante; il jouit dans son état nomade d'une si grande liberté, que ce n'est vraiment qu'un besoin plus grand que celui de la liberté, le sentiment de sa propre conservation, qui puisse l'obliger à quitter ses Sacs et ses bois, où il vivait, libre comme l'épouvier dans l'air, cherchant, sans soucis pour le lendemain, sa proie de chaque jour. Combien n'est-il pas à craindre, que forcé d'abandonner ce qui satisfaisait sa nature, il ne vienne chercher, comme le loup hors des bois, de quoi repaître ses sens, au lieu de s'attacher à la vraie civilisation qui ne se trouve qu'à l'ombre de la croix, et cela faute de Missionnaires pour lui faire comprendre le bienfait de la redemption, la nécessité du travail, et l'attirer comme un enfant à goûter peu à peu le pain des vertus morales et chrétiennes. Qui si l'on ne s'occupe actuellement d'une manière active de la civilisation des Sauvages, bientôt il ne sera plus temps, et l'on aura à se faire le triste reproche d'avoir, en laissant se perdre ou s'abâtardir les débris de leurs tribus, préparé de mauvais fondements à des bourgades et à des villes même, qui se seraient formées peu à peu dans un bon esprit sous l'influence Divine de Notre Sainte Religion. Ceux de nos anciens Pères qui nous ont précédé dans le Canada se trouvaient dans une position analogue à la nôtre, ils avaient autour d'eux les mêmes difficultés, qui nous environnent et quoiqu'ils fussent des excursions au centre des nations sauvages ils cultivaient avec soin ceux dont les villages peu importants d'abord, formèrent le noyau de villes remarquables encore aujourd'hui par la sincérité de leur Foi. Si l'on ne considère que le petit nombre des sauvages comparé à ce qu'il était peut-être autrefois, si l'on ne voit que l'état de dégradation dans lequel plusieurs d'entre eux sont tombés, et qu'on en tire la conclusion qu'il vaut mieux aller travailler ailleurs, là où les fruits se cueillent au fur et à mesure que l'on sème, on se trompe, on n'a pas d'idée du pays où les sauvages se trouvent; des richesses cachées sous l'aspérité du sol, de l'importance de certaines positions qu'ils occupent et qui ne peuvent manquer de devenir à une époque assez rapprochée de nous des centres de commerce et des lieux aussi habités, et aussi florissants qu'ils paraissent aujourd'hui pauvres et déserts. Le Saint St Marie par exemple et le Fond du Lac deviendront les grands centres du commerce qui s'établira par la suite entre le St Laurent et le Mississipi. Nous sommes ici dans un nouveau monde, où les villes s'élèvent comme par enchantement, où des nations se forment comme autrefois

des fam
enfants
aujourd
où la fa
de mort
à l'ei q
Quand
cesse d
nature
qui a d
Coucher
canot o
plusieu
mission
obligé
lieu d
vent un
ble et

siens
la nu
rant
l'ento
pouv
couver
lém o
qui

rive
vie
sem
que
bour
pu

des familles. Quelle gloire pour la Compagnie, quelle douce satisfaction pour ses enfants, si elle a planté d'avance, — le signe de la Rédemption sur ces terres aujourd'hui arides, où pour des sueurs et des larmes; on ne trouve qu'ingratitude, où la faim et la pauvreté semblent vous dire: n'approchez point d'ici, il n'y a pas ici de mort violente pour vous faire passer rapidement des travaux à la gloire, il n'y a ici que des vies longues et tristes, on y languit sans cesse sans pouvoir mourir. Quand je parle ainsi, mon Révérend Père, je ne veux pas dire qu'on soit sans cesse dans un état de dénuement complet et privé de toute consolation, non; la nature y succomberait; mais une bonne partie de l'année on mène une vie pénible, qui a des charmes dans les commencements mais où la monotonie paraît bien vite. Coucher sur la neige; marcher à la raquette ou rester une journée accroupi dans un canot et forcé à nager de l'aviron, est un épisode, on en rit; mais mener cette vie plusieurs jours ou plusieurs semaines de suite, est chose dure. Dire la messe en missionnaire dans une loge ou dans une pauvre cabane en consolant; mais être obligé de passer un mois entier, entouré d'enfants et de gens de toute espèce, au milieu d'une chaleur étouffante, ou gelé d'un bord et grillé de l'autre, sans avoir souvent un coin où se retirer pour vaquer à la prière ou se livrer à l'étude, est chose pénible et qui effraie.

Parmi les lettres de nos Missionnaires du Canada, vous en trouverez plusieurs, Mon Révérend Père, qui vous donnent déjà une idée de l'importance de la mission Blanche du Sault St. Marie; mais ce n'est guère que dans le courant de l'hiver dernier que j'ai pu achever de connaître toutes les localités qui l'entourent ou qui en dépendent pour l'exercice du St. Ministère, de manière à pouvoir donner un aperçu exact de la mission chez les Beaux Rouges. Je parcourrai avec vous nos différents postes, laissant à nos Pères et Frères qui me témoignent un intérêt dont je ne suis pas digne le détail des petites aventures qui accompagnent toujours la vie du Missionnaire.

Les différentes Stations que nous visitons, sont toutes situées sur la rive Nord du Lac Huron ou du Lac Supérieur et sur les deux rives de la Rivière St. Marie qui forme, en les unissant, nombre de Lacs assez étendus et parsemés — des, dont plusieurs promettent de devenir très fertiles; mais il n'y a que peu d'années qu'on commence à les cultiver. Au Nord et au Sud nous nous bornons dans nos Missions à la lisière des deux Lacs. Jusqu'à présent je n'ai pu pénétrer dans l'intérieur des terres du Côté Canadien. Je compte pourtant

comme faisant partie de ceux que j'évangélise, les sauvages du Lac long (Long L. ou Kimoukamik) que j'ai occasion de voir, en petit nombre il est vrai, pendant mon séjour tous les ans au Pic.

Du côté américain il n'y a, dans tout l'intérieur Est de la presqu'île ou se trouve le centre de notre mission, ni habitation Européenne, ni sauvages. Les rives seules de cette presqu'île se cultivent et se peuplent assez vite; le feu a passé ces semaines dernières dans les forêts de l'intérieur et détruit une grande partie du gibier; les arbres brûlés dans leurs racines sont tombés pile mêle au souffle du vent; de sorte que ce n'est guère qu'en hiver, lorsque la neige atteint la hauteur de quatre à cinq pieds, que l'on peut s'en foncer commodément au loin dans les bois. Les forêts, des deux rives du Lac, semblent avoir été dévastées déjà plusieurs fois par les flammes à des époques différentes. L'on m'a assuré qu'il y a six ans le feu s'étoit avancé comme un fleuve à 300 lieues de nos rivages tantôt comme étouffé au fond des vallées, tantôt rallumé instantanément; les rivières et des Lacs assez larges même se opposaient plus à ses ravages; s'il s'élevoit un ouragan, les brandons jettés au loin semblaient menacer la terre sauvage d'une destruction complète. Pour occasionner un fléau pareil il ne faut qu'une imprudence de la part des Sauvages ou des voyageurs qui quittent leur campement, dans les chaleurs de l'Été, sans prendre la précaution d'éteindre le feu qu'ils avaient entretenu pour faire chaudière. J'ai été témoin moi-même, une calamité semblable, arrivée par la faute des voyageurs avec les quels je me trouvais jusqu'à Michipitoton; et qui en poursuivant leur route, à une petite distance de là, s'embarquèrent en étourdis sans avoir éteint leur feu et ruinèrent ainsi la chasse de mes sauvages. C'étoit à la fin du mois de Mai et quoique la terre ne soit pas encore desséchée entièrement dans ce temps là, nous vîmes pendant huit ou neuf jours des tourbillons de fumée s'élever au milieu des montagnes. Depuis lors la terre est couverte d'une quantité de débris de végétaux qui brûlent comme de la tourbe. Il y a six ans le feu avait été mis express du côté Anglais par plusieurs individus en différents endroits pour faciliter la recherche des veines de cuivre ou d'argent, et malgré cette dévastation les mines sont bien situées quelles sont du côté Sud du Lac, quoique la formation du sol indique de part et d'autre la même richesse. L'intérieur de notre presqu'île demandera d'immenses travaux pour être assaini; ce qui n'est pas monticule est machikik, l'on appelle ainsi ici les terres marécageuses, du mot Machikik qui en sauvages signifie marais, c'est de là que les monstres viennent en si grand nombre qu'on en

est dévoré dès qu'on approche du bois et qu'on ne peut pas trop s'en défendre même dans les maisons. Tous nos environs ont dû se trouver anciennement sous l'eau, ils sont beaucoup plus bas que les rives du Lac Supérieur. J'ai eu occasion ces années dernières de recueillir quelques observations de la bouche de Géologues qui avaient parcouru tous les rivages du Grand Lac, et qui avaient une connaissance exacte d'une grande partie de l'intérieur du pays; plusieurs semblent admettre comme probable, qu'avant que les eaux se fussent fait un passage de nos côtes, de manière à abaisser considérablement le niveau des grands Lacs, elles devaient s'écouler en grande partie du côté du Mississippi. L'étymologie du nom de ce fleuve semblerait indiquer une immense étendue d'eau courante, *Nisi vult dice in Sautuac* partout *Sibi Rivière*. On donne pourtant communément une étymologie différente.

Dans la tournée que je fais en hiver à l'Est du Sault St. Marie, du Côté Canadien je ne vais pas plus loin que la Rivière Rossalon et du côté Américain je ne dépasse pas l'île Drummond. Si ce n'était à cause de quelques familles isolées et des Sauvages dispersés, ça et là qui ne voyent pas de prêtre pendant une grande partie de l'année, et qu'on n'aime pas de laisser sans aucune instruction, on pourrait avec un cheval se passer presque entièrement de faire des courses à la raquette et de camper à la belle étoile de ces côtes là. Je dis presque entièrement, car, pour moi du moins, je ne voudrais pas m'aventurer en traîneau sur les Lacs, sans avoir avec moi une bonne paire de raquettes pour me tirer d'affaire si ma bête venait à caler dans quelque trou. Mais à l'Ouest du Sault St. Marie, à l'exception d'une distance de quarantaine de milles du côté Américain je ne crois pas qu'on puisse jamais se servir de chevaux pour voyager en hiver. Il est rare que les Baies du Lac Supérieur se gèlent tout à coup. Il faut pour cela un calme parfait et un froid intense et pour qu'une pareille étendue de glace put devenir assez forte pour résister à la force des flots, soulevés au premier souffle du vent, il faudrait que la calme eût continué plusieurs jours de suite sans que le froid eût rien diminué de sa rigueur, circonstances qui ne se présentent presque jamais. Toutes les Baies se couvrent pourtant de la glace mais seulement, d'ordinaire, après que les glaçons amenés par les flots et les vents sont venus s'entasser jusqu'à une assez grande distance dans le large et former ce que les gens du pays ont appelé des bordillons, c'est à dire une étendue de glace concassée et émentée par la gelée. Un cheval, pourrait pourtant traverser les Baies dans le mois de mars lorsque la neige tassée imbibée d'eau par des pluies froides qui surviennent tout à coup

se gèle et forme une magnifique étendue de glace vive. La glace a alors jusqu'à trois pieds d'épaisseur et est aussi unie qu'un miroir; mais outre que ceci n'arrive que pendant 10 ou 15 jours, les Pointes et les abords des caps surtout se présentent toujours avec leur entourage de glaçons énormes, qui, battus là plus longtemps qu'ailleurs par les flots, et rêlés amarrés au milieu des récifs, acquièrent, au moyen de l'eau qui les lave et se gèle sans cesse, une hauteur de 15 et même, en certains endroits, 25 pieds au-dessus du niveau du Lac. Un homme seul se tire encore assez facilement d'affaire dans ces passages, l'on éprouve par fois des difficultés lorsque l'on cherche à tourner une pointe avec un bagage traîné par des Chiens, que serait-ce si l'on voulait essayer d'y passer avec un cheval. Dans une circonstance, où je fus obligé de suivre les bords du Lac, j'arrivai avec mes chiens à une pointe où la glace coupée à pic, au bord d'un gouffre, n'offrait qu'un passage de 3 à 4 pieds de large; je me trouvais à 15 pieds au-dessus de l'eau, et pour comble de difficulté la partie la plus élevée de la voie que je devais suivre formait subitement une courbe, au milieu de laquelle se trouvait une bosse de glace vive qui me venait à la ceinture. J'arrivai à cet endroit heureusement quelques minutes avant les chiens qui trottaient derrière moi traînant avec eux ma chapelle mes provisions et tout ce qui est nécessaire pour camper dans une pareille saison. J'avais un compagnon. Je n'eus pas plutôt aperçu le danger que je lui crai de retenir mes coursières, pendant qu'à coup de hache je rendais mon chemin moins glissant. Je passai, ils sautèrent sur le bloc de glace après moi, je les retins encore jusqu'à ce que mon homme eût poussé et soulevé la traîne de manière à la mettre en balance à l'endroit le plus élevé et le plus dangereux, je lui recommandai de la lancer avec violence dès qu'il me verrait partir à la course avec les chiens qui étaient restés attelés et de lui imprimer autant que possible une direction opposée à l'eau. Je craignais que le poids de la traîne ne vint à emporter et à engloutir avec elle les pauvres animaux et eux seuls pouvaient passer la charge, car pour me tirer d'affaire moi-même je dus me cramponner avec mes mains dans les excavations que j'avais faites à la hache. Je me recommandai à St. Joseph et aux bons anges et tous, nous échappâmes sains et saufs.

Le parti le plus sur, lorsqu'on voyage du côté du Lac Supérieur en hiver, c'est de s'enfoncer dans les forêts en coupant toutes les Pointes, de cette façon on arrive plus vite à son but et l'on souffre moins, car on

trouve

trouve
au bord
fois on
peut g
poussé
jusqu'à
dépasse
ne se br
une mi
côtés à
bord, tant

vages
un certa
au bord
Au Sa
religion
pose d
de 5 lo
dans d
line) o
par les
ques l
sion
tribus,
il faut
et su
vez-v
Chaque
ils m
comp
l'idée
que
mais

trouver du bois sec pour se chauffer et l'on est toujours à l'abri du vent, tandis qu'au bord du Lac on a souvent le visage coupé par la bise et l'on se trouve parfois arrêté par la tourmente, outre que dans les régions où j'ai à me rendre on ne peut guères trouver de bons campements. Du côté du Lac Supérieur je n'ai pas poussé mes excursions, du bord Canadien, en été plus loin que le Lac, en hiver jusqu'à la Pointe aux mines; du bord Américain, hiver et été je n'ai pas encore dépassé la Pointe aux Osageois, située à l'entrée du Lac; ce n'est pas qu'il ne se trouve des Catholiques de ce bord là; à Sakiwaminang, par exemple, qui est une mission Méthodiste, il y en a quelques uns; mais comme j'ai 100 lieues de côtes à parcourir du bord Canadien je n'ai cru devoir m'aventurer encore de l'autre bord, tant que nous n'aurons pas de renfort.

Il est impossible de faire un recensement entièrement exact des Sauvages qui se trouvent dans l'étendue de notre Mission parce qu'il y a toujours un certain nombre de nomades qui hivernent tantôt sur le Lac Supérieur tantôt au bord du Lac Huron. Certaines bandes sont même entièrement disséminées. Au Sault St. Marie par exemple, il devrait se trouver 198 Sauvages, et de toute religion je n'en vois ici qu'une 60^e. — La bande de l'Isle Drummond se compose d'environ 110 Sauvages et lorsque je vais de ce côté je ne vois jamais plus de 5 loges réunies ce qui indique 25 à 30 personnes, car il n'y a guère que dans des réunions nombreuses, comme au Camp de Manitouaning (Isle Manitouline) où ils reçoivent leur présents tous les ans, qu'on puisse compter 10 personnes par loge (ou Wigwam). D'après les recensements que j'ai faits à différentes époques le nombre de tous les Sauvages renfermés dans le territoire assigné à la Mission du Sault ne s'élève pas à 1217. Pour convertir ou instruire ces débris de tribus, sans donner même aucune partie de son temps à l'instruction des Blancs, il faudrait qu'un homme risquât sa vie presque constamment dans les forêts et sur les Lacs, au milieu des rapides en été et des glaçons en hiver; vous pouvez-vous en convaincre vous-même, Mon Révérend Père, la carte à la main. Chaque petit Lac appartient pour ainsi dire à une autre famille de Sauvages et ils ne viennent que momentanément dans les principaux postes ou Forts de la compagnie de la Baie d'Hudson, au Printemps et en Automne. Ils ont toujours l'idée que de s'arrêter auprès d'un Fort et de camper là, est aussi dangereux que d'aller à la guerre, et encore la guerre comme on le sait est pour eux un jeu; mais la maladie qui les attend souvent sur le seuil même d'un Fort est-ce qu'ils craignent.

craignent le plus au monde. Et c'est un fait que j'ai constaté moi-même qu'à moins que les Sauvages aient été habitués dès leur enfance à vivre auprès des Blancs, ils ne demeurent guère plus d'une semaine réunis et respirant le même air sans qu'une épidémie vienne à apparaître au milieu d'eux. La cause du mal dans les endroits les plus sains, c'est la malpropreté; ils se lavent en jetant leurs ordures au bord de l'eau qu'ils puisent ensuite pour faire chaudière. De plus lors même que le poisson serait abondant dans ces endroits là, il les fuirait parce que les immondices qui séjourner dans les remous empêchent le courant de purifier l'eau assez vite. La plus belle pêche peut être ainsi perdue; de là résulte la famine; car les Forts ne peuvent donner aux Sauvages une quantité suffisante de vivres: Aussi leurs habitants qui n'aiment pas naturellement les provisions salées dont on les nourrit ne sont-ils guère jaloux de voir s'arrêter auprès d'eux ceux dont la paresse et la malpropreté les prive de poisson frais la seule douceur qu'ils aient. L'on m'a assuré qu'une rivière sur les bords de laquelle les Sauvages aimaient à camper à cause de la quantité d'esturgeons qui s'y trouvaient fut entièrement dépeuplée de ce poisson par suite du malheur d'un homme qui fut englouti dans un rapide et dont le cadavre resta une huitaine de jours dans un remous. Ceci se comprend aisément vu les habitudes de l'esturgeon qui muni par la nature d'une espèce de grouin fouille sans cesse au fond de l'eau et malgré sa grosseur ne vit que d'animalcules et d'insectes qu'il aspire avec son énorme bouche dont les lèvres traînent constamment dans le sillon qu'il trace. Une autre cause de maladie chez les Sauvages de l'intérieur des terres s'ils viennent à s'arrêter près des Forts c'est le changement de nourriture; s'il nous affecte souvent nous même, il nuit bien plus à des gens habitués à ne vivre que de gibier. — Ce sont donc ces Sauvages si difficiles à approvisionner qui devraient être amenés à la Foi par le Missionnaire du Sault St. Marie; mais il ne peut se dispenser en outre de donner en passant les secours de la religion au Blancs qu'il rencontre isolés ça et là sur le bord des Lacs ou dans les Îles qu'il parcourt. Le Missionnaire, à poste fixe ici ne peut laisser sans inconvénient la Paroisse seule. Vous pouvez donc comprendre, Mon Révérend Père, que des instructions données à la hâte, que des visites si multipliées et souvent de bien courte durée, ne sauraient produire des fruits fort durables. C'est le reproche qu'on me fait souvent comme si tout dépendait de moi. (Vous venez ici me dit-on, vous passez au milieu de nous le temps suffisant pour

nous
Nous
de notr
der da
venons
de que
d'un d
ence s
par la
Sauva
des co
ainsi
sions
mais
les Sa
ficielle
peu d
du B
gligés
sous

loges
des Île
si j'o
je les
Gach
(tout
vage
Rive
N° 2
sauv
de.)
8:
lui

nous faire connaître nos obligations en vous nous livrez ensuite à nous mêmes. Nous étions auparavant des ignorants; Dieu excusait peut être nos péchés à cause de notre bêtise; en venant au milieu de nous pour nous instruire sans nous aider davantage vous êtes cause que nous péchons avec malice et que nous devenons plus coupables. Pendant que vous êtes avec nous on est en paix, point de querelles, point de boisson; mais il semble que votre départ soit le signal d'un débordement plus grand. — Un certain protestant, qui a beaucoup d'influence sur les bandes de Sauvages, auprès des quelles il est employé depuis 30 ans par la compagnie de la Baie d'Hudson, allait jusqu'à me dire: " Visiter les Sauvages une fois en passant dans une année, c'est leur apprendre à devenir des coquins, et rien de plus, il vaudrait mieux plutôt que de vouloir toujours en agir ainsi, les laisser dans l'infidélité". Cet homme est très porté pour nos Missions et nous aide beaucoup, se rait-ce politique de sa part? qu'importe, mais je trouve sa réflexion juste et je pourrais l'appuyer par des faits. Tous les Sauvages qui avaient été visités, autrefois et instruits d'une manière superficielle par des Missionnaires qui les ont ensuite abandonnés, sont devenus à peu d'exception près pires que des Infidèles parcequ'ils ont abusé des grâces du Baptême par suite du découragement où ils sont tombés en se voyant négligés. On ne saurait croire les difficultés qu'il y a à reprendre ces gens là en sous oeuvre rien ne fait plus impression sur eux.

Outre les groupes d'habitations Européennes, les cabanes ou les loges dispersées ça et là sur toutes les grèves et jusques dans les bois et au milieu des îles où je suis forcé de m'arrêter par fois presque aussi longtems que si j'avais à instruire une bande entière, nous comptons 9 Postes principales je les nomme suivant la position qu'ils occupent en allant de l'Est à l'Ouest: 1^o Gackhiwang (appelé aussi Pembroke dans l'île St. Joseph.) 2^o Brucos Mines (tout proche de là est l'île aux Français sous le nom de la quelle ces Sauvages nomment la Mine Siwabikokwaning Wemitiagoji Miniss) 3^o Garden River (En Français) La Rivière aux débris et en Sauvages Kittigan sibi.) 4^o Le Sault St. Marie (en Sauvage Sasting.) 5^o La Baie du Goul et Les sauvages la nomment grande Baie Kitchiwikwetong.) 6^o Badjwanang (Baie de.) 7^o La Pointe aux Mines (En Sauvage Siwabikokwaning Namensing.) 8^o Nichipicoton (corruption du mot onichipikwatong.) 9^o Le Pic les sauvages lui donnent le nom Français: Pikitting disent-ils.) Outre ces différentes stations

Stations il y a deux villages qui commencent à se former l'un dans l'île St. Joseph-Milton, l'autre sur la grande terre du côté Américain presque à l'entrée du Lac Huron: on le nomme le Détour.

Gachkiwang. Ce village donnait autrefois quelque espérance de s'agrandir; mais depuis l'établissement des Mines de Bruce, situées à 12 milles au de là, il semble devoir bientôt se réduire à rien. Ses habitants ne vivent guère que de la Pêche et se trouvent, pour ainsi dire, sous la domination de quelques philosophes du village; descendant, probablement, de Cadets de famille, qui, après avoir perdu leur bien en France ou dans le Bas-Canada, seront venus autrefois chercher fortune au milieu des Sauvages au service de quelque Compagnie de peloterie. La plupart des habitants de Gachkiwang sont métifs et comme tout ce qui est sauvage ne songe qu'à l'indemnité, le manque d'industrie, comme le défaut de persévérance, chez des gens qui vont bâtir sur toutes les rives, commencent des formes et ne finissent jamais rien, est en partie cause de la perte de ce village. Ses Chefs de familles qui le composent sont presque tous d'anciens voyageurs, employés autrefois par la Compagnie de la Baie d'Hudson pour servir la dévotion au milieu des sauvages, c'est-à-dire pour les quetter lorsqu'ils sont à la chasse ou qu'ils en reviennent, afin d'obtenir d'eux, souvent à vil prix, leurs pelleteries. Le sauvage cache d'ordinaire ses pelleteries et paye de ruse ceux qui le trompent. La politique des commerçants qui ont affaire à lui est de le tenir constamment en dette de manière à le forcer à chasser pour obtenir ce dont il a besoin. Le sauvage sait tout cela, aussi ne veut-il pas payer les dettes qu'il n'a pas contractées dans l'année courante. Il a souvent raison d'en agir ainsi, vu le prix exorbitant auquel seulement on lui livre des objets de première nécessité. Pour le faire donc parler et lui donner de la confiance, les voyageurs ne sont pas plutôt arrivés dans la loge qu'ils lui donnent des boissons fortes. L'eau de feu est la clef de la cache. Dès qu'un sauvage, quelque taciturne qu'il soit, a un filet dans la tête il ne garde plus de secret et devient d'une loquacité étrange. Il en est tels aux quels on n'entendra jamais dire un mot de Français ou d'Anglais quand ils sont sobres, qui semblent même ne comprendre aucune de ces langues, et qu'on est fort surpris d'entendre parler Français ou Anglais de préférence à leur propre langue quand ils sont en train. Les plus honnêtes voyageurs ne cherchent qu'à rendre un sauvage un peu gaillard pour lui faire payer ses dettes, mais plusieurs (grands coquins qui ont mis le bon Dieu, disent-ils, au Montréal avant de s'en venir ici) ne se contentent

contenent pas de si peu. Une fois que la cache est connue ils enivrent les sauvages pour les mettre hors de combat et trafiquent à leur propre compte les peaux qu'ils ont volées. Après 20 et 30 ans ^{au} milieu des sauvages ; après des mariages, à la façon du pays, les voyageurs en ont contracté, toutes les habitudes : un laisser aller un défaut, d'ordre qui fait que grand nombre d'entre eux ne parviennent à rien ramasser pour leurs vieux jours. Quelquefois lorsque leur engagement est achevé, ils se trouvent avoir entre leurs mains de quatre à cinq mille francs en argent ; mais plusieurs dépensent cette somme avec la même rapidité, et de la même façon que les matelots gaspillent leurs gages dans les ports de mer après un voyage de longcours. Malgré tous leurs défauts, il est rare de trouver des voyageurs Canadiens qui n'aient pas conservé la Foi. Ils ne deviennent entièrement mauvais qu'au service des Américains. C'est dans les Etats-Unis qu'ils deviennent indifférents et impies, à moins qu'ils ne se trouvent entourés d'une population en bonne partie Catholique. Aussi, sous ce rapport, si le Canada venait à être annexé aux Etats-Unis, il serait à craindre qu'on ne vit disparaître chez beaucoup de personnes cette belle franchise et cette simplicité de la Foi qui font encore le plus bel ornement de ce peuple à moins que S. Joseph ne nous fit sentir son patronage et qu'il voulut toujours protéger la Nouvelle France comme Marie protège d'un façon si miraculeuse notre vieille Patrie. Il se trouve ordinairement à Gachhiwang, hors des temps des grandes fêtes, près d'une centaine de personnes ; la plupart voyent avec plaisir approcher l'époque où ils reçoivent la visite du Prêtre, ils sont attentifs à ses instructions et participent presque tous régulièrement aux Sacraments. La pointe de l'île où se trouve placé ce village est rocailleuse. A quelque distance de là pourtant la terre est bonne et les légumes du pays viennent aussi beaux que dans les terrains bien cultivés de l'Europe. A l'exception de certains endroits bas, où on pourrait faire de magnifiques prairies, le pourtour de l'île St Joseph est aride jusqu'à une certaine distance de l'eau ; on y voit beaucoup de galets, ce qui est assez particulier à toutes les îles du Lac Huron qui comme elle ne présentent pas l'aspect de formation granitique. On trouve auprès de Gachhiwang surtout grand nombre d'agglomérations formidables dans les quelles le Baspe entre en grande abondance ; j'en ai vu d'aussi rouge que du Sang.

L'île Drummond, située entre la petite Manitouline et l'île

St. Joseph, est remarquable par le grand nombre des pétrifications dont le sol est parsemé. Je me propose de donner au R. P. Supérieur, à sa prochaine visite ici, un joli morceau de Corail de terre qui vient de là; je me rappelle avoir vu de semblable pétrifications dans l'île Grande Manitouline; mais elles ne sont ni curieuses ni délicates; et semblent avoir été amenées d'ailleurs par les flots; toutes leurs faces sont usées par le frottement continu qu'elles éprouverent en contact avec les galets. Au milieu de l'île St. Joseph s'élève un plateau couronné de belles forêts d'érables. Qu'on ne croie pas pourtant que les fameuses forêts vierges de l'Amérique valent la peine qu'on vienne les visiter. Un français, qui se ferait une idée plus belle de l'Amérique du Nord que de son propre pays, se trouverait bien vite désenchanté à son arrivée ici. Quand on entend parler des forêts de l'Amérique, de ses plantes, et de ses nuées d'oiseaux, au plumage brillant de mille couleurs, on est porté à confondre les deux continents. Le Nord est bien loin d'être aussi beau que ce qu'on dit du Sud, j'excepte la Colombie, de l'autre côté des Montagnes rocheuses, où la végétation est extraordinairement riche. Ce qui fait en Europe le charme du printemps c'est le chant des oiseaux et l'air embaumé des forêts; Ici rien de cela. La nature y est semblable à ces hommes dont les dehors aimables vous font désirer d'entrer en rapport avec eux et qui, une fois abordés, se trouvent sans esprit et sans cœur. Les oiseaux de ces pays ont vraiment un beau plumage mais point de chant, on y voit de belles fleurs mais elles n'ont aucun parfum. Le village de Gachkiwang n'a pas encore de Chapelle, ni d'habitation pour le Missionnaire mais on n'en a pas un besoin urgent comme ailleurs. Comme cet endroit était autrefois beaucoup plus fréquenté on y avait établi un cimetière; J'ai fait contribuer tous les gens du voisinage à le faire entourer d'une bonne palissade avec une entrée convenable. Si le village venait à sortir de sa torpeur, la vue de ce cimetière engagerait les habitants à construire la petite chapelle qui lui manque. Un ancien militaire nous a donné l'emplacement du cimetière et quelques arpents de terre faisant partie de sa propriété. Quoique sans religion il faisait toujours baptiser ses enfants par des Prêtres Catholiques; mais personne ne pouvait dire s'il voulait les faire instruire dans notre St. Religion plusieurs d'entre eux étaient déjà grands, et cinq ou six d'âge à faire leur première Communion. Connaissant ces circonstances je pris le parti de m'arrêter chez lui en allant, pendant

l'Évêque

l'Hiver, jusqu'au Retour. Il occupe un bel emplacement à la pointe Est de l'Île St. Joseph à 8 milles de Gachkiwang. Le terrain auprès duquel se trouve l'une des ses habitations était autrefois une position militaire. Les Anglais y avaient élevé un fort qui a été brûlé par les Américains dans la guerre de 1812. De là vient qu'on appelle encore cette langue de terre le vieux fort, quoiqu'on n'y voie aucune trace de fortifications. Elles ne se composaient probablement que de palissades ou chevaux de frise, et autres ouvrages en bois. La cheminée et les ruines d'une boulangerie sont les seules choses qui s'élèvent encore au-dessus du sol. Les Américains avaient aussi un fort du même genre dans l'Île Drummond mais ils l'ont abandonné depuis que les hostilités eurent cessées. En arrivant chez cet ancien militaire ou le Major comme on le nomme, que je connaissais pour bon vivant, un homme instruit et un grand causeur, je lui dis dès que je le trouve seul avec lui: Ah-ça, Major. En votre qualité d'ancien militaire, vous devez me comprendre sans peine quand je vous dis que je viens vous voir, non pas pour m'amuser, mais en ordonnance (ou duty) oui, oui, Père eh! bien dites! — Vous faites baptiser tous vos enfants par des Ministres de notre Religion; est-ce lubie de votre part, ou est-ce parceque vous voulez sincèrement les voir catholiques? Je ne veux pas vous forcer la main en cela; je dois demain me rendre à l'entrée du Lac Huron; Je passerai 24 heures au milieu d'une famille qui se trouve isolée pendant tout l'hiver et que j'aime pas à laisser sans secours religieux; Je reviendrai ensuite vous demander l'hospitalité. Réfléchissez d'ici là, si à mon retour vous avez pris le parti de faire donner une instruction religieuse à vos enfants, vous me le direz, je me mettrai alors à l'œuvre; si non je continuerai ma route vers Gachkiwang, sans que nous cessions d'être bons amis. Mais vous savez vous-même qu'un Missionnaire ne se promène pas par plaisir. Sa manière ouverte avec laquelle je lui parlai lui plut, il me dit qu'il éprouverait une grande satisfaction de voir ses enfants catholiques. * Ma mère, ajouta-t-il, est morte Catholique. Pour moi, dit-il, depuis l'âge de 16 ans auquel j'ai reçu mon brevet de Lieutenant d'artillerie je n'ai appris qu'à mal vivre, et garotté comme je le suis par de mauvaises liaisons, avec mes 60 ans, ma conversion est un cas désespéré. Pour eux, je ne veux pas leur imposer de religion. Je leur dis seulement que je crois qu'il est nécessaire d'appartenir à une secte ou à une autre et que s'ils veulent m'en croire, ils font mieux de se déclarer



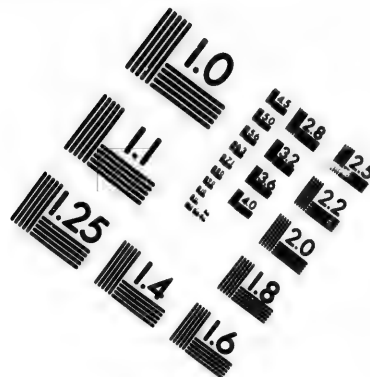
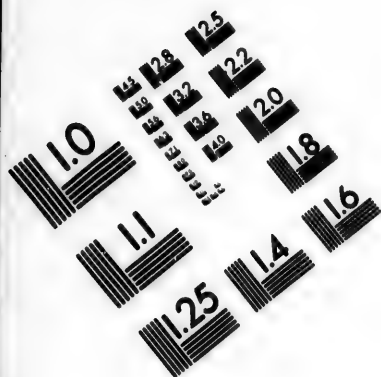
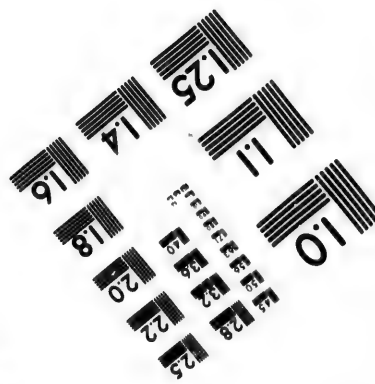
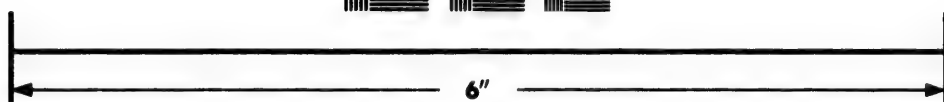
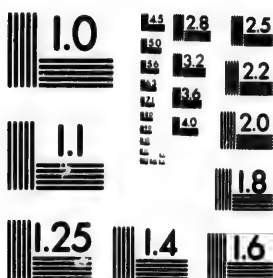


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

13 28 25
12 22
20
8

11 10
01
11

déclarer Catholiques et de devenir bons Catholiques. C'est dans le Catholicisme seul que je vois quelque chose qui parle au coeur. Les protestants ont supprimé tout ce qui donne chez vous autres tant d'attrait à la vertu, Cette dévotion à la St^e Vierge entre autres, qui a quelque chose de si tendre qu'on ne peut s'empêcher d'en être touché. Mes enfants m'ont toujours obéi; mais je leur ai toujours dit, et je le leur répéterai encore qu'en matière de Religion je voulais leur laisser toute leur liberté. Je leur donne mon avis en Sec^r, C'est à eux de répondre en hommes. Avant de quitter j'eus un entretien particulier avec l'aîné de ses fils. Je lui donnai un aperçu général de notre St^e Religion, et lui fis comprendre les obligations qu'il avait contracté à son baptême, quoique alors encore privé de raison etc. Bref je partis en lui recommandant bien de parler sérieusement à ses frères et sœurs de cette affaire si importante pour leur salut éternel. Je ne fus que deux jours absent et quand je revins les voir ils me demandèrent tous à être instruits. Je n'ai jamais vu d'enfants mieux conservés, plus polis et plus dociles, malgré les mauvais exemples qu'ils ont presque constamment sous les yeux. Leur Sec^r leur dit d'écouter ses avis mais de ne pas imiter sa conduite. Sec^r, si l'on est surpris me disait-il, de vous voir entrer chez un homme scandaleux, dites à ceux qui censurent votre démarche, qu'il est bien vrai que je suis un valet mais que mes enfants du moins sont bons. — Lors de ma première visite, Je fis faire la première communion aux trois plus grands, et dans une autre visite je donnai pour la première fois aussi le bon Dieu à trois autres. Ils se font un plaisir d'apprendre enmonab^sence, ce que je leur indique dans les livres que je leur ai donnés. Leur mère protestante ne manque jamais de me les amener elle-même, en me priant de les interroger. Je suis tombé une fois malade dans la même Maison et y suis resté 10 jours et jamais je n'ai entendu de la part des enfants une seule parole qui indiquât de l'humeur ou du mauvais ton.

Je ne veux pas trop charger ma lettre aujourd'hui; je continuerai plus tard jusqu'au bout le petit voyage que j'ai entrepris avec vous.

Je suis etc.

Tout à vous en union de vos B.

Ant. Köbler S. J.

74^e Lettre.

Le P. Kobler Missionnaire, de la Compagnie de Jésus, dans l'Amérique
du Nord, à son Supérieur.

Sault St. Marie le 28 Décembre 1856.

Mon Révérend Père,

P. C.

Je vous ai parlé dans ma dernière lettre du village de Gachkiwang, je me rendrai aujourd'hui avec vous jusqu'à Bruce Mines située à 12 milles de là, sur la grande terre, du côté Canadien, vis à vis des Îles aux Français ainsi appelées parcequ'elles étaient anciennement un des campements favoris des voyageurs Canadiens qui montaient tous les ans, en plus grand nombre qu'aujourd'hui, dans le Nord. Ce village porte le nom de Lord Bruce Gouverneur Général du Canada. Il a été fondé il n'y a que trois hivers et il a déjà compté jusqu'à 400 habitants. Lorsque le P. Nanipaux le visita dans ses commencements, on ne voyait encore là que quelques maisons dans les quelles se trouvaient entassés, les uns sur les autres, les ouvriers qui travaillaient pour la première fois en ce lieu à l'exploitation de mines de cuivre. L'hiver suivant pour visiter les différentes familles qui s'y étaient établies, j'étais encore obligé de passer et de repasser dans les bois qui couvraient presque tout le rivage.

Depuis cette époque on a fait disparaître tous les arbres sur une étendue de deux milles carrés, de jolies habitations ont pris la place des chantiers couverts d'écorce, une magnifique machine à vapeur a été adaptée à des cylindres qui broient avec rapidité le minerai; plusieurs fournaies ardentes fondent et purifient le métal qui déjà lavé dans des tamis à la vapeur a été dégagé en partie au moyen d'un courant d'eau des substances pierreuses auxquelles il était uni. On trouve dans les mines de Bruce fort peu de cuivre pur comme celui qu'on exploite en masse du côté Américain, il est presque toujours mêlé ici à trois parties de soufre qui lui donnent une couleur tout à fait brillante. Dans certaines veines on le voit coloré de plusieurs façons variées et son aspect change aussitôt que retiré des souterrains il est exposé à l'action de la lumière; mais alors même il a encore une belle couleur violette, nuancée

de

de rouge, qui a fait donner à ce genre de minerais le nom anglais de *horse-flesh*, (chair de cheval) outre le soufre il se trouve encore uni assez souvent à une petite quantité de Cobalt, de fer et de quelques autres métaux qui disparaissent dans la fonte. Si les métaux, autres que le cuivre, se trouvaient ici en assez grande abondance, on les ferait passer par des procédés particuliers pour les obtenir séparés et en faire différentes branches de commerce. C'est ainsi qu'on trouve dans presque toutes les mines du Lac Supérieur l'argent mêlé au cuivre mais ce n'est guère que dans les mines d'Ontonagan et de Cliff qu'il en trouve un grand profit à séparer ces deux métaux. Pour obtenir du cuivre pur, à Bruce mines, le minerai est soumis à sept procédés. Il est premièrement écrasé pour réduire en poussière une partie de la pierre dure à la quelle il est uni, puis on le lave comme j'ai dit; ensuite on le mêle, en certaines proportions, à une pierre sablonneuse qu'on se procure dans l'île du Campement d'Ouro située à 9 milles de là, cette pierre sert de principe dissolvant (en anglais *Flux*) au minerai; c'est en cet état qu'on le met dans des sortes de fours où il est entièrement calciné et dégagé en grande partie du soufre qu'il contient. Quand on le retire de là il ressemble à du tureau, alors seulement on le jette dans la fournaise ardente d'où il coule de plus en plus pur.

Il s'est fait dans les mines de Bruce des dépenses énormes et presque en pure perte, faute de bonnes têtes pour diriger les travaux, c'est aussi ce qui a contribué à l'état moral du lieu. Sous prétexte que des gens qui travaillent fort ont besoin comme on dit ici d'un stimulant, on y vendait à discrétion toute espèce de liqueur forte. On a été jusqu'à vendre aux ouvriers du vin de Madère falsifié qu'ils payaient 5 francs la bouteille, de sorte que plusieurs d'entre eux buvaient dans une soirée le produit des travaux de la semaine. Ouvrir la porte à l'ivrognerie c'était l'ouvrir à bien d'autres vices; mais l'ivresse la plus choquante était encore tolérée par des Chefs Prototants. Ils ne commencent à ouvrir les yeux et à voir la nécessité d'une réforme, que lorsqu'ils voient leurs intérêts pécuniaires compromis et que l'insubordination commence à se faire sentir. On eut beau renvoyer une partie des ouvriers, ceux qui les remplaçaient ne valaient bientôt pas mieux qu'eux. Me trouvant au milieu de ces gens là j'entendais plus de jururemens et de blasphèmes en un jour que vous n'en entendrez en France dans une caserne pendant une semaine. Après avoir employé la voie de la persuasion je fus obligé d'en venir à la sévérité et Dieu ne tarda pas à autoriser ma conduite. Depuis un

un et demi il inflige à ces malheureux châtiments sur châtiments. Le choléra a commencé par fondre en cet endroit avant que de paraître dans les autres stations de notre mission, et les habitations où il y avait eu le plus de scandales furent aussi celles où le fléau s'évit avec plus de rigueur, et montra qu'une main intelligente guidait ses coups. Depuis l'époque du choléra l'esprit des mines a changé un peu; il y a quelque chose de plus tranché dans la conduite des bons et des mauvais; mais, quoique trois ouvriers aient été trouvés en différents temps morts de froid par suite de l'abus des boissons fortes, et que d'autres aient été estropiés, il y en a encore qui semblent se jouer de Dieu. Un ouvrier entre autres âgé de 16 ans, auquel j'ai vu amputer les doigts gelés par suite de livresse (j'ai même prêté un de mes scalpels pour cela), se sort de la paume des mains qui lui reste, pour porter encore à sa bouche la boisson cause de son malheur. La majeure partie des mineurs sont Anglais de Cornouailles et Protestants. Un tiers de la population se compose de Catholiques Canadiens Irlandais et Allemands; mais ces derniers, en fort petit nombre d'abord, ont presque entièrement disparus. Parmi les Canadiens un bon nombre montre un bien bon esprit, mais ceux qui ne pratiquent pas leur Religion sont des vrais démons incarnés. Je comptais ordinairement dans mes missions aux mines près de 90 communions. Outre les Blancs il se trouve ordinairement campés dans les environs des mines quelques familles de sauvages, la plupart sont des despermes; trop paresseux pour aller à la chasse, plus paresseux encore pour cultiver la terre, ils vivent, comme des parasites, aux dépens des uns en des autres, ou bien ils viennent échanger, pour du Whisky ou pour des objets de peu de valeur, quelques poissons qu'ils dardent, dans les nuits d'été à la lueur d'un flambeau d'écorce, et en hiver au moyen d'une ouverture qu'ils pratiquent dans la glace et près de laquelle ils restent couchés sur le ventre des journées entières en attendant leur proie. Malgré ce que ce genre de pêche a de périlleux, ils préfèrent encore aller au dard par des temps affreux, n'ayant qu'une couverture sur le dos et quelques branches de sapin pour se former un abri du côté d'où vient le vent plutôt que de s'approvisionner dans les temps où la pêche est abondante. Sur le trou qu'ils ont fait dans la glace ils forment une petite loge, avec quelques morceaux d'une espèce d'osier qu'ils recourbent à une hauteur de deux ou trois pieds, et sur laquelle ils disposent une autre couverture de telle façon que le jour ne puisse pas les empêcher de voir le poisson, et pour que celui-ci ne soit

pas effrayé par la lumière qui serait sans cela plus vive dans cet endroit qu'ailleurs. Sa tête penchée sur l'eau et recouverte de la sorte, le sauvage agite de la main gauche une ligne au bout de laquelle est attaché un petit bareng en bois plombe vers le milieu du corps. Lorsque le gros poisson aperçoit cet appas il s'élance pour le saisir; mais le sauvage a soin de le tirer peu à peu à lui de manière à attirer sa proie à une distance peu éloignée du trou; il saisit alors de la main droite son dard, dont le manche a quelquefois de 20 à 25 pieds de long, et frappe le poisson avec vigueur. Ce dard a ordinairement la forme d'un trident; ce sont trois branches d'acier séparées qui ont la forme d'arêtes. On les lie ensemble à l'extrémité un peu aplatie et élargie du manche; l'une plus courte est placée dans le sens de celui-ci, les deux autres forment entre elles un V. L'objet du petit dard qui se trouve au milieu des deux branches est d'accrocher le poisson qui autrement glisserait quelquefois entre elles. Il sert aussi beaucoup à frapper les poissons de petite grosseur. — Rien ne démoralise plus les sauvages que leur rapprochement des mines, il n'y en a guère qu'un de ceux que je vois à Brucres mines qui fasse une petite exception, tous les autres se dérangent entièrement, et abandonnent jusqu'à leurs usages les plus constants. Vivant ainsi dans la crapule, leurs loges deviennent un vrai foyer de corruption.

La totalité de la bande de Sauvages qui avait autrefois cultivé des terres sur les hauteurs de l'Île du Campement d'ours (*Ittchi minitigagc* c'est à dire l'île placée dans un grand courant) a fini par se laisser aller à cette vie désœuvrée. On appelle cet endroit le campement d'ours parce que c'est un endroit fameux lorsqu'il y a une passe d'ours, c'est à dire lorsque ces bêtes féroces émigrent par bandes dans cette direction, ce qui arrive quelquefois à des intervalles de plusieurs années. On les tue assez aisément parce qu'ils sont obligés de se jeter à la nage pour passer d'île en île ils sont probablement attirés là, plus qu'ailleurs par la quantité de petits fruits sauvages qu'on rencontre de ces côtes, dans les premiers jours d'été. — J'avais été trouver le chef de cette bande il y a deux ans, pour l'engager à demeurer stable dans l'Île du Campement d'ours, à y cultiver de nouveau ses terres, lui promettant de l'aider à construire pour ses gens et leurs enfants une petite chapelle et une école. Loïn de suivre mes conseils et malgré l'assurance qu'il m'avait donnée de rassembler son monde dans l'endroit que je lui avais indiqué, et qu'il regardait lui-même comme le plus avantageux pour la pêche et aussi comme le plus fertile, il continua à camper d'un bord et

d'un

d'un bord et d'un autre le long des rivières. De plus il permit à un métis mal famé de s'établir dans le lieu même où je projetais de faire placer la Chapelle et il lui donna même, à ce qu'il paraît, une de ses filles en mariage; à lui qui en avait successivement rejeté deux dont l'une eut sa femme légitime. Lorsque je vis ce chef pour la première fois ce fut par hasard, car le P. Nanipaux qui s'était donné pourtant beaucoup de peine pour l'instruction des sauvages pendant l'hiver qui précéda mon arrivée au Sault, n'avait pas eu même connaissance de l'existence de cette bande retirée dans les bois, au fond d'une baie de l'Isle St. Joseph; et occupée sans doute une partie de l'année à la chasse au milieu des montagnes, à quelques journées de marche de là. Je dis au chef que si lui et les siens s'obstinaient à vivre en vagabonds; je ne pourrais pas perdre mon temps à les instruire séparément de côté et d'autre; mais que s'ils voulaient — sans abandonner entièrement la chasse, cultiver au moins pendant un certain temps de l'année leurs terres, j'irais les voir et les instruire tous les deux mois. Ils n'ont pas tenu leur promesse, et j'ai tenu la mienne, je les laisse en attendant que moins occupé ailleurs je puisse faire un dernier effort pour les ramener. Ses sauvages de l'Isle Drummond en sont tous au même point. Le choléra en a fait mourir plusieurs qui se flattaient que, parcequ'ils avaient été impunément des ivrognes pendant 10 ans, ils pouvaient bien s'enivrer encore dans le temps de l'épidémie, sans s'exposer davantage pour cela. La conséquence en a été, qu'après avoir pendant plus d'un mois, qu'ils se trouvaient au Sault St. Marie, passé des nuits entières à boire ou couchés ivres morts le long des chemins ou sur l'herbe humide, plusieurs d'entre eux ne furent pas plutôt de retour dans leurs campements accoutumés qu'ils tombèrent victimes du mal dont ils se moquaient. J'avais en il y a deux ans les pieds presque gelés pour avoir été les trouver à Potiganising; le lieu de leur campement dans l'Isle Drummond, j'avais alors parlé au chef, lui rappelant toute la prime que les Missionnaires s'étaient déjà donnée pour lui et sa bande; car le P. Nanipaux lui même avait failli périr en les visitant. Egare au milieu de la tourmente, à l'entrée de la nuit ce soir fut obligé de coucher sur la neige sans feu ni couverture n'ayant que ses deux chiens couchés auprès de lui pour se réchauffer. Comme la bande de l'Isle Drummond reçoit annuellement le paiement de ses terres au Sault St. Marie et doit nécessairement passer près d'un mois là tous les automnes, je fis donner avis au chef que pendant ce temps je ne m'absenterais pas du centre de la Mission; mais que si au lieu

de venir régulièrement aux instructions que j'étais disposé à leur faire alors tous les jours si au lieu d'envoyer leurs enfants au Catechisme ils les laissaient encore courir dans les rues et se livraient eux-mêmes de nouveau à la boisson et à tous leurs excès je n'irais plus les trouver, en pure perte, chez eux pendant l'hiver. Je reçus pour toute réponse du chef qu'il n'empêchait pas que ses enfants pussent être instruits dans la prière, mais que les vieux de sa bande et lui ne s'en souciaient point. Comme Chef il était le plus coupable, et fut aussi le premier de sa bande qui mourut du Cholera à Gachkiwang. Il se fin-
 ondoyait par un motif avant de mourir. Dieu veuille qu'un tel baptême donne sans instruction, avec l'idée qu'ont les sauvages d'essayer de toutes les médecines bonnes ou mauvaises pour obtenir la guérison de leur corps, ait pu sauver son âme : (On sait que toute espèce de superstition pratiquée auprès des malades prend le nom de médecine.)

Quelque temps avant la mort de cet homme, j'avais baptisé au Sault St^e Marie, sa femme que je croyais en danger de mort. Je l'avais instruite autant que possible en de semblables circonstances, je lui disais surtout de se méfier d'un sentiment de crainte trop servile des jugements de Dieu qui n'exclut pas la volonté secrète de pécheur ; je l'excitais à des sentiments d'amour envers Dieu de regret de l'avoir offensé ; je lui disais surtout de former une résolution sincère d'amender sa vie s'il plaisait à Dieu de la lui prolonger, et que, si elle sentait sa volonté faible, elle devait prier sans cesse le Grand Être de la fortifier. Le bon Dieu voulut qu'elle guérît. Je la revis l'hiver dernier à Gachkiwang où elle s'était retirée après la mort de son mari. Au lieu de se faire instruire et de se confesser comme je l'y engageais, pendant que j'étais à faire la prière le jour du Nouvel an, elle rassemblait chez elle des sauvages s'enivrait de plus belle avec eux et toute sa famille garçons disordants d'un mauvais vidon. Ils savaient pourtant bien que j'avais grandement exposé ma vie pour venir les trouver et que sans une protection de Dieu je n'aurais pas échappé au danger. J'avais effectivement calé trois fois sous la glace. N'ayant qu'une mauvaise traîne sur laquelle la neige s'amouclait au lieu de glisser, de sorte que, les chiens ne pouvaient plus avancer, j'avais été contraint de porter une charge de 90 livres pesant, jusqu'au lieu de mon campement, où je n'arrivai qu'après m'être enfoncé bien des fois dans des bancs de neige. J'avais entrepris ce voyage deux jours après que la glace se fût formée sur les lacs, afin de pouvoir donner les derniers sacrements à une personne qui

réclamait.

réclamait la présence d'un prêtre pour s'endormir en paix. — Ils pouvaient se figurer ce que vaut une âme, puisque pour en sauver une le Missionnaire expose ainsi sa propre vie; mais non, tout cela ne fait aucune impression sur eux. Menant la vie qu'ils aiment, Ils sont exposés eux-mêmes si souvent à de semblables dangers, qu'ils ne comprennent pas les sacrifices que l'on s'impose en s'employant pour eux. Des traits de ce genre montrent la nécessité d'avoir plus de missionnaires pour pouvoir donner plus de temps à l'instruction des enfants et leur faire goûter la piété. Il n'y a rien à faire avec les vieux sauvages à moins de les avoir constamment sous les yeux, sans cela, ils vendront leur âme pour une vile nourriture: elle sera pour celui qui leur donnera le plus gros morceau de lard. — Ceci me rappelle une conquête faite par un missionnaire Baptiste qui m'avait précédé, dans le Lac Supérieur. Il s'agissait de convertir à sa secte un vieux jongleur des plus renommés dans ces parages.

L'amener à se laisser plonger devait être un triomphe pour le Ministre. Cependant la voie de la persuasion fut tentée inutilement; Mais ce que les instructions ne purent faire la promesse d'un quart de farine et un capot le firent. Cette condition n'eût pas plutôt été posée que le misérable se laissa jeter à l'eau; il se fut laissé faire aussi bien au nom du Diable s'il y avait eu là un plus grand enchevêtrement. — Ce que tous les sauvages de l'Île Drummond et du campement d'Ours ont de bon, c'est qu'ils font baptiser tous leurs enfants par les Missionnaires Catholiques. Ils n'ont de véritable respect que pour notre Religion et beaucoup d'autres appartenant à différentes sectes se convertiraient bientôt si les Ministres Protestants ne leurs donnaient pas tant de secours et s'ils ne cherchaient pas à se faire bien venir auprès des employés du gouvernement. Il n'y a guère qu'une quinzaine de sauvages qui aient entièrement fixé leur camp ces années dernières auprès de Bruce's Mines. Au campement d'Ours, quand ils sont tous rassemblés, il n'y en a plus qu'une 30^e. et un peu plus loin on en trouve encore une dizaine. Plusieurs familles appartenant à la bande du Sault St. Marie se trouvent campées quelquefois par là ou ailleurs. Il y en a même qui appartiennent à la bande de l'Île Drummond et qui se trouvent actuellement établis dans l'Île Manitouline; plusieurs d'entre eux viennent tous les ans au Sault St. Marie pour recevoir leur argent aussi bien que ceux qui restent dans l'Île Drummond.

Vis à vis de Bruce's Mines, sur l'Île St. Joseph, se trouve un nouveau

nouveau village nommé Billton ; il est situé près d'une langue de terre que l'on nomme la Pointe auxgravois. Comme on ne faisait que commencer à construire des maisons et à abattre les bois, l'hiver dernier, et que d'ailleurs c'était un lieu mal famé où les mineurs allaient ordinairement se gorger de boisson, lorsqu'ils ne pouvaient en avoir en assez grande quantité dans les Mines, je ne voulus pas alors y mettre les pieds. Aujourd'hui il paraît que ce village s'augmente ; et qu'une 12^e d'habitations y sont déjà construites. Il a été fondé par un riche propriétaire, maître d'un tiers de l'île St. Joseph, qui fait établir par spéculation sur son terrain des familles d'habitants qu'il fait venir de plusieurs côtes, de sorte que nous ne savons encore comment les choses tourneront. Il n'y a qu'à voir que 5 milles de là à Bruce's Mines de façon que, lorsque nous sommes à l'un de ces villages les gens de l'autre peuvent assez facilement venir nous trouver pour participer aux ouvrages. Nous avons commencé à construire l'hiver dernier à Bruce's Mines une chapelle en bois avec deux ailes formant la croix et destinées à servir de logis au missionnaire, et à un bedeau. Je suis resté là près d'un mois pour cet objet et j'y ai éprouvé assez de peine et de contretemps pour me convaincre que les sauvages, malgré leur ingratitude et leurs autres défauts, ne sont pas encore les plus difficiles à conduire. — Plusieurs ministres Protestants avaient essayé de construire une chapelle dans cet endroit, et bien que les hommes influents de la place fussent protestants ils n'avaient pu engager leurs gens à souscrire à cette dépense. Nous venions après eux n'ayant que le tiers de la population de notre bordjune première souscription faite par des catholiques n'avait produit que 125 fr. Que faire avec une si faible somme, dans un pays où une construction en bois revient aussi cher que celle de même dimension que l'on fait en briques dans les villes des États-Unis ? J'annulai la souscription, je la recommençai moi-même, et parvins à rassembler une somme de 520 fr. Avec cela je commençai, malgré l'opposition de 25 canadiens qui tâchaient de démonter leurs compatriotes dont plusieurs s'étaient montrés généreux jusqu'à donner une 2^e de francs pour leur part. Quelques Catholiques Allemands, quoique bien pauvres, donnaient 10 fr. en me disant : Plusieurs de nos amis sont morts ici à l'époque du Choléra, leurs corps reposent tout près du village où vous voulez construire une Chapelle ; ils nous ont laissé quelque petite chose en mourant ; nous ne pouvons mieux faire qu'en nous employant de tout notre pouvoir à contribuer par une bonne œuvre au soulagement de leurs âmes. — Ces pauvres Allemands faisaient pitie dans

le temps de l'épidémie. J'allai plusieurs fois les visiter dans un hangar construit pour eux à la hâte. C'est là que couchés sur du foin ils mouraient les uns après les autres comme des mouches. Malheureusement plusieurs d'entre eux étaient Luthériens, d'autres Franc-maçons venaient d'être exilés à la suite des troubles qui eurent lieu en Allemagne il y a deux ans. Plusieurs semblaient appartenir à de bonnes familles. = Pour vous donner, Mon Révérend Père, une idée du désordre qui régnait dans les mines à cette époque-là, il suffit de vous dire que j'ai vu le cadavre renfermant le corps d'un de ces malheureux, rester 24 heures sur le chemin sans que personne se présentât pour le mettre en terre; et je vis le cadavre d'un autre rester une journée entière exposé dans un champ, entre deux planches, sans qu'on voulut lui faire une bière.

Malgré toutes les tracasseries que nous éprouvâmes, soit de la part de quelques mauvaises têtes, soit de la part des agents des mines qui semblaient prendre à tâche de nous enlever presque tous les jours les ouvriers dont nous avions le plus de besoin, la chapelle de Bruce Mines est de bout au milieu des Protestants qui ne s'attendaient pas à cette défaite. La crainte de voir notre entreprise avorter nous a poussé à nous imposer quelques sacrifices. La mission blanche et la mission sauvage du Sault St. Marie ont fourni jusqu'ici à elles seules autant que ce qu'on a obtenu par souscription. Le P. Menet compte aller là cet hiver pour donner un dernier élan à la chose.

Un peu près depuis l'époque du Cholera on ne savait guère encore la tournure que prendraient les affaires de cette mine. Le peu de discipline qui règne dans cet établissement, le manque d'ordre et d'économie de la part des principaux employés, nous avaient toujours fait craindre que toutes nos démarches ne vinssent à tourner en pure perte. Nous voyons pourtant encore aujourd'hui poindre une lueur d'espérance. Un des principaux directeurs de la Compagnie de Montréal à laquelle appartiennent les mines de Bruce disait dernièrement au P. Menet, qu'il avait l'intention de faire venir bon nombre de Catholiques Canadiens, travaillant dans des Mines de fer qui lui appartiennent dans les environs des Trois Rivières (Bas Canada). "Ce sont dit-il des gens qui ont travaillé longtemps pour moi, et qui ne feront point difficulté, je pense, de venir s'établir ici avec leurs familles." Si en était ainsi on serait encore en état de former un bon noyau de population catholique dans cet endroit. Mais je ne sais trop que penser de tous ces Anglois protestants,

il n'y a jamais Franc-jen avec eux. = Nous avions visité jusqu'à 4 fois par an plusieurs des différents Postes de notre mission, celui-ci entre autres ; nous possédions de la facilité de communication que nous offraient en Eté les bateaux à vapeur. Mais, depuis un an, nous avons été forcé à raison de l'étendue de territoire que je suis obligé de parcourir pour visiter les sauvages, de nous borner à deux visites par an dans les mines, avec cette différence que nous nous y arrêtons plus longtemps.

Je suis, Mon Révérend Père, en union de vos prières et S.S. etc.

Ant. Kohler S.S.

o par au
ous posi-
ux à va-
territoire
er à
ous y an-

3.

De

pro
no
di

je
le
et
m

m
s
vi
le
se
ci
(v
ge
ce
vi
a

u
u
p

Le Père Trémont Missionnaire de la Compagnie de Jésus,
dans l'Amérique du Nord, à M^r Michard Supérieur du Sem. de S. Die

Sault St. Marie le 2 février 1851.

Monsieur le Supérieur
M. C.

Mon long silence vous aura, sans doute, depuis longtemps persuadé qu'en mettant le pied dans le nouveau monde, j'ai dit un éternel adieu à mes vieilles connaissances d'Europe. Et bien je veux aujourd'hui vous déromper.

Si je me suis séquestré, pour ainsi dire de la civilisation, si je me suis isolé de tout commerce avec le monde, et comme exilé parmi les sauvages: certes, c'est pour leur apprendre à n'être plus misanthropes, et non pour le devenir moi-même. Bref donc je vais vous faire connaître ma solitude.

S. Immaculée Conception, tel est le beau nom que nous lui avons donné: est encore sans doute, ignoré des Géographes. Souffrez donc que je vous aide à en trouver la place. Elle est sur la Rivière Ka-Mwanettikoueyak (les nombreux Courants) à environ 3 milles au-dessus du Fort William, poste de la Compagnie de la Baie d'Hudson. Située à l'embouchure de la même rivière dans le Lac Supérieur c'est-à-dire, par les 48° 24' de lat. N. et 89° 22' de long. Ouest (méridien de Greenwich). C'est là que le R. P. Chouin et moi, en compagnie d'un frère laïque, sommes posés, il y a dix huit mois, le berceau d'une Colonie sauvage. Déjà nous avons passé un an à la Rivière aux-Pointes, qui sépare les possessions britanniques du territoire Américain, à l'Ouest du Lac Supérieur.

Je ne raconterai pas ici notre pauvreté, nos épreuves et nos malheurs. Vous verriez une petite chapelle d'écorce, improvisée en un jour, et qui le 8 décembre seulement, céda la place à une autre plus vaste mais non moins froide, construite de bois bruts superposés. Vous verriez, au milieu des glaces de l'hiver, la sinistre lueur d'un incendie

incendie engloutissant dans les flammes notre nouvelle maison, élevée avec le son du pauvre et de l'orphelin. Vous verriez, durant 18 mois, la mort frapper sans pitié nos enfans chéris, et faire ainsi blasphémer la prière et ses Robes-Noires, auxquelles la superstition ou la mauvaise foi ne craint pas d'attribuer ces fléaux de la colère céleste.

Mais je n'avais pas dessein de vous faire partager le calice de nos douleurs. Du moins, ce que j'ai dit me méritera peut-être l'attribution de vos prières, et, dans ce cas, je me féliciterai de vous avoir rendu confident de nos peines: car alors Jésus-Christ et les âmes auront fait un grand gain.

Retournons donc la médaille. Vous venez de voir les croix et les épines: Voici Marie, la mère de la douce espérance, le visage tout rayonnant d'amour, et les mains remplies de bénédictions célestes, qu'elle laisse échapper, comme une pluie féconde, sur les cœurs de sa petite famille sauvage. Oh! s'il est vrai que nul ne doit désespérer à l'ombre du nom de Marie, comment pourrait périr cette Réduction naissante qui abrite son berceau et ses destinées sous le glorieux titre de l'Immaculée Conception? N'est-ce pas cette Cour de David, d'où pendent mille boucliers pour la défense de ceux qu'elle protège? Oui, là viendront échouer tous les efforts de l'ennemi, là tomberont, sans vigueur, ses flèches impuissantes. Et jadis, fut-il jamais un siècle où le beau nom de l'Immaculée Conception s'offrit sous un aspect aussi brillant d'avenir? où trouvez aujourd'hui un gage plus assuré de protection, d'espoir et de vie? Oui je dirais volontiers de notre bannière, ce qui fut dit du Lazarum: *In hoc signo vinces*.

Déjà en effet, Monsieur le Supérieur, le passé semble nous répondre de l'avenir. Le doigt de Dieu, il est vrai, a marqué bien avant l'empreinte de la croix sur notre œuvre qui est la sienne; mais du cœur maternel de MARIE il s'est échappé jusqu'à nous quelques gouttes d'un baume consolateur. Dans l'espace de ces 18 mois, quinze adultes régénérés dans les eaux du Baptême, sont venus grossir les rangs de l'ancien troupeau, lequel, hélas! à peine entré dans le bercail de

Jésus-Christ

Jésus-Christ, s'était vu sans pasteur durant de longues années. Juger par là des ravages qu'avaient dû y exercer, et les loupes de l'infidélité, et les mercénaires du protestantisme. Aussi, toutes ces morts, qui sont venues, et sur corps, creuser tant de fosses autour du berceau de notre Mission naissante, les regardons-nous comme un travail de reconstitution, qui entre dans les secrets desseins de la providence. Les autochtones, du reste peu nombreux, disparaissent, ce nous semble, pour faire place à d'autres bandes de Sauvages, et le grain de sèner, germant ainsi dans une terre vierge, pourra devenir plus vite un grand arbre. Déjà ces riantes espérances commencent à se réaliser. L'été dernier, deux familles de la Rivière des Sauteurs dans le Michigan, sont venues se fixer ici: leurs parents, au nombre de plus d'un cent, doivent venir les rejoindre le printemps prochain. Une autre circonstance va faire affluer ici, à la même époque, un bien plus grand nombre de Sauvages: c'est la mesure adoptée par le gouvernement américain de refouler au-delà du Mississippi tout ce qui reste encore de Sauteurs à l'est de ce fleuve. Cette immigration forcée doit avoir lieu l'été prochain; et c'est pour s'y soustraire, pour s'épargner les misères qu'elle entraînera infailliblement à sa suite, que les sauvages de la Sainte et plusieurs du fond du Lac, veulent, eux aussi, venir se réfugier sur le territoire anglais. Mais d'après les clauses du traité que le gouvernement anglais vient de conclure avec les Sauteurs du Haut-Canada relativement à la vente de leurs terres, les émigrants ne pourront se fixer d'une manière stable que dans les quelques Réserves concédées à perpétuité aux Sauvages. Or l'Immaculée-Conception est une des plus considérables, et la seule à proximité des États-Unis à cette extrémité du Lac. Tout ce monde va donc nous arriver, par la force des circonstances, et l'on pourra, avec la grâce de Dieu, faire une bonne recrue pour grossir les rangs décimés de notre petit troupeau. Tout récemment j'ai déjà baptisé les premières de ces futurs néophytes de l'Immaculée-Conception; et le jour même du nouvel an, j'aurais l'amie 1851 par le baptême d'une femme du Missigou, poste de la compagnie de la Baie d'Hudson à six journées de marche au nord du Fort.

William,

William, et d'où nous espérons aussi recueillir des brebis pour notre bercail. Ainsi le septentrion et le midi nous tendent les bras. Oh! puissent-ils bientôt se rencontrer dans les nôtres, ces nobles enfans des forêts! puissions nous bientôt les presser en foule sur nos cœurs, les confondre dans un même amour, en faire ici-bas notre consolation, et notre couronne dans le ciel!

Puisque j'ai nommé cette Géophyte du Nipigon, voulez-vous, Monsieur le Supérieur, que je vous dise ce qui l'a déterminée à prendre la Sière. Voici ce qu'elle m'a raconté elle-même.

« Un jour il y a bien longtemps, car mes trois enfans étaient alors tout petits, et ils sont grands aujourd'hui: j'étais allée avec eux dans une île du lac Nipigon, à environ quatre lieues du rivage. Pendant que j'étais occupée à manger des myrtilles et autres fruits sauvages, un vent violent s'éleva sur le lac, et les vagues, s'avancant toujours, finirent par emporter mon petit canot d'écorce que j'avais laissé trop près du rivage. Quelle ne fût pas ma désolation, quand je revins pour m'embarquer! Je me voyais seule, sans ressource sur une île déserte, avec mes pauvres petits enfans. Je crus que c'en était fait d'eux et de moi. Cependant, avant de m'abandonner au désespoir, je voulus tenter un moyen de sauver ma vie et celle de mes enfans. Je fis une espèce de brancard avec deux bois reliés entre eux par des racines flexibles. Je m'accroçois dessus comme dans une pyroque, et, de mon arçon, je fis glisser ma fièle nacelle sur les flots. À la faveur d'un calme parfait, qui, par un bonheur inespéré, succéda tout à coup à la tempête, j'arrivai heureusement à la grande terre. J'avais à peine abordé, que les flots se soulevèrent de nouveau. Si j'avais encore été au milieu du lac, c'en était fait de moi et de mes enfans. Je me hâte d'aller à la découverte d'un canot pour aller chercher ces chers enfans, dont les cris de détresse étaient venus jusque bien loin frapper mes oreilles et déchirer mon cœur.

Je suis le rivage d'un côté, je ne découvre rien, je reviens sur mes pas, je m'avance dans la direction opposée, enfin j'appercois un canot. Je m'embarque à l'instant, et de nouveau le calme se fait. Le soleil

était

était sur le point de se coucher, lorsque je rejoignis mes enfants: ils étaient encore en vie. Je me souvins alors d'avoir entendu, pendant que j'étais jeune, les anciens parler du grand Esprit. » Il est en haut, disaient-ils. » c'est lui qui a fait la terre et toutes choses; c'est le maître de la vie. » Depuis longtemps je n'avais plus pensé au grand Esprit; mais alors je compris qui c'était lui qui avait fait ce calme si extraordinaire, que c'était lui à qui nous devions la vie, moi et mes enfants. Et c'est pourquoi, quand j'ai entendu parler de la Sièze du Grand Esprit, j'ai désiré de tout mon cœur de la connaître et de l'embrasser. » — En, de fait, elle a surpris tout le monde par sa promptitude à savoir les prières, bien qu'elle n'ait presque pas eu de leçons, mais seulement les ait entendues quelquefois à l'église: car elle ne peut y venir souvent, obligée qu'elle est de travailler au Four où le Bourgeois la nourrit. Je donnai à cette bonne négligée le nom de Marie- Anne. (En sauvage, elle s'appelle *Onitta ouick Kamôk* (femme qui sait conduire un petit canot vacillant sans qu'il chavire)).

Maintenant, Monsieur le Supérieur, pour vous donner une idée de notre genre de vie et de celui de nos sauvages, je vais grouper sous certains chefs les petits détails que je croirai de nature à vous intéresser.

Exercices religieux. C'est aujourd'hui lundi. A 5 heures et demie, ou du moins une demi-heure et même une heure avant le jour, selon la saison, vous entendez retentir sous les coups du marteau une barre de fer courbée en triangle: c'est notre cloche. Elle appelle les sauvages à la Maison de la Sièze (l'église). Déjà, par le temps qui court, les deux joëles sont allumés, et plusieurs sauvages, devançant le signal qu'ils n'entendraient pas chez eux, sont entrés et attendent. Cependant l'un de nous prépare les ornements pour la messe. Dix minutes après le premier, un second corps se fait entendre. Aussitôt le prêtre s'habille à l'autel, et les chantres entonnent en sauvage, soit le *Veni creator*, soit le *Veni sancte Spiritus*, soit *Esprit Saint descendez en nous*, *Esprit Saint comblez nos vœux*, ou enfin quelqu'autre cantique au St Esprit. Lorsqu'il est terminé, le prêtre,

le Sacer, à genoux au pied de l'autel, récite à haute voix la prière en sauvage. Elle est assez longue, et se compose des actes suivants dans l'ordre où je les énumère : Actes de Remerciement, d'Offrandes, de Foi, d'Espérance, de Charité, de Demande; *Pater, Credo, Confiteor* en sauvage; Acte de Contrition; Commandemens de Dieu et de l'Eglise; Prières aux Anges Gardiens, à St Joseph, patron des Missions Sauvages, à St Michel, aux SS. Patrons, à tous les Saints; puis enfin l'Angelus et le *Gloria Patri*, également en sauvage. La messe commence immédiatement. Elle est entremêlée de chants et de prières, et suivie de la récitation de *L'ave Maria*, du *Memorare*, et de quelques invocations terminées par le *Gloria Patri*. Alors les sauvages sont libres de partir. Cependant plusieurs hommes, et presque toutes les femmes et les enfans restent à la seconde messe, pendant laquelle une femme récite le chapelet à haute voix, et tout le monde y répond.

A une heure et demie, on sonne de nouveau, et les enfans d'accourir depuis l'âge de 4 à 5 ans jusqu'à celui de 15 à 18, je leur fais le catéchisme. Il faut d'abord leur apprendre la lettre, et, pour cela, je leur fais répéter tous ensemble avec moi les questions et les réponses jusqu'à ce qu'ils les sachent. Cette méthode les rends plus attentifs et les fait rettenir plus tôt. Je tâche ensuite de leur faire comprendre ce qu'ils ont appris à la manière des perroquets. Pour les délasser, je leur fais apprendre nos plus beaux cantiques français, que je traduis en leur langue; et chanter c'est toujours pour eux une récréation nouvelle.

Dès le coucher du soleil, et même plus tôt en été, deux nouveaux corps de cloche réunissent encore tous les fidèles à l'Eglise. Un cantique précède la prière faite par l'un de nous, puis à lieu une instruction d'environ une demi-heure. Avant, deux couplets au St Esprit, et, après deux couplets à la Stéierge sont chantés à deux chœurs par les petits garçons et par les petites filles.

Ainsi donc la journée non moins saintement finie que commencée. Ce que vous avez vu aujourd'hui, *Jour du Purgatoire* se répètera demain, *jour des anges*, et jeudi, *jour de l'exposition*, ainsi appelé parceque nos anciens Sires exposait le S. Sacrement

et)

et donnaient le salut. Mercredi, jour de Joseph, et vendredi, jour de la Croix, il y aura cette différence, qu'au lieu de l'instruction le soir, on récitera le chapelain avec de courtes réflexions sur les Mystères au commencement de chaque dizaine. Le samedi jour de Marie, il n'y a point de catéchisme à cause des confessions. Le soir, on chante les Litanies de la St^eierge, et l'instruction a toujours Marie pour objet.

Mais voici le dimanche, l'anniversaire de la Nativité. Pendant les Cantiques et la prière du matin, se dit la première messe. La seconde, à 9 heures ou 9 heures et demie, est chantée à deux chœurs, les hommes d'un côté, et les femmes de l'autre. — Mais qu'on, dites-vous, c'est pourtant bien là le chant de l'Agnes des, du Gloria, du Credo, du Sanctus, et de l'Agnus, mais je n'en comprends pas un mot est-ce bien du latin, si c'en était ils pourraient à peine le prononcer puisque leur langue ne sait articuler ni f, ni l, ni r, ni s. Or vous du moins, la délicatesse de votre oreille n'est blessée en rien, et que cette langue, que vous avez crue barbare, ne manque ni de douceur ni d'harmonie. Que serait-ce donc, si vous aviez le secret de son accentuation cadencée de ses énergiques tourments, de ses polysyllabes si riches de sons, de ses combinaisons si simples et si variées, de cette allure libre et dégagée qui convient si bien à la noble fierté de l'enfant des forêts! Je l'avoue, il fut un temps où la langue d'Athènes faisait mes délices. Mais jamais ses merveilleux accents et leur cadence musicale ne parvinrent jusqu'à mon oreille dans leur pureté native, ils étaient défigurés par une voix étrangère. Depuis que je commence à m'initier aux beautés de la langue des sauvages, où j'ai fait des progrès bien autrement rapides que dans celle de Démosthènes ou de Cicéron, depuis que j'ai entendu couler de ces lèvres, que notre dindon se plaint à flétrer du nom de sauvages, une parole si facile, si douce, si mielleuse, si naturellement éloquente, et j'oserais dire si énergiquement séduisante, je me persuade que la nature ne fût point avare envers le sauvage sous le rapport du don de la parole, et je cesse d'envier à la Grèce ses beaux parleurs. Oh! puisse-je vous communiquer, Monsieur le Supérieur, mon enthousiasme pour cette langue Stierge des forêts, ou du moins le communiquer à ces futures Apôtres,

Apôtres, que vos vertus, plus encore que vos leçons, favorisent à l'art si sublime de conquérir les âmes!... Mais je m'oublie. Revenons. — C'est le S. Chosé, qui en sa qualité de musicien, adjoit le chant Romain aux traductions que nos Sauvages ont dans leurs livres; c'est lui aussi qui leur fait la classe tous les jours. Il n'y a que le Kyrie qu'ils chantent pas en sauvage, mais en Grec, comme partout. — Les Vêpres sont toujours suivies du salut du C. S. sacrement. Le Deus in adjutorium, les psaumes, les hymnes, tout est en sauvage; il n'y a que les Versets et Oraisons qui se chantent en latin. Les psaumes, ou plutôt les chants qui les remplacent, ne varient pas. Le premier n'est autre chose que le Diálogo, les quatre autres sont des imitations des psaumes. Outre l'instruction de la messe, il y en a une seconde à Vêpres, avant le Magnificat. — Au l'heure ordinaire de la prière du soir, les Sauvages se réunissent pour la quatrième fois à l'Eglise: alors a lieu l'exercice du mercredi et du vendredi, ce qui complète chaque semaine, la récitation publique et méditée du Rosaire. Nous soupignons après le jour où nous aurons une Eglise qui nous en permette d'ériger le chemin de la croix.

Il ne se passe pas de dimanche sans qu'il y ait des communions aux deux messes. Quant aux confessions, c'est une affaire de tous les jours, mais surtout de tous les samedis. La confession est aux yeux de nos néophytes une des pratiques ordinaires du Christianisme; elle ne semble pas leur coûter. Ils seraient étrangement surpris, s'ils savaient ce qui se passe en France sous ce rapport. Pour quelques-uns, le moindre nuage n'a qu'à se montrer à l'horizon de leur âme, pour qu'aussitôt ils prennent l'alarme, et ils ne seront pas tranquilles qu'ils n'aient tout déposé dans le sein de la Robe Noire.

Avant de faire une absence, ou en revenant de voyage, le premier, le principal soin est de se confesser. Les enfans qui n'ont pas fait leur première communion, sont appelés au confessionnal tous les mois; plusieurs y viennent d'eux mêmes plus souvent. Ceux de 5 à 6 ans y viennent régulièrement. Dernièrement, je fus fort étonné de voir se présenter une petite fille qui n'a pas encore 4 ans. Demandez aux Sauvages depuis quel temps ils se sont confessés: n'y eût-il que huit jours,

jours, ils vous répondront de suite: Min-oui-ja, il y a longtemps.

Le dimanche est un jour sacré aux yeux de nos négoyotes. Ce serait un scandale de couper alors du bois pour se chauffer, de tirer un coup de fusil, &c; un enfant qui aura tué un oiseau d'un coup de flèche le jour du dimanche, croira avoir fait un péché. L'été dernier un excellent jeune homme me demandait sérieusement: « Mon père, y a-t'il du mal à tuer les Maringouins le jour de la fête »? « N'oubliez pas qu'on a beau faire la guerre à cette maudite engueule, on en est encore à moitié dévoré. - Je lui répondis en souriant: « Je voudrais les tenir tous dans ma main je ne ferais pas grâce à un seul fâché le plus grand jour de fête. »

Tous venez de voir, Monsieur le Supérieur, nos négoyotes quant au service de Dieu et à la sanctification de leurs âmes; voyons maintenant comment ils pourvoient à leur existence temporelle. Le sauvage n'est pas, de sa nature, homme à s'accumuler. Sans prévoyance et sans souci du lendemain, il vit au jour le jour, se repose quand il a, et, seulement quand il n'a plus, songe à chercher de quoi vivre. La religion, sans doute, a modifié cette tendance à une vie indolente et paresseuse; mais il s'en faut qu'elle l'ait détruite.

Avant d'être baptisés, nos sauvages vivaient uniquement de chasse et de pêche. Depuis leur baptême (il y a environ une dizaine d'années) ils avaient commencé à planter quelques pommes de terre, et c'est jusqu'à présent toute leur culture. Mais ils sentent eux-mêmes la nécessité d'un travail plus assidu, pour demander à la terre le tribut de leur subsistance, que les forêts vont cesser de leur fournir, et que les eaux ne leur paient que d'une manière incomplète; car la chasse est aujourd'hui presque ruinée, et le poisson, quelque abondant, quelque excellent qu'il soit, laisse à désirer, même aux sauvages, quelque nourriture concomitante.

Depuis le commencement d'octobre jusqu'au dix ou quinze novembre, nous sommes dans une solitude complète: tout le monde est à la pêche. C'est la moisson du pays. Pendant ce temps, on vous sale de 2, jusqu'à 12, 15, 16, 20, et même 25 barils de poisson par

famille

famille, selon le personnel et les ressources de chacune. Puis sur la fin, on vous prend à la gelée jusqu'à 50, 100 ou 200 poices, et l'on a ainsi du poisson frais tout l'hiver, sans compter l'économie de sel et de barils. Notez qu'il n'y a pas dans tout le Lac Supérieur d'aussi excellent poisson qu'ici. Presque toutes qu'ils prennent en automne, sont de gros *Oissons-blancs*, de belles truites d'une espèce inconnue dans vos rivières: les uns et les autres ne présentent pas moins généralement parlant, de 25, à 30 livres poice.

Malgré cela, il en est qui faute de sel ou de barils, ou parce qu'ils n'ont pas assez de filets, ou sont trop peu nombreux pour les tendre par les grands vents si fréquents dans cette saison, se voient réduits à la disette au milieu de l'hiver. Alors il faut pêcher sous la glace. Cela se fait de trois manières. La première consiste à tendre les filets sous la glace; la seconde, à y tendre des lignes et des hameçons. La troisième, qui est beaucoup plus pénible, s'appelle la *pêche aux dards*. Voici comment elle se pratique. Un homme part de grand matin, après avoir mangé: car il ne reviendra que le soir, ou tout au plus à midi; si l'air est trop froid. Armé de sa petite hache, il fait un trou au milieu de la glace, planté en demi-cercle contre le vent quelques branches de sapin qu'il a coupées sur le rivage, y jette une couverture, en garde une autre sur ses épaules, et là, accroupi ou couché sur quelques branchages, il agite de la main une ficelle longue de quatre brasses, à l'extrémité de laquelle est attaché un petit poisson en bois garni de plomb. Le véritable poisson croit voir un de ses pareils, et s'avance pour en faire sa proie. Mais notre homme, qui ne cesse d'avoir l'œil au guet, retire peu à peu la ficelle, et de l'autre main, saisissant une baguette de trois brasses de long, armée d'un dard, il enfonce avec dextérité le fer meurtrier, et le retire avec sa proie toute palpitante. Souvent de cette première capture, notre pêcheur se renché aux aguets; mais que de jours vus, le corps transi de froid et le cœur abattu, il redira tristement en son patois: Apparent rari nantes in gurgite vasto.

Quelquefois son œil vigilant n'en découvrira que trois ou quatre dans toute une journée; mais d'autre fois aussi sa main exercée

exercée étendra jusqu'à vingt victimes sur la glace.

En été la pêche est plutôt un délassement qu'un travail. Un homme, une femme s'embarquent avec un enfant dans un canot d'écorce (quelquefois un homme seul), et s'en vont tendre leurs rats le soir pour les aller retirer le lendemain matin, avec les provisions plus ou moins nombreuses qu'il aura plu à la divine Providence d'y faire entrer. C'est le pain du jour, que, chaque jour il faudra aller pêcher au fond des eaux.

J'ai dit que la chasse est presque ruinée. C'est que depuis longtemps, le sauvage ne tue plus, comme autrefois, les animaux seulement pour se nourrir et se vêtir. La soif du lucre a poussé les blancs jusqu'au fond des forêts. Ils ont arré de loge en loge, ils ont dit aux sauvages: Donne-moi ces peaux de bêtes, je te donnerai en échange quelque chose de meilleur et de plus beau; et ils lui ont donné des mitasses, une redingotte, une couverture; souvent même il n'a reçu pour toute salaire que cette détestable saide feu au moyen de laquelle on lui a ravi, contre son gré, l'unique ressource de sa misère.

Chaque automne, à l'arrivée des Marchandises importées d'Angleterre, le sauvage, à moitié nu, se hâte de prendre à crédit ce qu'il lui faut pour lui et pour sa famille. Et aussitôt il s'enfonce dans les bois pour ne reparaitre qu'à la mi-mai, alors que les rivières ont repris leur cours enchaînés depuis plus de cinq mois par les glaces. Cependant le sauvage chasse et chasse encore, car il a une énorme dette à payer, vu qu'on lui tape fort haut ce qu'on lui fournit, et peu ce qu'il apporte. Aussi ne se donne-t-il point de repos: il tend des pièges au renard, au loup cervier, au fontecau, au rat musqué, à la belette, au Carcajou, à la martre, à la loutre &c; il tue l'ours et le daim. Quand au Castor, c'est à peine s'il en rencontre, à de rares intervalles, quelque individu de cette espèce échappé à la ruine de sa race. Depuis longtemps le loup et l'orignal ont complètement disparu, et les autres espèces vont diminuant d'une manière étonnante. C'est que dans cette conspiration universelle et incessante contre les bêtes des forêts, on ne respecte aucune saison de l'année: ainsi, tous les printemps, des milliers d'animaux sont tués à pure perte avec les mères qui bientôt leur eussent donné le jour. L'incurie des sauvages ajoute
encore

encore à ces causes de dépérissement. Durant l'hiver, ils auront tendu des centaines de pièges successivement dans plusieurs endroits: ils ne se donneront pas la peine de les briser à la dernière visite, en sorte que le reste de l'année des centaines d'animaux y trouveront leur mort, sans profit pour personne.

Pour nos chrétiens, il n'y en a maintenant aucun qui passe tout l'hiver à la chasse. Quelques uns, il est vrai, ne font pas la pêche; ils partent dès le mois de septembre, mais reviennent pour Noël, et se reposent ici l'espace d'un mois environ durant les plus grands froids. La plupart passent l'hiver près de la Maison de la Croix. Seulement, comme ils ont aussi leurs dettes, les hommes s'absentent de temps en temps, par exemple, une semaine pour aller tendre des pièges, et, huit ou quinze jours plus tard, une autre semaine pour les visiter. *À la lune où la neige pouté*, c'est à dire vers la fin de février, presque tous les hommes s'en vont, deux à deux, trois à trois ou davantage, et ils ne reviennent qu'au bout d'un, de deux ou trois mois. — Hélas! il en est parti un dernièrement qui ne reviendra plus! C'était un de nos trois ou quatre anabaptistes. Il accompagnait un de ses anciens coreligionnaires converti l'été dernier. Ils n'étaient qu'eux deux. Un soir comme ils bûchaient leur provision de bois pour la nuit, le protestant se prit à attaquer un grand arbre sec fortement incliné. Il veut le faire tomber dans une direction différente de celle qui lui a été imprimée par les ans; et, après avoir fait l'entaille en conséquence, il prend un pieu pour le pousser et le diriger où il désire. Mais au moment même où il veut donner l'impulsion, un vent impétueux s'élève à l'improviste, et fait partir l'arbre, lequel, selon la parole de l'écriture, tombe du côté où il penchait. Le pauvre homme, ployant sous l'effort, se détourne en vain pour esquiver le coup: il est renversé sur la neige. Son compagnon accourut, le retire comme il peut, et le traîne dans leur loge en branches de sapin. Le corps était mortel; au bout de quelques heures, le patient n'était plus. — « Si tu es encore en vie demain », lui avait dit son compagnon, « je te reconduirai au village. » Mon avait-il répondu, « j'aime mieux mourir ici, au milieu de la forêt, où la terre est encore aussi pure que lorsqu'elle sortit des mains du grand Esprit. » — C'est consolation, en vérité! et c'est là tout ce qu'on a pu nous dire en sa faveur. Quand aux remords, au repentir,

repentir, à la conversion, il n'en manifesta aucun signe. On ne dira plus maintenant, que ce sont les *Trais Prians* seuls, ceux qui habitent trop près de la *Maison de la Pierre* ou qui y entrent trop souvent, qui sont punis par la mort. Jussé l'exemple de cet infortuné ouvrir les yeux à ses proches, à sa belle-mère, à ses beaux frères et à sa belle sœur, qui ne sont pas même baptisés, non plus que ses enfants! Mais hélas! je crains bien qu'ils ne soient encore longtems du nombre de ceux qui ont des yeux, et ne voient point, des oreilles, et n'entendent point. Le jour même où l'on apporta la triste nouvelle, je vis par hazard la femme, la belle sœur et deux petites filles du défunt, au moment où un infidèle leur faisait une exhortation à sa manière, leur disant que leurs ancêtres ne manqueraient pas d'esprit, et quelles feraient bien, à l'exemple de ces anciens sauvages, de porter des vivres sur la tombe du mort, pour épargner à son âme les angoisses de la faim. En cette femme, et ces enfants avaient l'œil plus sec que moi même; on eût dit qu'elles étaient plus qu'indifférentes à une nouvelle qui consterna tout le monde. Oh! comme on touche du doigt, dans ces contrées infidèles, l'application de cette parole prophétique de St. Paul: *trains hommes... sine affectione.*

Encore un mot de la chasse. Pour avoir une idée de cette existence sauvage, figurez vous, Monsieur le Supérieur, deux frères, l'un de 17, l'autre de 13 ans, s'enfonçant ainsi, pour deux ou trois mois, dans l'imposibilité des forêts. Le fusil sur l'épaule, une petite hache à la ceinture, le *Kachikibitaganne* ou sac à tabac au côté, une couverture avec quelques pelottes de ficelles sur le dos, tel est à peu près tout leur attirail. Chaque jour il leur faudra trouver sous les plumes du fusil ou dans les nœuds d'un lacs, de quoi sustenter leur vie solitaire et vagabonde. Durant tout ce temps, ils ne rencontreront peut-être pas un seul être humain, ils ne dormiront peut-être pas deux nuits de suite à la même place. Heureux si les lièvres abondent, car c'est presque leur unique nourriture, chétive nourriture dit-on, quand elle est seule: elle a beau être abondante, elle ne soutient pas. — Hélas! ils sont bien rares cette année; et c'est pour cela que quelques-uns de nos sauvages sont revenus. Après avoir rôdé tout le jour, et s'être régalés le soir d'un ou deux lièvres rôtis au feu sans sel

sans sel ni assaisonnement quelconque, ils s'étendent sur quelques branches de sapin, et, enveloppés dans leur couverture, s'endorment d'un profond sommeil. Quelquefois même, s'ils ont des vires cuits d'avance, ils ne se donneront pas la peine d'allumer du feu, ou d'ôter les 3, 4, 5, pieds de neige qui leur servent de matelas. Après avoir ainsi respiré toute la nuit un air pur, sous les verres, le lendemain, pleins d'une vigueur nouvelle, recommencent joyeusement leur train de vie de la veille. Tous les plaigriez peut être, Monsieur le Supérieur, vous les croyez malheureux. Eh bien, vous le voyez ils ne se pensent pas tels. Cette vie, quelque dure et privations qu'elle impose, à pour eux je ne sais quel instinctif attrait: on dirait que c'est l'élément de l'homme des forêts.

La confection du sucre d'érable est encore une nouvelle ressource pour le sauvage, et pour plusieurs, c'est à peu près leur unique ressource dans un temps où la chasse et la pêche sont plus difficiles que jamais. En certains endroits, comme à l'île Manitouline et au Sault St. Marie, les sauvages font d'énormes quantités de sucre; et ils en retireraient un grand profit si, en ceci comme en toute le reste, ils n'étaient la dupe des blancs. Ici et à la Rivière aux- Fourches, ils n'en font pas même pour leur usage. Plusieurs, n'ayant point alors d'autre nourriture, le mangent au fur et à mesure qu'ils le font, et trop heureux encore, s'ils ne jeûnent pas. Car leurs forêts d'érables, qu'on appelle sucreries, commencent à se dégarner, et il faudrait aller très loin pour en trouver de nouvelles.

La saison des sucres est encore une époque où tout le monde, hommes, femmes et enfants, abandonnent le village, pour aller camper, non plus sur le bord des rivières, comme en automne, mais au milieu des bois. Ici, où le printemps arrive tard, ce n'est que vers la fin de mars qu'ils s'en vont, pour revenir à la fonte des glaces, qui varie, avec les années, du 10 avril jusqu'au 20 mai. Nous avons des sucreries à deux heures de l'Immaculée Conception, en sorte que ceux qui y travaillent peuvent revenir pour le dimanche.

Ceux qui font le sucre en règle ont lavé de l'écorce de bouleau l'été précédent, pour faire des caisses ou bassins destinés à recevoir la sève de l'érable. Les autres sont obligés d'en aller laver quelque part, aussitôt

aussitôt que les bouleaux commencent à dégeler. Il est vrai que la plupart des anciens servent encore, mais on ne cesse d'en augmenter le nombre. Il faut aussi préparer d'avance une grande quantité de bois. Quand la sève commence à circuler, on fait une ou deux entailles dans chaque arbre, on y implante une rigole ou petite planchette creusée, et on dépose au pied un bassin d'écorce. Ceux qui ont de l'écorce font tous les jours de nouveaux bassins et de nouvelles entailles; et chaque soir il faut visiter tous ces bassins, qui se montent quelquefois à plus de mille. Femmes et enfants, tout se met en mouvement; on fait vaudange si je puis me servir de ce terme; on apporte le jus précieux dans les chaudières pendues, jusqu'au nombre de 10 ou quinze, sur un grand feu au milieu de la loge. Quand elles sont remplies, on verse dans une grande auge en bois à côté de la loge. Ceci est pour les jours où les arbres coulent abondamment, c'est-à-dire, quand il fait chaud après avoir gelé un peu la nuit. S'il neige, s'il pleut, s'il fait trop froid le jour ou trop doux la nuit, adieu le sucre les arbres ne coulent pas ou très-peu. Cependant un feu ardent continue sous les chaudières dont le nombre diminue insensiblement; mais ce n'est que vers dix heures ou minuit que la vaporisation est complète. Quelque-fois on laisse le sucre se cristalliser au fond de la chaudière; mais presque toujours on l'agite avec un bâton jusqu'à ce qu'il soit refroidi; et il offre alors l'apparence d'une poudre jaunâtre. Ceux qui, faute de mieux attendent ce moment pour prendre leur repas, font alors un régal sucré, sans doute, mais je vous assure, peu confortable: j'en sais quelque chose. Il en est qui ne veillent pas si tard; ils ont soupé, ils dorment et le lendemain, après déjeuner, ils achèveront le travail. Quelque fois une seule famille fera jusqu'à 100 livres de sucre en un jour.

Payer leurs services aux blancs, est encore pour nos sauvages un moyen de subsistance. C'est par là surtout que quelques-uns se procurent le habillement. Ainsi les jeunes gens s'engagent à l'hon. compagnie de la Baie d'Hudson, les uns pour 3 ans (c'est le terme ordinaire), d'autres pour 6 mois, d'autres seulement pour faire le voyage de Novode, port de la Baie d'Hudson, où l'on va, tous les étés, chercher avec de grandes berges les marchandises destinées au Lac Supérieur, c'est-à-dire, au Fort William; et à ceux de Michipicoton, du Lac, et du Missigou. C'est un voyage très pénible à cause des portages à travers lesquels il faut traîner ces énormes berges et transporter les ballots.

ballots. Aussi plusieurs jeunes-gens, prenant pour fantaisie ou respect humain des charges trop lourdes, y ont-ils gagné des maladies de poitrine qui, plus tard les ont conduits au tombeau. Et avec tout cela, il ne leur reste que très peu de chose de leur salaire; car il leur faut acheter de la farine et du lard sous peine de ne manger que du hareng-salé, ce qui est peu confortable pour un travail aussi dur. De plus, ils ne sont jamais payés en argent, mais en simples marchandises, qui leur reviennent fort cher. - Quelques-uns vont aussi faire la pêche à l'Île Royale, et s'amassent ainsi quelque argent, mais, là encore, ils sont souvent payés en marchandises de peu de valeur.

Occupations Domestiques. - Elles sont presque le partage exclusif de la femme. C'est au mari de pourvoir à la nourriture, c'est à la femme de l'apporter. S'agit-il de camper, de décamper c'est la femme qui roule et déroule; en les passant sur le feu, les cerceaux de bouleau qu'elle a cousus ensemble; c'est elle qui les porte dans la marche, elle qui coupe les perches qui font la charpente de l'édifice, elle qui bûche le bois nécessaire. Ainsi par le temps qui court, les femmes vont ordinairement bûcher un peu après la messe, soit pour se réchauffer, soit parceque peut-être on est sur le point de manquer de bois. Mais c'est surtout après dîner qu'elles font gémir les vieux sapins sous les coups redoublés de leurs petites haches. Cependant, il faut le dire à la gloire du christianisme, la plupart de nos hommes partagent ce rude travail en hiver. Que de femmes souffrent de la poitrine, pour avoir porté sur leur dos une trop grande quantité de bûches ou d'autres fardeaux trop lourds! Ici néanmoins, on commence déjà à s'industrialiser, en hiver on fabrique de petits traînaux, à l'aide desquels les enfants amènent, par forme d'amusement, le bois coupé dans la forêt, soit en attelant un ou deux chiens, soit en tirant et en poussant eux-mêmes.

Quand la femme n'est pas occupée à bûcher ou à faire la cuisine, je ne dirai pas qu'elle file ni qu'elle tricote (c'est un genre d'occupation inconnu dans ce pays), mais elle coud, elle brode, elle travaille en rassade ou en porcépie. Et plût à Dieu que toutes fussent ou voulussent ainsi s'occuper! Mais combien passent de longues journées absolument à rien faire, nonchalamment assises sur leurs talons, ou circulant de loge en loge pour tuer leur ennui!

Et le

Et le pire est, pour le dire en passant, que la plupart des sauvages sont femmes ou plus que femmes en ce point.

Il est, cependant, pour les femmes qui ont de petits enfants, une sorte d'occupation inconnue peut-être en Europe: c'est de faire ample provision de mousbes, car c'est tout à la fois les matelas et les langes de l'enfant au berceau. Et ce joli berceau, indien, dont vous avez entendu parler plus d'une fois, en quoi donc consiste-t-il? Figurez-vous une planche de deux pieds de long, sur un de large; une bande en bois assez mince est clouée sur cette planche à un pouce du bord, et forme un contour de deux à trois pouces de haut, lequel enveloppe l'enfant depuis les épaules jusqu'aux pieds. Autour de ce cercle est attachée une bande de drap dont la partie supérieure se lace d'un côté à l'autre au dessus de l'enfant. Il faut voir comme cette enveloppe de drap est ornée, brodée, toute garnie de rassade! D'autres fois, surtout parmi les infidèles, au lieu de cette bande de drap attachée tout autour du berceau il y en a deux autres, plus longues, mais moins larges, fixées à leur extrémité, l'une près des bras, l'autre près des jambes de l'enfant, et enveloppent deux ou trois fois dans leurs replis le berceau et son contenu. Perpendiculairement à la tête de l'enfant, se trouve un petit cercle assaisi au sommet: il sert à abriter cette figure innocente contre le contact de la couverture, et à la préserver en cas de chute. Une élégante ceinture de rassade est attachée à la tête du berceau; la mère la passe à son cou et porte son enfant suspendu derrière son dos dans la position naturelle: avec ce cher fardeau, elle va, elle vient, elle voyage, elle travaille; dans le bois, elle le suspendra à un arbre; chez elle, elle le fixe dans la position horizontale, au moyen d'une corde attachée à chaque bout, et, au lieu de bercer l'enfant, elle le balance pour l'endormir.

Royaux festins, hospitalité, simplicité des mœurs antiques.

Comme je ne prétends pas d'écrire ici les mœurs des anciens sauvages ni même des infidèles dispersés dans les bois, je ne vous parlerai, Monsieur le Supérieur, ici que des ces jeunes absolus de deux jusqu'à dix jours, auxquels les enfants et les jeunes-gens de l'un et de l'autre sexe se condamnent par ordre de leurs parents, dans l'espoir d'être favorisés de quelque songe mystérieux et prophétique; ni de ces marmites en terre, cuites faites jadis avec tant d'art par les habitants de ces contrées; ni de ces cuillères et de ces cuillers en bois creusés

plus tard

plus tard avec le couteau croché. Ici et aux environs, les sauvages ont des chaudières, des plats, et des gobelets en fer blanc: quelques-uns même ont des assiettes et des tasses en fayence. Quant à l'art de faire la cuisine, il ne demande pas grande étude: un poisson avec des pommes de terre dans une marmite pleine d'eau, c'est là tout le secret. Quand cela est cuit, on vous dépose le tout dans un ou plusieurs grands plats, on les pose par terre sur les petites branches de cèdre qui forment le parquet de la loge, ou sur une natte, si c'est dans une maison, et l'on s'assied à la ronde. Les doigts font l'office de fourchette et de couteau. Quelquefois, c'est encore plus simple: on vous met en broche un poisson, c'est à dire qu'on l'enfonce dans un bûton planté à côté du feu. D'autres fois même la cuisine est toute faite; c'est du poisson enfumé et l'est tout prêt à mettre à la bouche. Et c'est là tout le régal; car les potatées sont un confortable que tout le monde n'est pas assez heureux, disons mieux, assez actif pour se le procurer.

Les sauvages font ordinairement deux repas par jour, quelquefois trois. Mais en eussent-ils fait quatre, ils ont toujours une place de réserve au service de ceux qui les invitent; et refuser ou s'excuser quand on donne à manger serait un miracle encore inouï chez les Peaux Rouges. D'un autre côté, s'il se trouve quelque étranger au moment du repas il serait inouï qu'il ne fût pas traité en frère. C'est l'antique hospitalité de l'Odysée et de la Bible, réduites à des proportions plus étroites: car nos trois sylvicoles ne sont pas aussi riches que les Patriarches, ou les Héros chantés par Homère. Et puisque j'ai rappelé ces bons vieux temps, je vous dirai, Monsieur le Supérieur, que j'en retrouve plus d'une image à l'ombre de nos forêts auto-indiennes. On s'étonne dans l'Odysée, de voir des filles de rois laver elles-mêmes leurs robes à la fontaine: mettez à la place des fontaines, qui n'existent pas dans ce pays, un lac ou une rivière, et ce miracle de simplicité se renouvellera ici tous les jours. Là, on voit des princes dormir tout habillés sous un portique, au souffle rafraîchissant des géopiro: et ici, vous verrez les Rois eux-mêmes dormir presque nus sur la neige, au milieu d'un atmosphère glacée qui fait petiller et fondre les arbres, ou bien encore au milieu des tourbillons d'une épaisse boue qui les délivre à peine des sanglantes attaques des maringuins et des morotiques.

Oh!

Où! que n'avons-nous un Ibomère pour faire une *Odysée* sauvage, une *lliade* des forêts! le nouveau, comme l'ancien *Hérodote* aurait des *Hérodote* et des *Saris*, des *Achilles*, et des *Nestor*. L'un et l'autre, ces barbares de la *Sauvage Chasse*, notre chef, et du *Saint-Anglais*, chef de la rivière aux *Courtes*, vous croirez entendre le fougueux *Achille* et le sage *Nestor* en personne: seulement ils ont échangé la langue des *Silages* contre celle des *Ochipoués*. Comme nous sommes assez loin de la frontière des *Sious* les *Nestors* sont ici plus communs que les *Hérodotes* ou les *Achilles*, si le miel qui découle de leurs lèvres, n'est pas fécondé par un soleil aussi brillant que sous le beau ciel de Grèce ou d'Ilium, c'est la même sagesse, le même art de bien dire qui dirige leurs langues naturellement éloquentes. Le tout les mêmes préambules, les mêmes détours, qui semblent par fois plus qu'indifférents, pour arriver secrètement à son but en reprenant la chose ab-ou. Il faut donc que cette méthode qu'*Hérodote* et la *Bible* nous présentent à la fois, et qu'entre-autres, *S. Jérôme* devant le Conseil des Juifs, et *S. Paul* devant la Synagogue à Antioche de Pisidie, mettent si habilement en pratique, soit véritablement celle de la nature, puisque nous la retrouvons journellement en usage parmi les habitants illettrés des forêts.

Mais c'est assez pour une digression. Revenons à nos festins sauvages. Il y a, en effet, de temps en temps de ces festins où la générosité sauvage cimente les liens de la fraternité commune. Ces festins n'ont rien d'extraordinaire pour l'appât: ils ne consistent que dans la qualité, et surtout la quantité plus considérable des viandes. C'est, par exemple lorsque quelqu'un tue un gibier plus distingué, comme le daim. Il se gardera bien de le conserver pour lui et pour sa famille, s'il est dans le voisinage: il appelle tous les voisins, et en un jour on se dédommage avec usure de tous les jeûnes passés et à venir. Même, si le chasseur n'est pas seul, il ne regarde pas sa victime comme lui appartenant, mais à l'instant même il en fait cadeau à son compagnon.

Visites. - Quand on se voit pour la première fois, ou qu'on ne s'est pas vu depuis longtemps, les hommes se donnent la poignée de main *Anglaise* accompagnée du *Bon-jour* français; les femmes se baisent, c'est à dire, que les plus jeunes baisent les plus âgées à la joue. Les hommes baisent aussi les femmes de la même manière. Quand à l'accolade et aux embrassements proprement dits, c'est une chose inconnue dans les États unis, et même actuellement

Dans le

dans le Canada, où les mœurs et les usages anglais ont prévalu sur les mœurs françaises, cette réaction ^{d'instinct} s'étendue tout naturellement jusqu'aux sauvages qui ne tiennent leur civilisation actuelle que de leur commerce avec les blancs. Il faut donc, nous-mêmes, nous conformer en public à cette froide étiquette, qui va si mal à l'expansion française. — Si on se voit de temps à autre, on entre sans rien dire, et le premier soir, et de chercher une place pour s'asseoir. Quelque-fois le visiteur sera accueilli par le mot *Ongéma*, prononcé une ou deux fois; c'est comme si on lui disait: sois le bien venu. Ordinairement les visites sont assez longues: on cause, on fume, on couche nonchalamment sur une natte. Le calumet, *Opowâgane*, souvent avec un manche de trois ou quatre pieds de long, est d'usage universel parmi les deux sexes. Cependant, pour mon compte, je me contente de fumer sans pipe, bien que mes compagnons me donnent un exemple contraire. Presque jamais les sauvages ne fument le tabac pur, ils y mêlent autant par goût que par économie, l'écorce d'un certain arbrisseau qu'ils entrent et font sécher à moitié. — Quand il prend envie au visiteur de s'en aller, il sort comme il s'est entré, sans rien dire; mais si l'on est bonneté, on lui dira, avec une certaine rapidité: *Môdjâne, Môdjâne, Môdjâne, vas t'en, vas t'en, vas t'en*. — C'est là une singulière politesse, me direz-vous; cela ne ressemble pas mal à une injure. — Oh! Monsieur le Supérieur, je suis parfaitement de votre avis: car j'y ai été prisonnier même la première fois que je m'entendis adresser ce nouveau mode de compliment, il sortait de la bouche d'un vieux récalcitrant que rien n'a pu faire renoncer à ses superstitions. Il me semble cependant, me disais-je, que nous avons causé, à l'amiable: aurait-il donc si brusquement trahi son mauvais cœur? Mais par la suite, j'appris que c'est là une véritable politesse, une marque de satisfaction. Du reste, c'est le ton qui fait la chanson, et dans le fait cette formule de civilité n'est pas si sauvage qu'on pourrait se l'imaginer tout d'abord.

Habillemen. — Nos Néophytes n'ont guères retenu de leur ancien costume que les mitasses, les souliers et la couverture. Les hommes ont généralement des pantalons, une chemise d'indienne qu'ils portent quelque fois sur le pantalon, comme une blouse, et une redingote avec une ceinture à l'instar des paysans canadiens. Cette ceinture remplace ordinairement les bretelles. Ils n'ont pas de gilet, même en hiver. La redingote, qui, avec la

Ceinture,

ceinture, forme le costume distinctif du canadien, est comme de nécessité chez les sauvages, auxquels on a toujours donné de simples mitasses au lieu de pantalons. Les mitasses sont de grandes quêtres, cousues dans toute leur longueur, qui tiennent lieu de bas aux femmes, de bas et de culottes aux hommes. Elles sont généralement faites de beau drap rouge, et garnies de rassades de chaque côté et dans tout le contour inférieur. De jolies jarretières, tissées en rassades, les arrêtent au dessous du genou. Chez les hommes, l'extrémité supérieure de la mitasse est, en outre, reliée par une corde à la ceinture intérieure qui soutient l'ansien. L'ansien ou braguette, est une pièce d'étoffe passant entre les jambes et retenue devant et derrière par une corde serrée autour des reins. C'est de nos sauvages qui ont des pantalons, portent des mitasses par dessus en hiver et surtout dans les voyages. Quelques-uns de nos Méphites et presque tous les infidèles, n'ont que des mitasses même durant l'hiver; ils préfèrent ce costume pour voyager et ne se plaignent pas du froid. En été, les infidèles n'ont souvent que l'ansien lorsqu'ils sont chez eux; s'ils sortent, ils chaussent leurs mitasses, mettent une chemise et s'enveloppent de leur couverture.

Le costume des femmes infidèles est plus décent que celui des hommes mais il ne les garantit guère mieux du froid. Figurez vous deux pièces de drap, l'une devant, l'autre derrière, arrêtées au milieu du corps par une ceinture, et cousues ensemble par les côtés, seulement depuis les reins jusqu'en bas: elles se relient ensemble par la partie supérieure au moyen de deux bretelles, en sorte que les épaules et les côtés sont à nu. Pour les bras, elles y appliquent des espèces de manches ou plutôt de boudières, qui faisant le tour du poignet, ne couvrent que la partie extérieure du bras, et se rattachent par des cordons autour du cou. C'est là, ce semble, un ornement plutôt qu'un habit. Il faut joindre à cela la couverture, qui est le *stade-mecum* indispensable de la sauvagesse, soit infidèle, soit chrétienne. Il n'est pas jusqu'aux petites filles de quatre ans, qui n'aient la leur. De même que parmi la haute classe de vos cités, une dame ne paraîtra jamais sans schall dans la rue, de même, au fond de nos forêts, une sauvagesse, petite ou grande, ne sortira jamais de sa loge, ne fût-ce que pour aller chercher de l'eau à la rivière, sans être affublée de sa couverture. Avec cela elles se couvrent la tête

la tête, et s'enveloppent de manière à ne laisser paraître que la figure, et quelque fois que les yeux. Elles n'ont pas d'autres coiffures, et leurs cheveux tressés retombent en queue par derrière. - Quelques-unes de nos Sauvages, et surtout les métisses, échangent en été la couverture contre un schall, qui est moins chaud et plus élégant; et en hiver, les jours de grande fête, contre une pièce de drap noir. Le reste de leur habillement, aux mitasses et aux souliers jorés, est semblable à celui des femmes d'Europe ou d'Amérique. En général, comme nos Sauvages, n'ont que les étoffes ou les habits tout faits qu'on leur vend, ils sont mieux habillés que les habitants des Campagnes en France. Pour dire encore un mot de la couverture, les hommes ne la portent ici que lorsqu'il fait bien froid; hors ce cas, ils ne s'en servent que pour dormir.

Reste la chaussure sauvage, dont je n'ai pas encore parlé. C'est un chaoussou ou brodequin en peau chamvisée, ordinairement de chevreuil, sans semelle, se crissant en haut sur la jambe autour de laquelle il est lié par un double cordon. Pour remplacer la boucle - car c'est partout en ce bas-monde que l'on cherche les ornements - on adapte au dessus du pied un morceau de drap arrondi, artistement brodé ou garni de rassade. Ces souliers, qui ont le grand avantage d'être silencieux, servent tout à la fois pour l'été et pour l'hiver: car on les rend aussi chauds que l'on veut, en s'enveloppant le pied de deux ou trois doubles de flanelle.

Je ne parlerai pas ici du tatouage, de la bizarre coutume de se farder ou noircir la figure, de s'implanter des plumes sur la tête, et autres folies de ce genre exclusivement propres aux infidèles. Seulement, à propos de toilette, je toucherai un point qui y a rapport: c'est la barbe. Je me souviens d'avoir lu autrefois dans le *Sénon* une note relative à la barbe des Sauvages. On prétend qu'il y a des peuples imberbes, et l'on en tire une objection contre l'unité originaires de l'espèce humaine. Le *S. Sénon*, dans son traité de *Deo creatore*, répond que les Sauvages n'ont pas de barbe, parcequ'ils l'arrachent: et qu'ils n'auraient qu'à la laisser croître, pour en avoir une aussi touffue que les blancs. J'avoue qu'il surgit alors dans mon esprit, je ne sais trop pourquoi, quelque doute sur la vérité de cette assertion. Mais j'ai vu, j'ai interrogé les Sauvages, et l'expérience m'a convaincu. Ils

s'arrachent

s'arrachent tous les poils de la figure aussitôt qu'ils pousse, et il leur faut recommencer au moins tous les mois cette opération qui n'est pas sans douleurs. Quoiqu'il en soit, ils s'en tirent si bien qu'on les dirait réellement imberbes, sauf quelque vieil qui ne se donne pas tant de peine et porte des moustaches. Ils dédaignent les ciseaux et les rasoir, comme entraînant l'ennuyeuse nécessité d'en faire trop souvent usage.

Langue. - Je ne m'arrêterai sur cet article si intéressant, qui mériterait, à lui seul, un volume. La langue Ojibwé dérive de l'Algonquin, qui est une langue mère, ou si vous voulez l'Ojibwé et l'Ojibwa sont des dialectes de l'Algonquin. Cette langue n'a qu'un petit nombre de mots racines qui se combinent avec une prodigieuse variété. Riche et féconde pour tout ce qui tient aux idées physiques et sociales, elle est pauvre sous le rapport des idées métaphysiques et abstraites.

Température. - Rien de plus bizarre, de plus fantasque, de plus brusquement variable que la température du Lac Supérieur, et en général, de toute l'Amérique du Nord, excepté à l'Ouest des montagnes Rocheuses. Cela vient, paraît-il, de l'absence de montagnes dans la direction du pôle: rien n'arrête l'Aquilon dans sa course glacée. Et son tour le vent du midi fait sentir son influence avec la même célérité. Ainsi, pour vous en donner un exemple, dernièrement il fit pendant deux jours un froid d'au moins 30 degrés. Un jeune homme, qui voyageait alors dans les bois, arriva ici avec une joue et le menton en compote. Moi-même, étant allé au fort par un sentier dans la forêt, j'étais mes gants l'espace de deux minutes dans un endroit exposé au vent: je voulais essayer mes lunettes renforcées d'une double couche de glace causée par la respiration car j'avais un schall devant la figure; mais impossible d'en venir à bout: mon haleine au lieu de fondre la glace, ne fait que l'épaissir davantage. Je ne me doutais pas que cette opération m'eût gelé les doigts. Mais je le compris, un quart d'heure après, à la vive douleur que j'éprouvai tout à coup, en entrant dans une maison. Je sortis aussitôt pour les frotter avec de la neige. C'était déjà un peu tard: aussi ne fut-ce qu'au bout de deux ou trois jours que cette sensation douloureuse finit par disparaître. Ce fut encore à cette époque qu'il a fallu dégeler le calice jusqu'à trois fois dans une même messe, quoiqu'il y eût à côté un rebaud, et deux poêles tout rouges dans la chapelle. Mais chose incroyable c'est que le

Vin

qui gela dans la burette à un demi-pied au dessous du poêle!... En bien, chose non moins singulière, le lendemain, les ^{bois} dégoutaient comme au printemps: il y avait au moins 4 à 5 degrés de chaleur.

Voilà, Monsieur le Supérieur, un des inconvénients du climat que nous habitons. Cependant, je l'avoue, si j'en excepte l'hiver dernier à l'Église et cela, parcequ'on n'avait pas pris les précautions nécessaires - j'ai moins souffert du froid ici qu'en Europe. L'hiver, il est vrai, est tout autrement rigoureux que dans vos montagnes; mais aussi le bois n'est pas rare. À Montréal, j'ai vu des pauvres quêter du bois par des 25 ou 30 degrés de froid: ici, on a que la peine de l'abattre. Le confortable de Montréal ne m'empêchait pas d'avoir froid aux pieds, depuis que j'habite, parmi les sauvages, je n'ai pas même senti cette incommodité, grâce à la chaussure du pays. En hiver, vous ne voyez jamais de bœuf, même jamais la terre. On a des chemins, ou plutôt des bouliers à deux ou trois pieds au dessus du sol, formés d'une neige qui s'est durcie comme la glace. Si l'on dévie de ces sentiers frayés, il faut absolument des raquettes. Même dans les temps doux, excepté au printemps, la neige n'est jamais gluante, comme dans vos montagnes: on dirait de la farine ou de la pousière; il faut donc renoncer aux tournois des boules de neige. Nos belles nuits d'hiver, où l'atmosphère plus rarifiée qu'en France laisse voir plus à découvert le spectacle du firmament, sont encore souvent rehaussées par l'éclat des aurores boréales, presque inconnues sur votre horizon.

Les forêts et les lacs gardent longtemps leur triste manteau d'hiver. Mais aussi l'ont-ils à peine dénouillé, que déjà la végétation est en pleine vigueur, et bientôt elle répare, par sa prodigieuse rapidité, le temps qu'elle a perdu sous les neiges. S'il n'y a point de printemps en Amérique, en revanche il y a un long et bel automne. Enfin, un autre contraste avec ce qui se passe de l'autre côté de la grande eau salée, c'est qu'ici, la chaleur fut-elle excessive durant le jour, les nuits sont toujours extrêmement fraîches.

Occupations des Missionnaires. - Voyages.

Je n'ai pas épousé, sans doute, Monsieur le Supérieur, ce que j'aurais à dire sur le Compte des sauvages; mais ce que j'en ai exquisé dépasse déjà les bornes d'une lettre. Cependant, avant de quitter la partie, il faut que je vous

je vous dire aussi un mot des occupations du Missionnaire.

Déjà vous en avez compris quelque chose. Pour faire, chaque semaine, à tour de rôle, la prière, les instructions ordinaires et les offices du Dimanche, et, entre les confessions, les catéchismes, l'instruction des ignorants, la visite des malades, il faut encore faire les fonctions de brévet de police et de juge de Paix. Souvent, quand, après avoir accompli tout cela, donne plus de trois heures aux exercices de piété, sans compter le bréviaire, je prépare des instructions, on peut encore repasser un peu de moral, ou consacrer quelques instants à cette langue qu'il faudrait toute une vie pour posséder à fond! Il faut, jusqu'à présent, que chacun fasse son Dictionnaire, et ce n'est pas un petit ouvrage. Quant à la Grammaire, nous n'avons, pour toutes nos Missions, qu'un seul exemplaire de celle publiée, il y a douze ans par M^r. Bellocourt, prêtre Canadien, et Missionnaire chez les sautaux. M^r. Barraga, Missionnaire à l'Orléans, à l'autre bord du Lac Supérieur, dans l'Etat du Michigan, a publié l'été dernier une nouvelle Grammaire Ojibwa, en Anglais; mais, pour être plus volumineuse, elle ne vaut pas, il s'en faut, celle de M^r. Bellocourt.

Il est vrai que le temps des sœurs et de la pêche laisse au Missionnaire un peu de liberté. Il est heureux d'en profiter, pour récomposer son âme dans la solitude, et mettre en pratique le conseil de l'Apôtre: *Attende tibi et doctrinæ*. Il fait sa retraite alors; il étudie, il compose, il traduit. Il rappelle le passé, il anticipe l'avenir: il discute, il censure, il réforme; il combine, il décide, en un mot, il répare ses forces épuisées par une action incessante, et aiguise ses armes pour de nouveaux combats.

Une autre occupation du Missionnaire, celle qui entraîne à la fois le plus de fatigues et de dangers, mais aussi le plus de consolation, et peut être le plus de fruits, ce sont les voyages, les excursions apostoliques. Au l'Isle Mounitoulne, et au Sault St. Marie, c'est à peu près l'occupation habituelle des Missionnaires. Ici le champ est moins vaste, ou plutôt moins praticable parcequ'il est trop vaste. Le Lac de la Pluie et le Wigigon sont un peu loin pour être visités en hiver, et du reste les sauvages n'y sont pas alors rassemblés. Ce n'est qu'à de longues années d'intervalles, que la glace établit un pont sur les dix lieux de lac qui nous séparent de l'Isle Royale. Il ne reste donc que la Rivière aux Courties où nous ayons à aller

à aller depuis le mois d'octobre jusqu'au mois de mai. Mais durant cette époque, ce n'est pas toujours un voyage si facile. Je puis en dire quelque chose, car je fis 6 fois le trajet l'hiver dernier, et je les déjà fait deux fois cet hiver. Figurez-vous qu'il faut quelquefois, comme le printemps passé, marcher dans la glace fondante jusqu'à un demi-pied de profondeur, ou s'avancer d'un œil circumspect au milieu des crevasses qu'elle offre de toutes parts; d'autres fois, comme cet hiver, errer sans chemin à travers les bois, depuis les premiers rayons du jour jusqu'à 9 à 10 heures de nuit. Je me bornerai ici à vous faire connaître quelques incidents de mon dernier voyage.

J'avais dix compagnons, dont l'un portait sa charge sur son dos, l'autre tirait la sienne avec un petit traineau. Le premier jour, point de difficulté: nous marchons sur une belle plaine de glace, presque partout recouverte de neige, et nous nous installons pour dormir, dans une petite maison dont les quatre habitants se trouvent alors à l'Immaculée Conception. Le lendemain, après avoir déjeuné avant le jour nous nous enfonçons dans le bois. Il y a trois à quatre pieds de neige, et bien que le chemin ait déjà été frayé trois fois cet hiver, on n'en découvre plus aucune trace. On appelle chemin un sentier tortueux, sinueux et montueux, qu'on renouvelle tous les hivers, ou pour mieux dire presque toutes les fois qu'on y passe, parcequ'une nouvelle neige tombée le fait disparaître. Pour comble de disgrâce, le temps était doux, et la neige fondante se collait à la raquette et au traineau: aussi le pauvre sauvage qui faisait l'office de traîneur, était-il hors d'haleine.

Il était près de midi, lorsqu'arrivés au bout d'un long portage, nous nous arrêtâmes au bord d'une rivière pour faire la cuisine. Pendant que l'un fait gemir sous sa petite hache un vieux sapin sec, l'autre fait résoumer la glace sous les corps de la sienne, et bientôt une source à jailli de ce nouveau rocher du désert. Une tasse de thé, c'est tout notre potage: car, en hommes prévoyants nous avons de la galette et du lard cuit d'avance. Le régal est vite expédié, et l'on se remet en route avec un nouveau courage.

La nuit tombe avec une neige épaisse, quand nous faisons du feu pour la seconde fois: car nous sommes loin encore d'Omni-cijoc la rivière

(la Rivière aux Courtes). Quelque désir que nous ayons d'arriver le même jour, à cause des malades qui m'attendent ou peut-être qui ne m'attendent plus, il nous faudrait, bon gré, mal gré, passer la nuit au pied d'un arbre, si, par bonheur, nous ne trouvions le chemin frayé. Deux jeunes-gens sont venus le matin même jusque-là, et nous pouvions encore, aux dernières lueurs du crépuscule déchiffrer leurs noms écrits sur la neige. Leurs traces suffisent à nos deux compagnons pour les guider au milieu des ténèbres, tandis que je les suis pas à pas, les yeux fixés sur leur habit. Et après avoir gagné peut-être dix fois le bord du lac, pour nous en écarter, y revenir, et nous en éloigner encore à chaque nouveau rocher à pic qui se présente, nous arrivons enfin à la Baie aux Courtes. Un de mes sauvages, qui vient de laisser son traîneau au milieu des rochers, voyant la marque des raquettes sur la glace, veut nous y entraîner, malgré mes observations; car le vent du midi a déjà décollé tout le contour de la Baie. Qu'importe, il persiste, et, armé d'un pieu pour soulever la glace, et d'une torche pour reconnaître sa route, il s'avance, et s'avance encore. Nous le suivons d'assez près; la glace n'est pas épaisse: interrogée à chaque pas, elle tremble sous le coup, et fait redire à l'écho une réponse de plus en plus alarmante. Une crevasse se présente, nous la franchissons encore, bien que d'un pas chancelant; mais alors notre guide est forcé lui-même de s'arrêter; son bâton passe à travers la glace. Nous retournons sur nos pas, le plus doucement possible, et à distance respectueuse. L'écorce de bouleau qui nous éclairait, suffit à peine pour nous ramener au rivage. Enfin nous y parvenons, après l'avoir échappée belle, et nous promet-
tant bien d'être à l'avenir plus circonspects. Nous nous remettons à
errer à travers les bois, et il n'était pas loin de minuit, quand nous
arrivâmes à la Rivière aux Courtes. Je me mis au lit sans souper, car
nous avions laissé en route nos vivres avec le traîneau, d'un autre côté, ce
n'est pas la coutume chez les sauvages d'avoir quelque chose de cuit hors le temps des
repas, et, comme j'étais tout trempé, je n'étais pas d'humeur d'attendre.
Je pus à peine me réchauffer dans mon lit près d'un bon feu, et le lendemain
je fis la grosse matinée, jusqu'à ce que mes vêtements fussent secs.

Quinze jours plus tard, quand il fallut songer au retour, les difficultés
furent encore plus grandes. Nous partîmes à deux heures du matin, dans
l'espoir

l'espoir d'aller coucher à Prince-Bay, dans la petite maison qui m'avait abrité la première fois. Avant que le jour parût, nous avions couru plus d'un sérieux danger: plus d'une fois il nous avait fallu marcher avec une précaution infinie sur le bord de l'abîme. Je parle de ces endroits du rivage où la grève fait place à un rocher à pic qui vous barre le passage. Cependant, en hiver, il se forme au pied de ces rochers une couche de glace assez épaisse, et d'une largeur plus ou moins grande. Je me rappelle un de ces sentiers qui avait à peine un déci-mètre de large. Or c'est là qu'il nous fallait passer, pour éviter des portages trop long ou trop abrupts. Quand le soleil s'éleva sur l'horizon nous nous enfouîmes dans le bois où nous marchâmes toute la journée. Je me plaisais à faire la comparaison de ces marches sauvages, où l'on ne trouve ni chemins ni sentiers, ni hôtels, ni villages, où l'on ne rencontre guères pour tout être vivant que quelques pic-bois qui cherchent leur nourriture sous l'écorce des arbres, avec ces belles routes de France qui n'ont point de rivales dans le Nouveau Monde, avec cette scène si variée, si pittoresque et surtout si vivante de la civilisation, de l'agriculture et de l'industrie. Je me rappelais, en particulier, ces promenades hebdomadaires, tantôt jusqu'au sommet de l'Ormont, où, plus voisins du ciel, nous faisons retentir jusqu'aux oreilles de celle qui en est la Reine, les plaintes de l'écité, le *Salve Regina*; tantôt jusqu'aux antiques abbayes de Moyenmoutier et de Senones, où l'on respire encore au milieu des ruines je ne sais quel parfum de doctrine et de vertu où l'on admire encore cette courte épitaphe de Dom Calmet, composée par lui même: *Multum legis, multum scripsi multum oravi utinam bene!* Ici, vous ne rencontrez d'autres monuments que ces rochers séculaires, qui ne redisent rien de leur mystérieux passé. Je me trompe, voilà une pointe que les Sauvages appellent la *Pointe aux petites pierres*, mais que les Canadiens et les indiens nomment la *Pointe au dore* parceque, porte la tradition, un Sire y dit la messe dans le temps jadis.

J'aimais aussi à méditer le contraste que je me figurais entre vos arbres fruitiers et les nôtres. Ceux-ci ne fleurissent pas au printemps, ne charment pas les regards et n'embaument pas l'atmosphère en automne par l'agréable coloris et le délicieux parfum de leurs fruits mûrs. Très peu de nos arbres tirent leurs fruits de la terre; ils n'en ont généralement

D'autres

D'autres que ceux qu'ils reçoivent du ciel tous les hivers. Vous me comprenez je pense, Monsieur le Supérieur, je parle de ce fruit qui rappelle la manne du désert de cette neige tellement abondante que les fiers sapins et les cèdres orgueilleux s'inclinent sous son poids, et offrent une image bizarre mais fidèle des pommiers de vos jardins ployant sous leurs fruits. Quelquefois même, il tombe tant et tant de neige, que ces rois de la végétation succombent écrasés sous la faix. Il n'est pas, en effet, jusqu'à la plus petite branche, jusqu'à la moindre feuille qui n'en soit toute chargée. Aussi, celui qui fraie la route, sans compter qu'il doit incessamment chercher de l'ail les arbres qui portent quelque veille trace de la bache sur leur écorce (car ce sont là ses seuls jaloux), sans compter aussi qu'il enfonce passablement dans la neige, même avec ses raquettes, sans compter enfin qu'il lui faut toujours cà et là les branches obstruant le passage, doit encore être armé d'un bâton, avec lequel il frappe devant lui les arbres qu'on ne peut se dispenser de toucher en passant sans cette précaution les pauvres pèlerins auraient bientôt une montagne de neige sur chaque épaule. Vous concevez par là tout ce que la fonction de guivre a de pénible alors: aussi généralement les voyageurs se chargent-ils de ces offices à tour de rôle.

Bref, ce jour-là les chemins furent si mauvais, que nous n'arrivâmes qu'à nuit close au bord d'une baie, de l'autre côté de laquelle est située la petite maison où je voulais aller coucher. Nous pensions trouver la glace en bon état, et c'eût été l'affaire d'un quart d'heure pour nous rendre au gîte, Mais nous comptions sans notre hôte: il y a encore de la glace à la vérité, mais elle est si faible, qu'il est impossible de s'y aventurer. D'un autre côté, faire le tour de la baie le long du rivage, tantôt sur la glace, et tantôt dans le bois, c'est un trajet long et difficile en lui-même, mais que les ténèbres de la nuit rendent alors impraticable. Il faut donc, bon gré, mal gré nous résigner à camper à cette heure indue. La neige tombe à gros flocons, et l'on voit à peine à deux pas devant soi. Nous commençons par mettre le feu à un bûche: en un instant l'écorce s'enflamme jus qu'au sommet; et, à la lueur de cette colonne de lumière, l'un secoua la neige des arbres sous lesquels nous voulons nous abriter, un autre, se servant de sa raquette on guisa de pêle, creuse dans la neige l'endroit du campement, un troisième

Courra

Coupe et arrachent les racines, pendant que le quatrième, prenant, comme on dit, ses yeux à ses mains, s'en va, rôdant çà et là, à la découverte de quelque trou desséchés, car il n'y a qu'une pièce de cette espèce à l'endroit où nous campons. Notre bûcheron en rapporte trois. Ainsi, quatre pièces de bois, c'est tout ce qu'il faut nous résigner à avoir, jusqu'à ce que, vers minuit, la lune montant sur l'horizon nous aide à en découvrir quelques autres. Après un frugal repas, chacun s'étend sur des branches de sapin, près du modeste foyer. Je m'enveloppe de mon manteau dans ma couverture et ma peau de buffle. Mais quoiqu'on eût secoué la neige de l'arbre sous lequel reposait ma tête, il en restait encore assez, outre la nouvelle qui tombait, pour que la fumée voisine la fît fondre et distiller goutte à goutte sur ma figure. C'est ce dont je m'aperçus, quand le froid me tira de mon premier sommeil: car le ciel s'était éclairci, et une brise glaciale soufflait à travers les arbres. Je réveillai mes hommes qui s'en allèrent couper quelques vieux arbres, au clair de la lune. Pour moi je m'enfonçai la figure dans le lit et laissai les gouttes d'eau se congeler tranquillement au dessus de ma tête. Le matin, la glace de la baie était brisée en mille morceaux. Cependant, après un long détour, nous arrivâmes enfin au logis que nous ambitionnions la veille. En revanche, nous y passâmes le reste de la journée, et, quoique le plancher fût notre seul matelas, nous y dormîmes un peu mieux que sous les gouttières de la forêt.

Mais que sont Monsieur le Supérieur, toutes ces aventures, toutes ces fatigues, tous ces dangers même, si, à ce prix, un indigne Missionnaire est assez heureux pour arracher quelques âmes aux griffes de satan! Hélas! c'est bien ici qu'on peut dire en toute vérité, qu'il est petit le nombre des élus. Mais enfin, un Missionnaire ne doit-il ajouter qu'une seule âme à ce nombre mystérieux, aurait-il droit de plaindre le peu qu'il lui en coûte, le peu qu'il a sacrifié? Assurément non. Il se rappellerait la sentence de St. François Xavier: Aller au bout du monde, sauver une âme et mourir, c'est là un fort digne d'envie. Cependant, je le dis avec confiance, quiconque voudra se dévouer, pour l'amour de la Bonté Divine et des âmes qu'elle a créées à son image et rachetées de son sang, à défricher cette partie inculte de la vigne du Seigneur, n'aura pas à craindre de voir ses sueurs condamnées à la stérilité. Je dis ses sueurs: car pour son sang, peut-être n'aura-t-il pas le

bonheur

bouheur de l'y verser. Peut-être!... car enfin la palme du martyr n'est pas, ce me semble, à jamais bannie de ces régions assises à l'ombre de la mort, où le démon tient encore le triple sceptre de la cruauté, de la licence et de la superstition.

Oh! que ne puis-je, en ce moment, me transporter de corps comme je le fais en esprit, au milieu de votre nombreuse et fervente communauté! ou plutôt que ne puis-je leur faire voir des yeux, leur faire toucher du doigt, les misères dont je suis le triste témoin! que ne puis-je faire retentir à leurs oreilles les cris de détresse de tant d'âmes qui se perdent jour et nuit!... Que dis-je? leurs cris de détresse... disons vrai, les clameurs de leur joie insensée qui se précipite sans souci vers l'abîme, et les transports d'infantile allégresse que la ruine de ces nobles enfants de Dieu arrache à l'ennemi de tout bien. Oui, que ne puis-je voler au milieu de vous, chers Séminaristes de St Die, ou vous transporter avec moi le long de ces fleurs et de ces lacs, image du temps et de l'éternité ou des milliers d'êtres à forme humaine, doués d'une âme raisonnable et immortelle, végétant dans la misère et la dégradation, se jouant avec toutes les superstitions de l'enfer, et périssant victimes de leur ignorance! Si ce vœu de mon cœur pouvait se réaliser, je vous dirais, les genoux en terre, et l'image de mon Sauveur à la main.

O vous tous, qui m'êtes unis par les liens d'une patrie commune, par la même vocation sacerdotale, par l'éducation cléricale sous les voûtes du même sanctuaire, souffrez qu'un inconnu vous parle, vous prie, vous conjure: au nom de tous ces titres déjà si puissants; au nom de vos plus chers désirs. Dieu les connaît: ils sont pour la gloire: ils sont pour les âmes; au nom de cette générosité d'âme qui distingue toujours les vrais enfants des Rois; que dirai-je encore? au nom de JÉSUS le divin conquérant des âmes, regardez, je vous en supplie, contemplez, prêtez l'oreille. Ne voyez-vous pas ces pauvres sauvages, plus nus, plus misérables, plus dégradés, et presque aussi ignorants que les animaux de leurs forêts; décimés par le froid, par la faim, par la contagion; perpétuels jouets enfin des plus grossières superstitions, jusqu'à ce qu'ils périssent ensevelis dans une même ruine avec l'inférial tyran qui suit capter leurs hommages! Malheureux aveugles!

aveugles! ils sont religieux, oui sans doute; mais ce n'est que pour honorer le démon qui les abuse d'une manière si cruelle! Et personne ne songe à leur découvrir le piège! personne n'est là pour leur jeter un cri de salut, et leur tendre une main secourable!... La soif de l'or jette mille aventuriers jusqu'aux coins les plus reculés de ces sombres forêts: elle leur impose les plus rudes privations, des sacrifices non d'un jour, mais de toute une vie: et ils s'y résignent et ils les acceptent avec bonheur. — Et ces âmes plus précieuses que l'or, ces perles inestimables qu'un Dieu est venu retirer de cette fange terrestre pour en faire l'ornement des cieux, personne n'y songe, personne ne se dévoue pour les recueillir, les dégrossir, les laver dans le sang de l'agneau, et les enchasser comme autant de pierres vivantes dans les murs, impérissables de la Jérusalem céleste!

Des Robes-Noires! Des Robes-Noires! Qu'il nous vienne de vrais Robes-Noires, et nous prendrons la Prière du Grand Esprit, tel est le cri qui s'échappe de temps à autre du sein de ces tribus errantes, condamnées à l'anathème et à l'oubli du genre humain. Et ce cri d'une âme naturellement chrétienne, l'écho le promène de rocher en rocher, jusqu'à ce qu'il expire au bord d'un lac solitaire, et personne n'y répond! Que si par hasard, il vient à retentir aux oreilles de quelques Robes-Noires perdus dans ces forêts, leur cœur gémit, et, dans l'impuissance où elles sont de se multiplier, à l'égal des besoins, elles jettent vers le ciel d'inénarrables soupirs qui, par fois, vont jusque par delà les mers retentir à l'oreille des cœurs et réveiller le zèle endormi. Cette prière des pauvres, ces cris de l'homme de désir arrivent aujourd'hui jusqu'à vous, jeunes lévites du sanctuaire. C'est la voix de Dieu: nolite obdormire corda vestra... Tenez donc, encore une fois, regardez, écoutez: ne vous laissez point de contempler cette scène si tragique et malheureusement trop réelle; arrêtez-y vos yeux, attachez-y vos oreilles, fixez-y votre âme, collez-y votre cœur: bientôt vous prendrez ces âmes en pitié, vous compterez pour rien les distances, les privations, les sacrifices: car l'amour ne connaît pas tout cela, et l'amour, un amour surnaturel, généreux, héroïque, pour ces pauvres âmes, aura rempli votre cœur; et vous n'aurez plus qu'un désir, qu'une ambition sur la terre, le désir de voler au secours de tant d'infortunés, l'ambition d'embraser ces froides régions du feu céleste qui vous dévore. Unam petiti à Domino, hanc requiram, telle sera désormais votre devise, jusqu'au jour où

jour où vos vœux, couronnés de succès, vous permettront de vous écrier avec l'apôtre: *OS nostrum patet ad vos, O Indii! dilatatum est cor nostrum.*

Ne croyez pas pourtant, chers amis, que je veuille vous enlever en masse, et vous faire franchir ainsi l'Atlantique. Non; je n'oublie point cette parole: *Ulius quidem sic, Ulius vero sic, ni cette autre: Non vos me elegistis, sed ego elegi vos.* Je sais qu'il y a aussi, là où vous êtes, des ignorants à instruire, des pécheurs à convertir, des justes à diriger. Je n'ignore point tout cela, chers amis; aussi ne vous dirai-je pas: *Senez tous*, mais: *Comptez-vous, décimez-vous, décimez vous encore*; ne craignez pas de vous appauvrir: donnez au Seigneur, c'est prêter à usure, c'est s'amasser des trésors. Que votre zèle ne soit pas circonscrit entre deux clochers: *Domini est terra et plenitudo ejus...* Mais je dirai encore: Quiconque parmi vous sent battre son cœur sous l'impulsion d'une généreuse pensée, eh bien qu'il vole au poste le plus difficile, le plus dégariné, le plus périlleux, qu'il se dévoue, qu'il meure: assez d'autres se trouveront pour occuper les postes moins périlleux... Mais je parle aux élus de Dieu, à ceux à qui l'unction du St Esprit en a plus révélé dans le secret de leur âme que toutes mes paroles ne leur en pourraient dire, à ceux qui ont compris toute la portée de cette parole si admirable de condescendance dans la bouche du Créateur parlant à sa Créature: *Si vis*; à ceux qui, touchés de cette voix intérieure: *Quem mittam?* ont répondu généreusement: *Ecce ego, mitte me; mitte quem misisurus es*: c'est à ceux-là que je m'adresse, et j'ose leur dire, tout indigne que j'en suis: O mes frères bien-aimés, gardez-vous d'étouffer cette voix qui vous parle au cœur, gardez-vous de détourner l'oreille; et si déjà vous êtes assez heureux pour avoir fait les premiers pas, gardez-vous de retourner en arrière. Soyez sourds aux chants des sirènes, foulez aux pieds la chair et le sang, riez-vous des vains artifices de l'enfer. Il amasse des images sur votre route: marchez toujours, et bientôt le soleil de la grâce fera briller à vos yeux mille délicieuses clartés. La carrière est ardue, ce vous semble: eh quoi! *numquid non poteris, quod potuerunt isti et ista?* Franchissez les premiers obstacles, et tout s'aplanira sous vos pas, et vous couvrez de triomphe en triomphe, et vous ne succomberez qu'à vous que sous le poids de vos lauriers... Heureux élus! pourriez-vous aspirer à

un sort

soyez plus beau!

Je n'ai plus qu'un mot à vous dire, ô vous tous que mon cœur aime, chers Séminaristes de S. Dié: chaque fois que vous entrez dans votre chapelle, après avoir adoré dans son Tabernacle le Maitre des Apôtres, et salué l'Apôtre de toutes les misères, S. Vincent de Paul, qui du haut de cet autel, fait couler dans vos cœurs le fleuve de la charité apostolique, tournez vos regards sur ces autels collatéraux, où je lis d'un côté: *Indicium Apostolorum*, et de l'autre: *Reginae Apostolorum*: arrêtez-vous en contemplation devant ce spectacle, regardez, écoutez... pleurez, soupirez, ... demandez, insistez, faites violence: pensez aux Sauvages, à leur pauvre Missiomaire et laissez la grâce agir librement au fond de vos cœurs. C'est là tout ce que je demande, accordez-moi cette faveur, et bientôt ce sanctuaire deviendra un cénacle d'où s'élanceront des essaims d'Apôtres, et l'on s'exercera à leur passage.

Quam speciosi pedes evangelizantium pacem, evangelizantium bonam et plus tard l'on redira d'eux dans l'assemblée des saints: *In omnem terram exivit sonus eorum, et in fines orbis terra verba eorum*.

Je reviens à vous, Monsieur le Supérieur, vous qui faites couler la sève apostolique dans tant de cœurs. Pardonnez-moi ma trop longue lettre. Commencée le jour de la purification, je la termine aujourd'hui, fête de S. Joseph. Je l'ai prié à l'autel ce commun et cher Patron, qui est aussi le patron des missionnaires Sauvages; je l'ai prié pour vous et pour moi, pour nos Sauvages et pour votre chère Communauté. Qu'il daigne souffler à quelque âme généreuse le désir de venir nous rejoindre. Cette automne, au Lac des Sables, où les Sauvages étaient rassemblés pour recevoir leur paiement, la rougeole et dysenterie ont moissonné plus de cent cinquante personnes, principalement parmi les enfants: trois seulement ont été baptisés par un chrétien à la demande des infidèles eux-mêmes. La belle moisson qu'une Robe-Noire eût fait là pour le ciel! Mais, hélas! il n'y avait que trois ministres protestants qui n'ont pas même régénéré une seule âme dans les eaux du baptême. Souffrez donc, Monsieur le Supérieur, que je me recommande encore une fois, ainsi que tous les Sauvages, à vos S. Sacrifices et aux prières de votre Communauté.

Je suis avec un filial et respectueux attachement, en union des S. Coeurs de Jésus et de Marie,

Monsieur le Supérieur, Votre très-humble et très-obéissant
serviteur en N. S.

M. M. Frémiot S. J.

76^e Lettre

Le P. Manipaul, Missionnaire au Canada, à son Supérieur à Paris.
 St Croix, grande Manitouline le 5 Juillet 1851.
 - Mon Révérend Père.

P.P.

Je partis le 17 novembre envoyé pour une mission dans un de nos villages sauvages sur l'île grande Manitouline. Ce village s'appelle Obichigwaning. Dans une petite journée nous mesurames par eau en petite barge les 20 ou 25 lieues qui séparent ce village de notre centre qui est St Croix de Wikwemikong. Les Sauvages du village venaient d'achever leur petite Eglise, de 38 pieds de long sur 24 de largeur. Elle est toute en bois, - haute de 15 pieds jusqu'à la gouttière. Toute lambrissée de planches minces, dans le dehors de belles boisseries en haut et en bas dans l'intérieur. Personne que les Sauvages n'y a mis la main. Ils ont scié à bras toutes les planches. De belles moulures ornent tous les angles et les extrémités des gouttières. L'intérieur était encore vide quand j'arrivai. Je fis faire par les mêmes ouvriers Sauvages un autel à colonnes qui a bon aspect malgré sa simplicité, de larges credences qui servent de petits autels, chaque côté du grand autel, une table de communion des stalles ou bancs distingués pour les chantres. Sur l'autel six gros chandeliers, avec deux autres plus petits, sur les côtés du tabernacle à côté de la grande croix d'autel: le tout reflète la lumière comme si c'était de l'argent pur, quoique ce ne soit que des plaques de fer-blanc qui recouvrent le bois. Il fallut aussi revêtir de trois grands tableaux le fond de notre Eglise. Mais que faire n'ayant que des images de cadres et de livres? on fit d'abord le bois des grands cadres ou tableaux. Une toile est fortement tendue dans le fond. Avec de la colle on attache sur ce fond avec ordre les images qui se rapportent à un même objet, de manière que dans moins d'une journée on a complété trois tableaux, Un de la St Famille, l'autre du Sacré cœur, l'autre spécialement de la Stierge. Bien entendu que cette improvisation demande la charité. Ajoutez à cela le chemin de la croix, qui nous a été envoyé par quelques bonnes âmes de Mantès par le moyen du B. O. Laurent, et qui décore à grande satisfaction, les murs de notre petite Eglise; puis encore les grandes fleurs écloses entre les mains de nos Sauvageuses et qui déployant à gros

a gros traits le rouge, le jaune et le blanc sur tout: à l'autel et sur les crédences qui l'environnent: après cela entendez ces voix sonores qui retentissent en saints cantiques, puis voyez le missionnaire accompagné à l'autel de servants, portés-croix et acolytes en petites aubes avec boutanelles rouges: dans ce coup d'œil vous avez une fête de Noël dans un village des Iles Manitouline.

Derrière l'Eglise les Sauvages ont fait un modeste presbytère qu'il trouve beau et moi aussi, relativement au pays. On y est assez à l'abri des vents, pas autant de la fumée quoiqu'il y ait une cheminée en bois: on y a bon lit de planche, une table et une belle chaise.

Ce jour: L'Épiphanie les Sauvages offrirent à notre Seigneur trois grandes Croix, qu'ils portèrent en procession par leur village en mémoire des trois rois et de leurs présents. Les trois grandes croix sont de dimension à ne pas manquer de frapper les yeux de tous les passants.

Je fis ma visite aussi de bonne amitié. Dans toutes les maisons, les murs et même le plancher inférieur étaient tapissés d'indiennes ou de draps de toute couleur. J'avais cru d'abord que cet étalage était pour la visite du missionnaire, mais j'ai appris que c'était l'habitude de tous les ans à pareil jour. Seulement cette fois-ci on avait ajouté un siège également préparé, pour ma visite spéciale.

Je passai six semaines avec ces bons Sauvages, qui en firent fort content et moi aussi.

Il me restait donc soixante lieues à faire à pied sur la glace, pour arriver à Brestilongwishine. J'avais un guide Sauvage et deux chiens qui traînaient les provisions de voyage. On sait que dans ce pays, les auberges sont les forêts du rivage, ou les îles couvertes du firmament.

La glace nous fut assez fidèle, dans toute la route, elle s'échappa cependant, par deux fois, sous mes pieds. La première fois elle s'ouvrit pour me laisser enfoncer la jambe jusqu'aux genoux. La seconde fois, elle se déroba bien de toute la largeur de mes deux raquettes; mais l'élasticité de l'eau soutint le plateau de glace qui était sous mes pieds; et je fus assez vif pour me jeter à plat ventre en dehors du trou sur la glace solide. Une autre fois elle faillit me tromper d'une autre manière. Je marchais en avant, il y avait une rivière qui se déchargeait d'une vallée qui était en face; on n'en voyait pas l'embouchure, on ne l'entendait pas non plus. Un haut pont de glaces mouvantes la couvrait.

J'allais

J'allais droit me jeter dans ces glaces mobiles, et par conséquent descendre dans le lit de la rivière. Mon compagnon qui avait de meilleur yém que moi, m'avertit à temps. Et je bénis encore Dieu qui surveillait notre marche dans cette route chancelante. Je ne vis pas trop les curiosités qu'aurait pu m'offrir l'aspect de ce pays nouveau pour moi, j'avais un quadruple voile vert sur les yeux pour empêcher que je n'ind'a'y avr^t plus mal encore. Je n'avais pas employé assez tôt ce préservatif: j'avais p^rattrappé le mal de neige de manière que je ne pouvais plus voir ni le jour ni le feu. Nous fûmes six jours en voyage, cet accident ne fut que pour les trois derniers jours; ce fut la première fois depuis que je suis prêtre que je ne pus réciter l'office divin.

Lorsque nous fûmes arrivés à Benitengristhine, ma route jusqu'à Ecorse ne fut plus si difficile nous étions là en terre civilisée, avec chevaux et voitures. Je ne restai cependant que deux jours dans la ville. Je rencontrai chez Monseigneur l'évêque le R. P. Tellier avec lequel j'avais passé trois ans à la Prairie. La rencontre fut, comme on le suppose, agréable.

De retour à Benitengristhine, je commençai l'œuvre qui était une des causes pour lesquelles je faisais ce voyage, c'est à dire donner en passant une copie de retraite à ce village qui est surtout Canadien quoiqu'il y ait beaucoup d'Anglais et d'Irlandais. Le village n'est composé que d'une trentaine de maisons: les habitants sont disséminés dans tout les environs jusqu'à trois lieues à la ronde. Ils viennent tous au village pour les exercices de la religion les dimanches et les fêtes. C'était déjà au printemps on était à faire les semailles d'érable, puis vinrent les semailles, de manière que je ne pus pas avoir mon monde aussi exactement qu'il aurait été souhaitable. Cependant la place avait besoin d'être évangélisée. Quoiqu'un bon missionnaire Canadien ait là sa résidence plus habituelle, cependant, la grande étendue de sa mission qui lui nécessite des absences presque continuelles, et surtout l'ingratitude du terrain. (Cette place est une de celles qui paraissent si éloignées du centre du monde que quelques-uns sembleraient douter que Dieu soit encore là) étaient les causes des plus grands besoins spirituels. L'ignorance surtout, et puis les vices qui l'accompagnent était là sans frein et à son comble. Outre la prédication nous étabîmes, et nous fûmes faire le chemin de la croix. Les esprits revinrent bientôt à réipiscence, on proposa la tempérance totale de toute liqueur énivrante.

Comme

comme nécessité exigée par tous les intérêts temporels et religieux, par tous les intérêts sociaux et domestiques, par tous les intérêts d'ordre et de mœurs. Les catholiques et les protestants, les ouvriers, les femmes et les commerçans convoqués pour reconnaître la nécessité de ce remède public en convinrent tous, et le redirent partout avec conviction. Le Vendredi saint on avait tenues prêtes autour de l'autel un bon nombre de croix noires longues de deux pieds, avec les autres dimensions proportionnées. Après l'exposé des souffrances et des sacrifices que le divin Sauveur s'était imposés pour notre amour, tout le monde fut invité à s'engager pour toujours et par amour pour le divin Sauveur à l'abstinence totale de ces boissons si nuisibles au corps et à l'âme; de venir le promettre publiquement au pied de l'autel, et de prendre pour être le mémorial, le soutien, le signe toujours visible de cette promesse, une de ces croix noires qui devra être suspendue jusqu'à la mort à l'endroit le plus décent de la maison. De toutes ces croix, il n'en reste pas une seule; et celles que nous préparâmes pour les Dimanches suivans s'épuisèrent de la même manière.

Maintenant dans toute l'étendue de cette mission les maisons sont marquées à l'intérieur de ces croix noires qui imposent toujours je ne sais quel respect qu'on n'ose violer: à la vue de ces croix, les danses, les divertissemens scandaleux n'osent se montrer. C'est un article du règlement de la société, que le soir et le matin dans la maison on doit prier devant cette croix noire. Un bon Canadien qui auparavant avait bien l'habitude de jurer, nous disait dans sa maison en parlant de sa croix: «Maintenant quand je veux jurer et que je vois cette croix; les sacrés me rentrent dans le ventre.»

Dans le village il y avait six ou sept familles de marque protestantes de diverses sectes. J'allai dans toutes parler de la vraie Religion; j'étais partout reçu avec plaisir à cause du bien public qui se faisait.

On ne parlait de religion, des passages de la Bible, en un mot de tout ce qui pouvait contribuer à acquiescer des connaissances religieuses. Une dame des plus marquantes et des plus inquiètes disait: «Toutes les Eglises n'en font qu'une: on voit dans l'apocalypse sept Eglises bien distinctes, qui étaient cependant de vraies Eglises.» Son fils, principal commerçant de la place disait: «Je crois moi que chacun peut fonder une Eglise; dès qu'on se rassemble plusieurs ensemble pour former une société.» — Sur quoi vous fondez vous pour soutenir

Cette

cette singulière ^{opinion!} Sur ces paroles de l'Evangeliste: « Si deux ou trois se rassemblent en mon nom, je suis au milieu d'eux. » Un autre, quand j'ai fait mes adieux me prenait les mains, les baisait, pleurait, me remerciait du bien que j'avais fait dans la place. Je lui donnai comme on fit une fois à Meatiabonne, une médaille miraculeuse avec la prière memorare. En l'acceptant il me dit qu'il la porterait jusqu'à sa mort, et quand on lui en avancerait 50 piastres, il ne voudrait pas la donner. Et comme je parlais il me rappela pour me dire qu'il allait se débarrasser de quelques affaires, et puis dit-il j'entrerai dans votre Eglise, Suivant ceux des nôtres qui vivent ou qui entendront lire ces lettres telles qu'elles, nous recommander au divin Cœur!

Je suis avec affection filiale et avec toute soumission,
mon Révérend Père, Sire de votre Révérence infirmus in
X servus.

M. B. Manipay S. X. misse.

77^e Lettre.

Lettre du Sire Manipay, Missionnaire au Canada à son Supérieur à Paris.

Sts Rois Grande Manitouline le 15 septembre 1851.

Mon Révérend Père.

Je vous raconterai en courant nos petites courses et aventures depuis la dernière lettre que j'adressai à votre Révérence au mois d'août dernier.

Je fis d'abord un voyage au Fort de la cloche. J'y arrivai trop tard. Les Sauvages qui y descendent à tous les printemps étaient déjà dispersés. Je ne baptisai alors que trois adultes.

Je fis un autre voyage au Fort de Misisagang. J'y arrivai encore trop tard. L'année dernière j'avais baptisé la une vingtaine d'infidèles, les prémices de la peuplade. Ce fut presque les seuls que je trouvai cette fois-ci.

Ils étaient encore contents d'être chrétiens malgré les misères que les verseurs de boissons avaient occasionnées. Je baptisai encore 5 infidèles convertis.

Je revins au Port de la Roche. J'avais appris que plusieurs familles y étaient revenues. En effet j'y trouvai six loges d'infidèles. Une partie de ces infidèles restent ordinairement dans les environs de la Roche, une autre partie vient des environs du Lac Boisson-blanc, dans les terres au côté Nord-est du Lac Huron. Depuis deux ans ces sauvages viennent successivement se mettre dans le sein de l'Eglise. Cette fois, j'en ai baptisé 24: entre autre le chef de la peuplade de la Roche.

Depuis longtemps nous cherchions à gagner le vieux chef de la peuplade du Lac Boisson-blanc. Le ministre anglican de Manitowaning le travaillait aussi sans cesse. Pendant que j'étais à la Roche, on m'a dit, qu'il n'était pas loin, je pars pour le trouver. C'est le vent qui nous conduit ou plutôt la divine providence. Le soir je crois que nous sommes allés très loin, nous revenons sur nos pas. Nous campons pour la nuit à une petite île qui se voit d'assez loin. A la brume notre chef qui était encore plus loin que nous n'avions été, voit notre feu, et vient de suite s'informer qui nous sommes. Il est dans un canot d'écorce avec six de ses jeunes-gens. Le voyant venir je m'avance sur le rivage pour les recevoir; je ne savais pas qu'ils étaient; je ne pensais plus que mon chef pût venir de ce côté-là. Je leur demande qui ils sont, ils me reconnaissent, ils ne répondent rien. Ils se sont mépris, ce n'est pas moi qu'ils avaient envie de voir, ils avaient pensé d'abord que je pouvais être un Je ne sais qui qu'ils attendaient. Alors le vieux chef qui était accroupi au milieu du canot me demande: « Qui y a-t'il de nouveau? » Rien si non que je te cherche; je jouis d'un sensible plaisir de vous rencontrer si à propos. Je vous apporte la brière. « Je t'ai dit l'année passée que j'étais pour la brière de l'anglican ». - C'est pour rien que tu as dit cela; tu n'as pas encore pris la prière de l'anglican. J'irai vous trouver demain pour parler de cela. Je n'ai pas beaucoup de provisions à vous donner mais, cependant, je vas te donner un peu à manger à toi qui es chef. » Là-dessus je vais à ma tente chercher un morceau de pain et un peu de lard. Il le reçoit assez dédaigneusement en disant: « Ah! en voilà beaucoup! » C'est que je n'en ai guère; mais je te donne cela à toi, parce que tu es chef. Il retourne à son camp. Le lendemain, je n'emporte rien, je vas à leur camp, avec ma simple berge. Je trouve mon chef un peu loin du rivage assis à l'ombre

l'ombre sous un grand arbre occupé à faire un rotz. Je m'assis près de lui. Je lui parle de la prière. Il me répond: « n'as-tu pas de ce que je te dis l'année dernière, et que je t'ai dit encore hier, que je suis pour l'anglais, c'est pour rien que tu dis cela tu n'as pas encore été baptisé, cet anglais c'est un trompeur il te ment. . . » à ces mots je jette devant lui quelques herquettes de tabac « Tiens, appelle tes fils voilà pour fumer, je veux vous parler à tous ensemble. » Je vais chercher moi-même ses deux fils qui sont tous deux pères de famille: pendant qu'ils fument, je leur parle, épuisant tous mes motifs d'opposition. Sur la fin je demande à celui des deux fils qui me paraît le plus ouvert: « Eh bien! est-ce que tu ne prendras pas cette prière? », « Non. » « Eh pourquoi! ton frère ne disait pas comme toi, et toi aussi plus tard tu penses autrement. » . . . Ils se lèvent, ils retournent à leur ouvrage. Je reste seul avec le vieux chef. Les enfants venaient tout autour mais ils n'osaient approcher. Quand je leur disais quelque chose ils se sauvaient. Je dis encore bien des motifs au vieux. « Je reprends mon crucifix. » « Suis-tu celui-ci qui a été attaché à la croix, c'est le fils de Dieu, il est venu sur la terre pour nous, il a été crucifié pour nous. Le vieux regarde, il dit: « Est-ce cela? Est-ce vrai? - Oui c'est cela, moi je l'aime ce Christ. » Je baise le crucifix. « Est-ce que tu ne le baiseras pas aussi toi? » Je lui porte le crucifix aux lèvres; il le baise à deux reprises. Le fait fini il n'oppose plus de résistance. « Eh bien, je veux te baptiser demain. » « Bon j'en serai content. » Je lui parle longtemps des Mystères de notre salut: Dieu lui a ouvert l'esprit; il conçoit, il comprend, il répond bien, il est content.

Je retourne aux fils, je leur apprends les dispositions de leur père « Eh vous aussi vous prendrez la prière avec lui etc. » Ils répondent par un oui douteux, mais j'avais le père c'était l'essentiel. Le soir arrive je retourne à mon camp. Le lendemain je reviens vers 9 heures du matin. Un des fils avait déjà délogé, et était parti avec tout son avoir. L'autre achevait de faire son canot: je lui parle; il me répond avec une froide indifférence. Je leur dis: « Pour vous ce sera une autre fois; plus tard vous serez mieux décidés. » Les femmes surtout étaient oppressées comme quelqu'un, qui voudrait se soustraire aux poursuites de l'ennemi. J'allai trouver mon vieux chef. Il était encore sous le même arbre que la veille et occupé de la même manière, ses dispositions n'avaient pas changé. Je lui parle quelque temps il est content. Je vas chercher à ma berge, du pain, du lard que j'avais apporté exprès pour eux. J'appelle le fils et le père, je les fais manger. Il y a longtemps qu'il n'a

n'a pas mangé de cochon, c'est bon etc. » Quand ils ont bien mangé, le fils se lève et retourne à son canot. Je continue d'instruire mon chef. Pendant que je parle je vois la femme du fils qui plie le butin comme pour partir. Je pense qu'il veut me jouer un tour. Je vais chercher ma boîte à chapelle, y étale au pied de l'arbre tout mon appareil pour le baptême. J'ai tout le temps de faire la cérémonie avec toute la pompe que l'on peut désirer lorsque l'on baptise dans le bois non loin du rivage à l'ombre d'un grand pin. Je pus même armer de toute pièce mon nouveau chrétien. Chapelot, diapulaire, crucifix, je lui passai tout au cou. Je lui recommandai bien d'avoir toutes ces pièces à Manitouaning, lorsque le ministre Anglican viendrait le visiter. Pendant ce temps là les autres préparaient tout pour le départ. On vint chercher le butin sur lequel le chef était assis. Le bon Vieillard me serre les mains avec affection et va se placer dans le canot. Au temps des présents à Manitouaning, 15 jours après son baptême il a été assidu à venir aux instructions religieuses avec la foule des catholiques; et il y venait avec les Insignes que je lui avais mis au cou.

Il faudrait maintenant mon Révérend Père, vous parler de cette réunion de Manitouaning. Cette année, Je ne le ferai, cependant, que brièvement. Jeut-dire qu'une autre fois nous reviendrons sur la chose. Nous avons encore dans cette occasion, retiré par le saint baptême quinze âmes d'infidèles. Mais nous avons eu quelques démolés. Les apporteurs de présents de la part du gouvernement, ont apporté aussi cette année du Wistki aux Sauvages. Il y a eu des scènes de quêtantes d'ivrognerie. Plusieurs de nos pauvres Sauvages sont encore cette fois tombés dans le piège. Les autorités constituées pour procurer le bien général des Sauvages en toute manière se sont tuées. Le ministre Anglican a réclamé pourtant d'abord contre le désordre. Il n'a pas été écouté. Muni d'avance de la parole de nos Supérieurs, je vais à mon tour demander à l'intendant de la place comme juge de punir les coupables. Il refuse. Le temps presse; la barque qui reçoit les délinquants verseurs se prépare à partir. Le désordre encore reste impuni au grand malheur du pays. Je rencontre le ministre je lui demande s'il veut m'écrire un billet en anglais; il en est fort content. Sur ce billet d'information je déclare à l'intendant, Juge des principaux verseurs, et je signale 13 témoins. Cette fois le juge admet l'information, mais comme il est fort occupé il m'écrit le soir pour que je compte à ce que l'autre juge le docteur Layton, juge l'affaire. De

Londement

Le lendemain je lui réponds par écrit que j'y consents. Le juge Layton à 8 heures du matin reçoit la commission. Après ma messe vers 9 heures et demi il me fait parvenir une lettre, par laquelle il m'avertit qu'à 9 heures et demi il pense m'attendre, que je vienne avec mon parti. Je recevrais alors l'abjuration d'un sauvage protestant; je le baptisais sous conditions et je le mariais. Avant que j'aie fini toutes ces opérations un courrier arrive en hâte me dire: «Sire je vous cherche, la chambre est pleine d'Anglais; ils trouvent que vous êtes longtemps à venir.» Je me hâte, j'arrive chez le docteur. On avait déjà fini la cure. Il était 10 heures passé. Le juge me dit: «vous venez trop tard: la cure est levée, votre affaire est perdue.» J'ai beau réclamer contre l'inguste précipitation des procédés. — «Les témoins principaux qui étaient contre vous sont partis, l'affaire est finie.» Je reporte l'information au Tribunal du premier juge; il refuse de la reprendre: il me répond par écrit qu'il n'avait été appelé, que je n'avais pas comparu, que la chose était finie. Cette lettre à la main, je vais dire au Capitaine Juge. «Eh bien, Capitaine, ce sera son excellence le gouverneur qui jugera cette affaire.»

La crainte que cela et bien d'autres choses ne soient effectivement portées au Gouverneur inquiète nos Magistrats. Ils agissent selon le devoir de leur charge mais sans dissimuler leur colère.

Le Ministre Anglican indigné de ce que dans le temps qu'il me servait d'interprète je lui enlevais un des siens, vient de m'accuser devant la magistrature de Monitouaing du crime d'avoir marié un protestant avec une catholique sans avoir publié les bans de mariage. J'ai donc comparu le 30 août au Tribunal de la Justice. La première partie du prétendu délit, savoir, que j'avais marié un protestant, a été bientôt justifiée d'après les dépositions mêmes des témoins appelés par le ministre et surtout par l'acte de baptême que j'ai présenté. Il a été constaté que mon jeune marié avait abjuré l'Anglicanisme, qu'il avait été baptisé sous conditions, qu'enfin c'était un catholique. La seconde partie du délit, savoir, que j'avais marié sans publier les bans de mariage était justifiée aussi par l'exhibition de mon acte de mariage, extrait des registres publics. On lit dans l'acte que: «dispense de trois bans de mariage ayant été accordée d'après les pouvoirs à nous donnés par l'évêque de Toronto, ou... Mais le ministre, par la loi a contesté à l'évêque de Toronto le droit de dispenser des bans de mariage. Nos juges qui ne sont probablement pas très forts

dans

forts dans le droit Canon n'ont pas osé cette fois-ci aller si vite, on a remis la chose à un autre jour. de manière qu'aujourd'hui 15 septembre ad huc sub iudice lis est.

Plus tard mon Révérend Père, nous vous enverrons le détail de toutes ces comédies : il est assez curieux. J'écris pour ma part le N. S. N. Pour notre Supérieur vous écrira pour la Sœur et le Père D. Durouquet aussi pour la Sœur.

En nous recommandant à vos B. B. je suis avec une religieuse soumission - et une filiale affection

Mon Révérend Père,

Votre 4^e infirmus in X^o servus

Nb. S. Lamiang S. S. Miss^{re}

78^e Lettre

Lettre du Père Frémont Missionnaire au Canada à un Scolastique de la même Compagnie

L'Immaculée Conception, près le Fort William Lac Supérieur.
18 Octobre 1861

Mon bien cher Frère,
B. C.

Qu'elle différence entre votre vie et la mienne! Depuis ces jours de douce et paisible mémoire, où nous nous assayions côte à côte sur les bancs de ce cher collège de Brugnotte dont vous occupez aujourd'hui une des premières chaires, quelle divergence dans nos destinées! Chantez vous encore d'aussi bon cœur qu'au temps jadis:

Ah! qu'ils sont doux, Belgique hospitalière
Les jours coulés sous ton ciel protecteur!
Fils de la France, un jour à notre Père

Mons

Nous rédions avec bonheur.

Où! qu'ils sont doux etc. . .

Vos regards, vos soupirs ne se tournent-ils pas quelque fois vers la chère Patrie, voire même vers l'Amérique, qui est, a-t-on dit, la seconde Patrie de tout le monde? - Il est vrai, me répondrez-vous, que je vous suivrais volontiers jusqu'à l'autre bout du Nouveau monde. Cependant je me plais dans la position où la B^e Obéissance me place, puisqu'elle est, comme la vôtre ad majorem Dei gloriam. Car ici, du sein de mon obscurité, je forme de bons citoyens à la France qui m'est chère, je forme des Apôtres qui, peut être, un jour iront vous rejoindre. - Grand merci, cher Frère, pour ces dernières paroles. Béni soyez-vous mille fois. Je vous assure, et vous m'en croirez assez, que vous ne sauriez me rien dire de plus agréable à entendre, de plus doux à penser. Oui, heureux ami, gardien et maître de l'enfance, connaissez votre bonheur, connaissez votre sublime mission: faites, faites des apôtres, et, dans votre modeste chaire, vous aurez plus conquis d'âmes à leur seul légitime Souverain, que votre pauvre serviteur, malgré tous ses sermons, malgré toutes ses courses, ses fatigues et ses périls; et, au jour des récompenses, il vous en viendra. Belle couronne qu'il était venu chercher si loin: vous la lui aurez ravie.

Permettez-moi mon cher Frère, de vous raconter aujourd'hui, pour le profit de vos futurs Missionnaires, une petite promenade de ma façon. Il y a un mois de cela. Vous étiez encore, vous et votre chère famille, dans toute la ferveur des vacances, et sans doute que les mille distractions d'alors ne vous laissaient guère le temps de songer aux Sauvages ni à leur Missionnaire. Ma promenade ne se faisait pas, comme les vôtres, à la vapeur ou en carrosse; ce n'était pas non plus en litière ou en brouette comme celles de nos Missionnaires de Chine; enfin, ce n'était pas même avec la voiture du Capucin: car, de vouloir aller à pied dans ce pays, tant qu'il n'y a pas au moins un mètre de neige, qui permette d'escalader sans danger les broussailles et les arbres tombés çà et là sous l'effort des vents ou le poids des années; ou bien encore, à moins qu'un pont de glace ne permette de traverser les lacs et les rivières à pied-sec, ce serait, je vous assure, perdre son temps et sa peine, puisqu'il n'y a sur la terre ferme ni chemins, ni sentiers, ni quelque chose qui y ressemble. Ainsi comme nous n'étions au temps ni des neiges ni des glaces, ma promenade ne pouvait avoir lieu que par eau.

Il s'agissait d'aller à l'Île Royale, où presque tout notre monde s'était réfugié

refugie momentanément pour la pêche. Il ne restait à l'Immaculée Conception que deux hommes disponibles, je n'avais donc pas à choisir; mais de canots, il n'en restait plus d'assez grands ni d'assez forts dans le village. J'eus recours à M. M^r. Kenzie, le Traiteur du Fort William; il eût l'obligeance de me prêter un de ses canots de pêche. Plus lourd, et partant plus rebelle à la manœuvre, il devait ralentir notre course; mais nous dûmes peut-être à sa solidité et à sa grandeur de ne pas nous abîmer avec lui sous les eaux.

Le jour fêté, jeudi, 18 septembre, je me lève de grand matin, et sur le champ courir éveiller mes deux compagnons. Je m'abtiens de dire la messe pour ne pas perdre de temps; car, quand on voyage sur le Lac Supérieur, surtout dans cette saison, il faut à tout prix, profiter du calme; mais les Sauvages sont si lents d'habitude, et si peu pressés de leur nature, qu'il est grand jour quand nous quittons le rivage.

Bientôt le vent contraire s'élève, et c'est à peine si nous gagnons le Pâté, Ile Ronie; paraît-il, par un ancien volcan, et de la forme d'un pâté, à environ 10 milles du continent et 20 de l'Ile Royale. Ainsi il faut nous reposer jusqu'au soir, dans l'espérance que le vent s'apaisera enfin, et que nous pourrions traverser pendant la nuit. Au coucher du soleil, nous nous hâtons à gagner une petite île au sud, d'où nous pourrions contempler au large l'aspect du lac, et raccourcir tant soit peu notre traversée. Mais nous n'avons pas, en mathématiciens habiles, mesuré la distance où nous voulions atteindre au temps que la lumière devait encore s'arrêter sur l'horizon. La nuit nous surprend avant que nous puissions arriver au but; et, quand nous y touchons, il fait déjà si obscur, qu'il faut aller presque se heurter le nez contre les rochers, pour s'assurer qu'il y en a. Ciel s'il y en a! mais ce n'est que cela. Cette île, n'est qu'un rocher presque nu, et un rocher à pic. Que faire? Nous voilà bien quelque peu dans l'embarras: car, de retourner à notre première station, ce serait reculer au lieu d'avancer, et puis il n'est plus jour. Nous côtoyons le rocher que l'orgueil incessamment mes deux Sauvages dans l'espoir d'y découvrir quelque endroit aplati. Enfin en voici un c'est une manière de banc d'environ 2 mètres de large, 4 ou 5 mètres de long, et près d'un mètre de hauteur. Le lieu paraît favorable à nos gens. Je ne partage pas trop leur avis. Je crains que le canot, qui est lourd à manier, ne receive contre le rocher quelque échec qui le mette hors de service; car alors que devenir dans ce pauvre îlot! nous serions plus à plaindre assurément

que

que l'infortuné Robinson dans sa grande île. Je voudrais voguer tout doucement vers le large, jusqu'à ce que la lune se lève et nous envoie à travers les nuages assez de lumière pour apercevoir l'île Royale. Mais, outre que ce plan n'est pas des plus agréables pour l'exécution, mes hommes craignent que le vent ne soufflé trop fort toute la nuit. Je les laisse donc faire. On met pied à terre, on cherche à tâtouner une écorce de bouleau qu'on y allume, et, à l'aide d'une planche qui se trouve heureusement dans le canot, on parvient à le hisser sur le rocher avec moins de danger que je n'aurais cru d'abord.

Ce n'est pas tout de loger à l'abri de toute injure des flots ce cher canot d'écorce qui nous est plus précieux que la prunelle de l'œil, il faut songer à nous loger nous mêmes. Pour cela, la première chose à faire, c'est d'escalader la seconde marche du rocher qui n'a pas moins de 3 mètres à pic. Heureusement, une bien-faisante racine vous permet de poser le pied à mi-côte, et une autre non moins courtoise vous présente une poignée de main au sommet. Nous parvenons donc à nous hisser ainsi l'un après l'autre, ainsi que nos bagages, sur une plate-forme assez spacieuse, jonchée ainsi que toute l'île, de vieux sapins secs, auxquels un incendie porta jadis le coup mortel sans pourtant les consumer. En un clin d'œil, un vaste brasier dissipe les ténèbres et l'humidité de la nuit. Après quelques moments accordés à la douce satisfaction de jouir en paix de sa benigne influence, nous prenons notre frugal repas du soir préparé d'avance; puis, après avoir demandé à celui qui fait le calme et la tempête de daigner emprisonner le vent du sud-est qui s'oppose à nous, nous nous endormons sans autre ciel de lit que le firmament: car il est trop hard pour dresser ma tente.

Mais déjà il fait jour, et le vent souffle plus fort que jamais. Allons, contre mauvaise fortune bon cœur: patientons et jeûnons: car c'est le vendredi des quatre-temps. Nous faisons la prière en commun; je raconte à mes compagnons la vie du saint du jour; je chante les soupirs de l'exilé, c'est à dire le Salve Regina, que j'ai vu récemment en sa rage, ainsi que l'inviolata, et divers cantiques. Je visite un tertre qui nous domine, et où nul arbre n'a repoussé encore au milieu des pierres. Là, vous apercevrez les vestiges des fortifications sauvages où se retranchaient les guerriers des vieux temps. Chacun avait la sienne. Il n'était autre chose qu'un petit creux rehaussé d'un rempart de pierres amoncelées tout autour à la hauteur peut-être d'un mètre au-dessus

dessus du sol. Les guerriers; cachés dans ces embuscades, tiraient sans être aperçus, et certainement - mêmes à l'abri des coups qui pouvaient partir du lac ou du bas des rochers. Mais, malgré ces stratagèmes, plus d'un brave laissa ses os sur la place où on les voit encore. Toutefois nos sauteurs prétendent que le plus grand nombre de ces ossements appartient aux Iroquois, qui, à les en croire, parsemèrent jadis de leurs cadavres les bords du lac Supérieur. Et c'est sans doute la raison pour laquelle ces pauvres Iroquois, tout décimés et pacifiques qu'ils sont aujourd'hui, continuent d'être un fantôme d'épouvante pour les sauteurs de ces parages.

Pendant il se fait tard, et nulle apparence de calme. Insensiblement le vent tourne à l'est, et nous envoie la pluie. L'orage gronde toute la nuit au milieu de la foudre et des éclairs. Mais, cette fois, ma tente est dressée, et mes compagnons s'abritent de leur mieux sous le canot.

Enfin, le samedi avant midi, le vent ayant gagné Nord-Est, envoie des vagues toujours croissantes contre le rocher sur lequel est attaché notre canot, et nous fait craindre que si nous différons encore, nous ne puissions plus le motter à l'eau aisément. De plus, nos provisions s'épuisent, et que deviendront-nous sur ce rocher stérile? Où aller, du reste? car, maintenant le vent ne nous permet plus de retourner à l'Immaculée Conception. Bref, la traversée est résolue.

Nous disons les Itanias de la St. Jérôme, puis, vogue la galère: Nous avons le vent de côté, et une couverture nous sert de voile. Nous avançons, mais le vent déploie de plus en plus la puissance de son souffle: d'énormes vagues, toutes blanches d'écumes, se dressent fièrement devant nous et se succèdent avec rapidité. Toutefois nous les fondons assez bien par le milieu, lorsqu'arrivés tout à fait au large, à peu près à la moitié de l'espace que nous avions à parcourir, les vagues deviennent irrégulières et le danger sérieux. Notre unique rameur commence à perdre courage. « Je l'avais bien dit, » murmure-t-il, « que le vent était trop fort pour nous. » L'autre n'est pas de son avis. « Retournons, » dis-je moi-même à celui-ci, « s'il y a moins de danger à reculer qu'à avancer, c'est la même chose, » me répond-il. « Courage donc, mes enfants, ayez bien l'œil au guet pour esquiver les vagues, et du reste, confiance en celui pour la gloire duquel nous marchons, » ce n'est pas pour notre plaisir

plaisir ou notre intérêt que nous avons entrepris ce voyage, mais uniquement pour le service du Grand-Spirit: il nous gardera. Je prierai, pendant que vous travaillerez." — "Oui, mon père, parlez fort au Grand-Spirit," me dit le rameur. — "Sans doute, mon enfant, sois tranquille; prie-le, toi aussi dans ton cœur, et ton âme vigoureusement." — Et tandis que je récitais mon chapelot fort dévotement, je vois le pauvre jeune-homme remuer les lèvres comme quelqu'un qui murmure une prière.

Pendant j'admire avec quel bonheur nous échappons sans cesse à la furie menaçante des vagues, qui, au moment où elles semblent vouloir nous engloutir, s'affaissent sans votre léger esquif, et le font glisser doucement sur leur dos. Une fois sentant nous sommes en danger: une vague plus précipitée que les autres, vient, avec une perfide adresse, secouer sa tête dans notre canot. C'est peu de chose, à la vérité, mais pourtant c'est assez pour nous faire toucher du doigt l'imminence du péril. Grâce à Dieu, il n'est pas de longue durée; car le ciel veille sur nous. Bientôt nous échappons à ce nouveau labyrinthe, qui est, sans doute, le résultat de quelque courant. Les vagues, quoique toujours nombreuses et menaçantes, redevenant régulières, et, grâce à la solidité de notre canot, ne font qu'accélérer notre course. Enfin, nous voilà près du rivage; nous faisons un demi-tour à droite, et les vents nous poussent dans le sens des vagues jusqu'à Washington Point, que nous doublons; puis, côtoyant l'autre côté de l'île, nous allons débarquer, à nuit close, à une jolie plaine de sable au fond d'une petite baie des plus tranquilles.

Bugez, mon cher frère, si c'est de tout notre cœur que, les genoux ployés dans le sable, nous remercions Dieu de nous avoir amenés à si bon port. Je demande au gouvernail: "Es-tu bien, toi, est-ce que tu n'as pas eu peur?" — "Est-ce que tu n'as pas cru que nous étions en danger?" — "Non," dit-il. — "Pendant, ajoute-t-il, je, "je crois que nous avons été réellement en danger." — "Que veux-tu?" reprend-il froidement, "c'est que je suis bête."

Quand ma tente est dressée et le thé prêt, nous vidons notre besace: car, pensant traverser tout droit à Cott's Harbour, comme de coutume, je n'avais pris des vivres que pour trois jours, vu que je pouvais effectuer le trajet dans l'espace d'un jour avec le calme ou le vent favorable. J'avais compté sans mon bête, comme vous voyez: le vent nous a poussés bien loin de Cott's

Harbour,

Cott's Harbour, et nous voici au bout de nos provisions. Cependant nous mangeons avec action de grâces et sans inquiétude; car nous espérons arriver le lendemain pour dire la messe à Siscarret Bai, où les sauvages font la prière. Nous comptons encore sans notre hôte, et cela pour deux raisons: la première, c'est que, de fait, nous ne sommes pas si près de Siscarret Bai, que nous aimons à nous le figurer; la seconde, c'est que nous n'avons pas le vent à notre disposition. En vain nous nous embarquons avant le jour pour pouvoir gagner de bonne heure le gîte désiré: le vent contraire, non moins violent que la veille, nous force bientôt à nous arrêter.

Pendant, tandis que je récite mon Breviaire à côté d'un bon feu qui fait froid — mes deux compagnons, enveloppés dans leurs couvertures, s'acheminent le long des rochers contre lesquels les vagues viennent briser leur furie, vers une petite pointe située à deux ou trois milles de distance, et de l'autre côté de laquelle nous nous imaginons que se trouve Siscarret Bai: car, l'un de nos conducteurs n'a jamais mis les pieds à l'île Royale, l'autre n'y est pas venu depuis son enfance, et moi-même je n'ai suivi qu'une seule fois la route que nous tenons aujourd'hui, et comme il y a déjà plus de trois ans la mémoire me fait défaut sur la distance qui nous reste encore à parcourir avant d'arriver à notre destination. En effet, nous étions dans l'erreur. Bientôt dix heures, mes hommes reviennent, sans avoir aperçu autre chose qu'une autre pointe située à portée de vue au delà de la première. Il nous faut donc prendre notre sort en patience et faire de nécessité vertu, puisque, au dire même du bon Sorace; *Quid quid curige est nefas, levius fit patientia.*

Nous récitons ensemble les prières de la messe, puis cherchons dans un sommeil prolongé une compensation telle quelle à l'absence de déjeuner, de dîner et de souper. S'il est vrai que, qui dort, dîne, il n'est pas vrai, je vous assure, que, qui dort sans pouvoir ni déjeuner, ni dîner, ni souper, s'en trouve fort à l'aise. Vous n'en avez peut-être jamais fait l'expérience. Je vous avoue que, pour mon compte, c'est la première fois que cela m'arrive; mais est bien assez pour que je vous dise en ami. Experts l'ère Roberto; n'en tenez pas pour la curiosité du fait. Ceci, néanmoins, soit dit en passant, produit un effet des plus salutaires. Savez-vous lequel? C'est qu'alors on récite avec plus d'attention et de dévotion cette demande du Sater. Donnez

Nous

nous aujourd'hui notre pain quotidien. Qui nous la récitons tous de grand cœur, avec une prière à la St.ierge pour avoir du calme le lendemain, après ce repos sabbatique d'une nouvelle espèce, et cette fois nous sommes exaucés, sans cela, que serions nous devenus? Nous avons beau avoir un fusil, de la poudre et des plombs; nul gibier n'apparaît. Nous avons aussi des filets; mais impossible de les tendre, le lac est trop agité et trop profond. — Nous nous en irons à pied, disions-nous, le long du rivage jusqu'à Siscamnet-Oai — Hélas! pauvres gens! qu'en serait-il de nous, s'il nous eût fallu prendre ce parti! Car, ce trajet, qui nous coûta une demi-journée à la rame, nous eût demandé au moins quatre jours pour l'effectuer à pied à travers les rochers et les mille circuits du rivage. Mais Dieu ne voulait que nous éprouver: le calme se fit le lendemain, justement autant de temps qu'il nous en fallut pour gagner la première loge de sauvages, où l'on s'empressa de nous faire à dîner: il était midi.

Eh bien, le croirez-vous, cher frère? je vous le dirai pour l'édification de vos jeunes élèves: notre gouvernail avait avec lui son petit enfant de cinq ans; or, durant ce temps de jeûne qui a duré un jour et demi, je ne lui ai pas entendu dire une seule fois: J'ai faim, et il n'a rien perdu de sa gaieté et de sa vivacité habituelle, non plus que lors de notre périlleuse traversée, il ne s'était avisé de faire voir qu'il avait peur. Ne serais-ce pas, pensez-vous, quand il aura l'âge ad hoc, un intépide et patient marin?

Vous me dispenserez de vous dire, pour ne pas trop prolonger une causerie qui m'est, cependant si agréable, ce que nous fîmes le reste de cette journée et la suivante.

Le lendemain, avant l'aube, par un ciel étoilé et un lac tranquille, nous voguons vers Rock-Harbour. Bientôt le vent s'élève et s'anime, mais c'est pour enlever nos deux voiles improvisées, et nous faire arriver de bonne heure près de deux bonnes familles d'Irlandaises, qui se font une fête de nous faire expier par un extra copieux nos quatre-temps prolongés: le bon cœur et l'urbanité ajoutent un nouveau charme à cette réception. Le n'est pas tout: on nous donne de bon pain, force navets et pommes de terre, pour qu'en dépit des vents et des tempêtes, nous n'ayons plus à jeûner le reste du voyage. En revanche, le lendemain matin, je leur distribue le pain des Anges, et leur laisse,

pour

pour souvenir de mon apparition, un petit ange terrassé, je vous dire une fille de trois semaines que j'ai régénérée dans l'eau sainte.

Deux mille plus loin, à Biscasset-Alpine, je fais une nouvelle apparition. La se trouvent, qui l'aurait cru? Deux de vos compatriotes, deux bons Albaciens de Biscet. L'un parle un peu français, avantage qu'il doit au hasard d'avoir été soldat. C'est le seul que je puisse voir, et encore seulement quelques minutes: car ils font leur tâche l'un et l'autre pendant la nuit; mais, comme celui-ci travaille sur terre, je vais le trouver au milieu de la pluie et des ténèbres. C'est à part nos frères, le seul français que j'ai vu depuis que je suis parmi les sauvages. Il est vrai que M^r le Ponté Laguierbe passa cet été au Fort William, mais je n'en eus connaissance qu'après son départ. Ainsi, pour plus d'une raison, me promettais-je bien une plus longue entrevue avec ces braves Albaciens, si le vent m'eût arrêté le lendemain à Biscasset-Alpine, mais, vu le petit nombre de catholiques dans l'île à cette époque, et certains motifs qui pressaient mon retour, je profitai du bon vent.

Le capitaine de cette mine, quoique protestant, m'avait offert le lit de l'Étudiant alors en voyage: j'y passai une meilleure nuit que sous la tente. Là aussi, un des ouvriers, ministre protestant récemment arrivé, et que je ne connaissais pas comme tel, vint m'accueillir à mon débarquement, me fit mille politesses, me conduisit voir la machine à vapeur destinée à broyer les pierres qui renferment du cuivre, voulut même me faire entrer dans sa jolie petite maison neuve et me présenter à sa dame, qui, non plus que lui, ne parut s'éloigner de ma soutanne de Jésuites. On dit qu'il a essayé de prêcher deux Dimanches, mais que le défaut d'auditeurs l'a forcé de renoncer à cette bonne œuvre. Il y a cependant plus de cinquante protestants à Biscasset-Alpine.

Arrivés à la pointe Nord-est de l'île, un vent furieux d'Ouest nous empêche de passer outre. En vain cherchons-nous un abri pour camper: l'ouragan nous dépitte; et, sans quelques pierres que j'ai le bonheur de rencontrer par hasard, il m'eût été impossible de faire tenir ma tente debout. Quand, le lendemain, nous nous éveillons, le calme règne: nous nous hâtons de tourner la pointe, et, avant la nuit, nous sommes à Scott's Harbour.

J'y passe la journée du Dimanche. Trois protestants assistent à ma messe, avec quatre sauvages et deux sauvagesses, auxquels je fais une instruction.

instruction. Au coucher du soleil, nous voulons prier en commun de nouveau; mais, le calme s'étant fait sur le lac, je me contente de réciter avec les sauvages les litanies de la St George, et leur demande un chapelet pour notre heureuse traversée.

Quelle est, en effet, bien différente de la première! Cette immense étendue d'eau qui se déploie tout autour de nous dans un vaste horizon repose, comme le reste de la nature, dans une paix profonde. Pas un souffle n'en ride la surface. Image éphémère de l'immobile éternité, que le temps traverse sans y laisser de traces de sa course, ce magnifique crystal ne garde aucun vestige de notre passage. Et réstète dans ses mystérieuses profondeurs les mille feux du firmament, et semble faire écho à l'harmonie des corps célestes, qui racontent à l'univers attentif la gloire du Dieu qui les fit jaillir du néant. Rien ne trouble cet hymne silencieux, mais solennel, de la création louant son auteur, sinon le bruit monotone de la rame, qui s'élève et retombe en cadence. Outre l'étoile polaire qui nous dirige, l'éclat des autres globes lumineux, joint au crépuscule d'abord, puis à l'aurore boréale ensuite, nous laissent apercevoir distinctement, non-seulement le Sat, mais encore la terre forme. Jamais je n'ai eu occasion de contempler si longtemps ce brillant phénomène des régions septentrionales, si commun pourtant dans ce pays, quoique notre latitude soit plus méridionale que celle de Ouzegotte. Il faudrait être poète pour vous peindre cette aurore, non couleur de rose, mais couleur de lis, se jouant pour ainsi dire, dans ses mille nuances, et faisant jaillir avec la rapidité de l'éclair, à droite et à gauche, de l'horizon jusqu'au zénith, ses globes de lumières et ses effets fantasmagoriques. Mais je me console de mon impuissance: qu'il me suffise d'avoir fait comme entrevoir ce spectacle aux poétiques imaginations qui vous entourent; qu'il me suffise d'avoir allumé dans leurs cœurs le noble désir de contempler par eux mêmes ces merveilles, en devenant Missionnaires à leur tour.

Oh! toi celui dont la toute puissante Sagesse se joua dès l'origine à travers les mondes dont elle se plut à semer l'espace, embellit à ce point la prison de l'exilé, qui pourrait redire, en un langage mortel, ce qu'il résonne de magnificence et d'ineffables beautés au palais impérissable qui attend les élus dans la patrie? Qui donc pourra se refuser, dans la sphère que la Providence lui assigne, à entraîner après lui vers ce bienheureux terme,

toute

tout ce qu'il pourra conquérir par ses prières, ses discours et ses exemples, de ces âmes faites pour le ciel, mais tombées malheureusement sous la tyrannie du démon! O! puisse une noble ambition s'emparer de ces cœurs généreux que vous formez à la science et à la vertu, et tourner leur ardeur pour la gloire, non vers la carrière des Alexandre, des Démosthène, des Homère, ou autres célébrités profanes, mais bien vers celle des Paul, des Xavier, des Ricci, des Spinola, et de tant d'autres qui l'ont parcourue après eux! L'une vient se briser devant la poussière du tombeau, l'autre s'élance par delà les ruines de l'univers, et n'a de terme que dans l'éternité.

Mais avant tout, bien cher Frère, veuillez demander à vos élèves leurs ferventes prières et ne refusez pas les vôtres, d'abord pour que le serviteur inutile qui vous parle fasse lui-même ce qu'il doit, ensuite pour que les pauvres sauvages prêtent une oreille attentive et un cœur docile aux enseignements de la vérité. La bonne œuvre qu'ils feraient, de nous faire l'aumône, chacun d'une communion!

Permettez-moi, en cette fête de S. Luc, jour fastique dans les Collèges, de leur souhaiter, dans la carrière des sciences, des succès qui répondent à leur application, et qui sont comme un prélude indispensable à la vocation apostolique,

Je les embrasse, avec vous, bien cher Frère, dans les SS. P. de
J. M. S.

Bibitotus in X:
H. M. J. Frémont S. J.

Missionnaire

79^e Lettre.

Lettre du Père François Missionnaire au Canada, à son Supérieur à Paris.
St. Croix Grande Manitouline 14 Novembre 1851.

Mon Révérend Père
M. P.

Dans ma dernière lettre je disais à votre révérence que je venais d'être cité au Tribunal de la justice humaine par notre voisin, le ministre protestant de
Manitouaning.

Manitouaning. Mon dilet était d'avoir marié sans publication de bans, disait-il, une catholique, avec un jeune homme qu'il croyait protestant. Pour la première fois dans notre ile la cour de Justice se tenait avec la solennité requise, on se félicitait, ce jour là d'avoir une si belle cause il fallait la traiter avec éclat. Appelé par une citation en forme, je comparus à l'heure indiquée. Après les graves formalités d'ouverture les témoins produits par le ministre furent appelés tour à tour. Ils déposaient sous serments les griefs qui étaient à ma charge. Ils étaient tous Sauvages et parlaient tous la langue du pays. Les officiers du Tribunal parlaient Anglais; et moi français et Sauvage. Les interprètes étaient donc obligés de traduire en Anglais et en français toutes les dépositions. Le premier témoin à ma charge était le sous ministre de Manitouaning c'est à dire celui qui prêchait pendant les absences du ministre protestant.

Voici les dépositions absolument comme elle a été faite: « Le matin du mariage j'avais vu le jeune homme: il n'était pas marié: quelques heures après je le vis, il était marié. Je lui demandai: Est-ce que les bans ont été publiés? « Je n'en sais rien, voilà tout ce que j'ai à dire. » Le second témoin était le beau-père du jeune marié, voici ce qu'il dit: « Pendant l'hiver ma femme était malade, j'avais tout le train à faire ça m'ennuyait, je dis donc à mon beau fils. « Au temps des présents il vient une foule de femmes absolument prudes en une. Quand les présents sont venus, un jour j'allais voir mes cochons dans mon champ; quand je revins mon beau fils revenait aussi et il avait une femme. Le Ministre lui demande: « Mais as-tu vu, si les bans avaient été publiés? — non et s'il avait été baptisé par ce Robe-Noir, car moi, j'avais baptisé ton beau fils quand il était jeune? Je ne l'ai entendu dire que par après dit l'autre: Le troisième témoin était la mère du jeune marié. « Un soir dit-elle, j'étais déjà couchée, mon fils arrive, il me dit: « ma mère on m'excite beaucoup à me marier, que faut-il donc que je fasse? » Un bien, Marie-toi mon fils lui dis-je, « Le lendemain mon fils dormait encore j'étais levée moi, je vois venir un jeune homme. J'appelle mon fils je lui dis: « Lève-toi voilà quelqu'un qui vient pour te voir. Le jeune homme était le fils de Kéva. Ils se parlent avec mon fils, puis ils s'en vont du côté de l'église de ce Robe-noir. Quelques temps après, la femme de Kitchikotte vient m'appeler en me disant qu'on me demande à l'église du Robe-noir français. Je la suis. Quand j'arrivai je les vis tous assis. Le Robe-noir se leva et me dit: « Le
jeune

jeune homme c'est ton fils n'est-ce pas? — "Oui: "Es. tu contente qu'il se marie avec cette fille là? — "Oui assurément. — Et puis il les marie." Le ministre; mais ce Robe-noire publia-t-il les bans de mariage? — Je n'en sais rien — Mais le baptisa-t-il? — Je ne l'ai su qu'après.

Après la traduction et la rédaction des réponses on m'écrivait solennellement, afin que j'en eusse bonne connaissance, toutes les dépositions faites depuis le commencement de la séance. Je n'entreprendrai pas de vous dire tout ce qui m'a été dit, je n'en finirais pas, d'autant plus que le procès n'est pas encore terminé: ils attendent la réponse de l'avocat Général de la Reine, qu'ils ont consulté, pour décider le procès, on est encore à attendre.

Nous voici sortis du Tribunal, nous allons maintenant, moi Rév. et Rév. Sére, faire un voyage chez les infidèles. C'est une autre perspective. Le Missionnaire part vous diriez vous, moi Rév. et Rév. Sére, il part en nacelle, nous, nous disons, en petite berge. Il part le 17 septembre avec un petit garçon de 10 à 11 ou 12 ans, c'est là tout son équipage. Après 4 jours de navigation on arrive au fort de Moisitaging. Je croyais trouver là beaucoup de Sauvages. Ils n'y sont pas venus cette année. Ils ont cru que l'eau était trop haute, cependant les poissons viennent au rivage comme à l'ordinaire. Il n'y avait là aux environs du Fort que deux familles que j'ai baptisées l'année dernière. Trois jeunes-gens infidèles arrivent de ces côtes là. Je leur demande s'ils veulent me conduire au désert de Apachkasinosini. — Oui si tu veux. Je n'ai point d'argent; on convient d'un filot que je donnerai en paiement. Nous partons le même jour. Nous allons prendre à une lieue de là une rivière qui doit nous servir de route. C'est toujours l'eau qui sert de chemin dans ces pays. Ecarterez-vous tant que vous voudrez du lac tendez vers ces hautes montagnes qui se perdent dans l'espace et dans les nues, ce seront toujours les rivières et les lacs qui vous conduiront au but. On rencontre à chaque instant, ou du moins souvent, des rapides, des cascades, des chûtes, qu'il est impossible de monter ni descendre en canot. Il faut alors prendre le canot sur les épaules avec tout le bagage, et gravir ainsi ou descendre la montagne, pour regagner le lac supérieur ou inférieur et continuer la navigation. Pour arriver cette fois-ci nous avons eu sept portages de ce genre. Nous fûmes contrariés par le vent, nous n'arrivâmes que le troisième jour. Il n'y a que 14 personnes, en tout dans cette bande. Une femme est très malade; elle

mourra.

mourra bientôt. C'est la divine Providence qui m'amène pour cette pauvre âme, pensai-je aussitôt. Je lui parle de la vie éternelle et de la foi qui l'y conduira. — "Quand mon mari reviendra je lui demanderai s'il en est content." Le surlendemain le mari arrive. "Maintenant tu es libre, ton mari est content..." — Est-ce que j'ai besoin de mon mari dit-elle; ne suis-je pas maîtresse de moi-même. Si je voulais prier, je prierais; mais je ne le veux pas. — je prends un autre moyen. Surtout elle se serait effrayée. Mais toutes ces paroles furent inutiles. Le lendemain, je viens la revoir encore, elle ne me répond rien. Deux heures après elle était morte dans l'infidélité. Les autres qui restaient, furent effrayés de cette mort soudaine, tous se souvinrent à la foi. Je restai dix jours avec eux. Ils mirent bonne diligence pour apprendre les prières et recevoir l'instruction nécessaire pour être baptisés. J'en ai baptisé treize le même jour. Il me serait difficile de vous exprimer, Mon Révérend Père, toute la joie dont mon cœur était inondé.

Je restai trois jours encore au Fort de Misisaging pour les sauvages que j'y avais laissés. J'y baptisai encore une petite Sauvagesse de 11 ans que les gens du fort ont recueillie chez eux pour l'élever. En sortant de Misisaging, le lendemain pourtant, nous entrâmes dans la baie de Mochkomosaging. Je ne connaissais pas encore la place, nous couchâmes à une demi lieue des Sauvages sans les savoir si près. Le lendemain nous montons la rivière qui se décharge dans le fond de la baie. Nous apercevons deux cabanes, c'était tout le village. J'entre dans la première, le sauvage était assis par terre, (position ordinaire du pays). Il égrainait des épis de Maïs. Sa femme était couchée malade depuis 6 mois. Il y avait deux petites filles et un petit garçon qui jouaient ensemble, avec des perdris que celui-ci avait tués. Il y avait aussi dans un autre coin deux lièvres tués, et un petit paquet de peaux, pendu à un crochet. On parle de tout cela d'abord. Puis du sujet qui m'amène. — "Ne te souviens-tu pas de m'avoir vu au printemps à Misisaging?" répond le vieux Sauvage? Je te dis alors que je ne voulais pas de la prière. Je n'ai pas changé. — C'est fâcheux; mais cette femme malade que deviendra-t-elle...? — "En la fais plus malade encore; ne viens plus nous parler de cela." Il y avait aussi dans la cabane une autre femme qui recevait autrement ce qu'elle m'entendait dire. Je l'eusse baptisée si je fusse resté plus longtemps. Je la renvoie au printemps prochain. Dans l'autre cabane, il n'y avait qu'une femme qui disparaît.

qui disparut presque aussitôt qu'elle me vit. Me voyant rien à faire, je repartis le même jour vers midi. Lorsque nous rentrâmes dans la baie je rencontrai le mari de cette femme qui était seul à la cabanne. Je lui dis l'accueil que je venais de recevoir de sa femme. « Et toi lui dis-je, ne prendra-tu pas la bride? — Oui un jour. — « Garde bien ta parole j'te reverrai au printemps. » Le soir du même jour comme nous fotoyions le rivage, nous vîmes trois canots à terre. Nous descendîmes pour saluer ces sauvages. Les femmes étaient à dépouiller un ours. En passant le long du rivage ils avaient vu cet ours qui était dans l'enfourchure d'un arbre. Ils l'eurent bientôt tué. On allait faire bon festin. Cependant on ne paraissait pas trop désirer que nous fussions de la partie. Nous leur fîmes plaisir en allant coucher plus loin. Le lendemain nous nous enfonçâmes dans une autre baie. Ça devait être une section de ces sauvages que nous avions vus la veille. On nous n'avions pas été reçus à bras ouverts. Un canot qui est renversé sur le rivage nous fait penser que nous les avons trouvés. Nous attachons notre nacelle, puis nous suivons un sentier qui était assez battu. Nous marchâmes près d'une demie heure sans rencontrer personne. Mais alors nous entendons des coups de hache. Bientôt nous rencontrons le désert. Les chiens se mettent à aboyer de tous côtés et annoncent ainsi notre arrivée. Les enfants jouaient dans les champs, ils commencèrent tous à se sauver excepté un petit garçon, qui s'écarta seulement du chemin pour nous laisser passer. Je lui demande: « Comment donc s'appelle le sauvage qui coupe du bois là? » « Vas lui demander. » S'y allais mais ce sauvage vint à moi. Après les avoir proposés je lui dis pourquoi. — Je venais. Il le voyait bien. « Et bien que ferez vous? » — Je n'en sais rien: j'ai bien du chagrin: mon frère a été noyé dans le lac dernière. rent on n'a pas encore retrouvé son corps. La divine miséricorde semble agir sur cette âme. Toute la soirée, plus je lui parle, plus je conçois de bonnes espérances. Je m'attache à celui là seul, tous les autres m'ont donné un non décisif. Je retourne au rivage pour la nuit. Le lendemain était la fête du St. Rosaire. On célèbre la sainte messe dans ma tente. Notre Dame du Rosaire ne gagnerait-elle pas au moins une âme à son divin fils dans cette belle fête. Ce jour là il tomba de l'eau presque toute la journée. Je retournerai pourtant dans l'après midi au camp de mon sauvage. Mais ce ne fut que

ce ne fut que pour en recevoir une triste réponse. Son refus fut inflexible. Je revins donc à mon rivage bien triste et bien confus de n'avoir pas mérité d'être exaucé de celle qui ne refuse aucune demande, même en tout autre temps. Le lendemain nous partîmes pour un autre village, nous y arrivâmes le soir. Une fois, il y avait deux ans, j'étais venu à ce village par une autre route. Je n'y avais trouvé que des femmes, je n'y avais rien fait. C'est à ce village qu'appartenaient les sauvages que j'avais trouvés préparant le festin de l'ours.

Le dernier village où j'allai dans ce voyage fut celui de la Cloche. Je n'y trouvai que quatre familles de sauvages que j'avais baptisés pendant l'été. Le chef s'absenta presque aussitôt que je fus arrivé. Il prétexta quelque nécessité de faire cette absence, mais la vraie raison c'est qu'il s'était enivré depuis son baptême. Ma présence lui causait des remords; je le verrai pourtant plus tard. J'instruisis les enfants, j'en confessai quelques-uns. Je les quittai pour me rendre à St Ours vers le temps de la Toussaint. Nous n'avions que 12 lieues de traversée. Le trajet fut pourtant assez curieux. Le vent était terrible, le lac furieusement agité par la tempête, nous poussait par derrière. Les vagues allaient plus vite encore que notre barque, elle nous menaçait d'un malheur prochain. Mon petit garçon avait peur. «Tiens ferme, me disait-il à chaque instant: Ouyez confiance en NOUVEAU. Oh! c'est bon d'avoir le scapulaire. Bien, tiens ferme, c'est à dire le gouvernail.»

Nous arrivâmes cependant à bon port. Nous fûmes tout réjouis de voir notre Eglise de St Ours arrivée au faîte.

Pardonnez, mon Révérend Père, de vous écrire de si petites choses. Quand les grandes manquent, il faut bien s'en prendre aux petites puisque votre paternité veut avoir des nouvelles n'importe lesquelles de ses enfants.

Je vous prie, mon Révérend Père, vous et ceux des nôtres qui pourront avoir connaissance de ces lettres de famille, de nous recommander surtout au cœur adorable de JÉSUS, et au miséricordieux Cœur de NOUVEAU.

Je suis ainsi en l'union de vos prières et St. Sacrifices.
avec toute soumission et affection filiale.

Votre Révérend Père, votre serviteur en N. S.

G. François 17

Lettre du Père Nicolas Point de la Compagnie de Jésus Missionnaire au Canada
à son Supérieur à Paris.

Sainte Croix, grande Manitouline, le 9 octobre 1851

Mon Révérend Père

P. C.

Les limites de notre mission de Ste Croix ne s'étendant guères au delà des rivières du lac Huron que du côté du Nord, où nous ne pouvons pénétrer, vu notre petit nombre, ce que j'ai à dire à votre Révérence n'offrira rien d'extraordinaire, en fait de conquêtes religieuses: Soixante dix sept âmes tirées de l'infidélité voilà tout notre gain de cette année, c'est bien peu, mais plus que les années précédentes et beaucoup trop au gré du ministre protestant notre voisin, qui, peut-être n'a pas fait entrer dans son bercail la soixante dix septième partie de ce nombre. Les plus vieilles ouailles commencent à sentir le besoin d'une autre position. Tout ce qui a apparence d'une chapelle catholique épouvante le ministre Anglican; bien plus cinq ou six tombes de nos Néophytes qui se trouvent entre la maison et son temple l'effrayent à un tel point qu'il est parvenu à obtenir de l'autorité, l'autorisation de les transporter ailleurs; cependant en dépit de ses efforts, nous comptons... à Manitouaning, et environs rapprochés q^l catholiques. - Il n'y a qu'une école pour les deux sexes, et les enfants de nos pauvres catholiques y vont comme les autres sous ombre de tolérance religieuse. Il vient de la confier non plus à un jeune homme comme l'année dernière, mais à une dame, plus susceptible d'entrer dans ses vues. Le protestantisme vient de fonder une nouvelle école et de plus un ministre à Gardenviver, poste mi catholique, mi protestant de la contrée du St. Rocher. Mais ce qui nous donne des craintes pour l'avenir c'est la soi-disant haute-école de Robourg, ouverte à tous les enfants indiens du voisinage, avec promesse s'ils le veulent, de nourriture, et d'entretien pour 10 ans, après d'autant plus séduisant, qu'on leur fait espérer qu'ils puiseront là tout ce qu'il faut, pour devenir plus tard, des instituteurs, des docteurs, &c. &c. Déjà nos catholiques les plus voisins de cet établissement y ont envoyé leurs enfants. - Quand on les en révoit leur réponse fut. - Offrez nous les mêmes avantages nous vous donnerons la préférence. ne devons-nous pas faire les derniers efforts pour pouvoir leur offrir bientôt, et non

et non seulement à ceux là mais encore aux enfants catholiques de toutes les localités de l'île. - C'est le désir du R. P. Boudanger et bien certainement aussi celui de M^{onsieur} de Boronté, lui qui se dépense tout entier pour créer des établissements utiles. - Voici dans notre pauvreté ce que nous comptons faire - Sûr que notre grande église qui s'achète permettra à l'ancienneté de se prêter à nos vœux, nous formons de celle-ci un genre de pensionnat, - commençant dès cet hiver, à jeter les yeux sur quelques-uns de nos élèves actuels, pour en faire des germes d'imitateurs. - Il y aura bien quelque chose à craindre du côté de l'insouciance, cependant la maîtresse indienne que nous avons donnée aux petites filles est là pour dire que ce défaut de l'indien n'est pas sans exception. - Elle a subi, toutes les épreuves de son noviciat avec une rare fermeté. et trois mois placées chez les dames du Sacré-cœur suffiraient peut-être, pour lui donner de quoi faire de son école un petit content. - Nous avons encore à notre disposition deux indiennes plus âgées qui ont des goûts de vertu si prononcés qu'elle ne demandent qu'à vivre de la vie parfaite. - Elles seront avec l'institutrice, les trois premières dignitaires de la Congrégation. - Ainsi dans quelque temps le petit poste que nous occupons ne sera pas sans importance, surtout à cause de sa position relative. -

C'est par ici en effet que les deux Canadas commencent à verser, ce qu'ils ont bien de la peine à contenir, sorte de surabondance dont les éléments ordinaires sont assez connus, pour qu'il ne soit pas besoin d'ajouter que sans un secours tout particulier du ciel c'en serait fait des débris que nous avons mission de recueillir. - Mais suivant le conseil: *Aide-toi, Dieu t'aidera*, nous avons commencé, par établir chez nous la société de tempérance totale. - Il n'y a d'exception dans l'île que les prétendus apôtres de la civilisation, il va sans dire que bien des vents se sont déchainés, mais à part quelques feuilles malades que l'orage a fait tomber, l'arbre a tenu bon, et déjà il donne de beaux fruits. Seront-ils durables? Il faut le demander à celui qui peut tout, car dans nos environs ceux qui peuvent le plus, peuvent bien peu. Il a fallu que les missionnaires se fissent les accusateurs officiels de trois grands scandales en ce genre, et la réparation est encore à venir. - Ses beaux exemples des habitants de Pointougnichine s'évangélisent cette année pour le S. Mani-pau, et ceux de Sandwich et environs envient tous sous la bannière de la tempérance par le S. Chiniqui auront peut-être plus de force pour maintenir notre œuvre que toute autre protection humaine.

Pendant la pêche d'automne le *S. Duranquet* a été se placer au milieu des petites îles où descendent la foule des pêcheurs. Qui dit pêche d'automne ou grande pêche, dit grands dangers; aussi faisons-nous tout ce que nous pouvons pour en abrégier la durée. Pour cela nous fournissons beaucoup de rôt et quoi qu'il en coûte beaucoup à la bourse du procureur, nous gagnons par ce moyen bien des cœurs.

C'est pour secondar un ordre de chose bien désirable pour le bien des âmes dont Dieu nous a confié le soin, que nous nous hâtons d'achever le grand moyen qui doit surnaturaliser tous les autres; malgré bien des contre-temps, nous avons enfin mis le comble à notre Eglise, qui l'œuvre presque exclusive de nos indiens conduits par nos frères, encore quelque jours de beau temps après nous verrons avec plaisir les travaux s'avancer.

Voici quelques petits détails qui donneront la mesure de l'ouvrage fait et des vertus mises en action. Pour le seul ciment de la maçonnerie, il n'a pas fallu moins de 3000 barils de sable transportés par nos petits écobiers, dont presque toute la récompense a consisté en quelques bons points, pour cela que de voyages, que de gouttes de sueur à sacrifier! Un jour elle coulait bien cette sueur, et le temps fut si peu favorable qu'il s'en suivit des rhumes, dont l'ennemi de l'œuvre voulut profiter; mais les paroissiens n'ayant pas été épargnés plus que les autres, le grand argument tomba et l'opinion qui est restée, c'est que ceux qui ont le plus sué en travaillant sont ceux qui le portent le mieux et qui sont le plus contents. Il y eut des exemples de grand ouvrage jusque chez les plus petits. Un d'eux qui n'avait pas cinq ans, voulait aussi nous payer de sa personne, pria sa mère de lui faire un *maskimoute* - espèce de panier souple dont l'anse occupe l'espace compris entre le front et les épaules du porteur, un de ses camarades le lui mit sur le dos avec la valeur d'une bouteille de sable; pour arriver au terme de son voyage il fallait faire en grimpaient plus de 500 pas, c'était beaucoup avec un tel fardeau. Cependant, les nerfs tendus et tout le corps en avant, il était sur le point d'arriver, quand le devant emportant le derrière, tout le système fit la culbute, malheureusement le vaisseau ne fermait pas hermétiquement, de là comme *Serrette*, *Plurez mes yeux* et les yeux de pleurer si amèrement que pour y faire revenir la joie il ne fallut rien moins que l'assurance que pas un grain de son trésor ne s'était perdu et que son bon ange avait tout compté. Le frère

frère aîné de ce petit sauvage se faisait un jeu de faire le même chemin avec une planche de douze pieds sur l'épaule; leurs petites sœurs. (Car toute la famille y compris père et mère se rassembla) eurent encore leur part dans ce transport, mais en quoi elles se distinguaient davantage, ce fut à tresser des guirlandes d'immortelles pour l'ornement de l'église. occupation du reste partagée par les plus petites écolières; en sorte qu'il y en aurait de quoi festoyer tout le Chœur. Beaucoup de guirlandes les Congréganistes ont fait des fleurs mais si semblables à celles qui nous sont venues de Paris que vues à distance il faudrait presque des yeux parisiens pour leur donner le dessous. Les couleurs tranchantes sont toujours du goût des Sauvages, cependant lorsque la forme l'emporte sur le reste décidément elle commence par fixer l'attention des plus habiles. - La évocation des jeunes gens consistait à servir les maçons ou à transporter des pierres, ils en ont transporté avec les hommes non employés à la maçonnerie jusqu'à cent trente huit mille pieds cubes. Les huit maçons étaient chefs ou fils de chefs, ou personnages marquants, le maître maçon chef Ottawa, était toujours le premier et le dernier à l'ouvrage, ce qui ne l'empêchait pas d'être encore le plus assidu à tous les offices de l'église; et plusieurs fois après la prière du soir on l'a vu rapportant sur ses épaules, le bois qui devait alimenter son foyer. Le plus vieux des nos chefs n'ayant plus la force de monter à l'échelle se faisait monter sur les murailles comme saint Paul s'en faisait descendre; et une fois hissé à la hauteur de l'ouvrage, il servait les travailleurs avec plus d'attention que tous les autres, dans l'espérance qu'étant si près de son dernier jour Dieu pour le récompenser d'avoir contribué à lui bâtir une belle maison, ne lui refuserait pas une petite place dans son royaume. L'ouvrage finit il tombe malade, et quelques jours après reçut l'extrême-onction, plusieurs fois il répéta que si c'était la volonté de Dieu, il était content de mourir, maintenant qu'il voyait l'église presque achevée, mais le mieux qui se déclara dans son état, nous fait espérer qu'avant de mourir il pourra jouir encore quelque temps du fruit de son dévouement.

Voilà, mon Révérend Père, ce que j'avais à vous apprendre de plus intéressant pour le moment; si je sortais du cercle de mes attributions il y aurait bien d'autres particularités édifiantes à ajouter, mais nos frères qui couvrent les bois et les lacs, ont dû vous communiquer ce qui fait de leurs excursions tant de courses apostoliques, sinon parla grandeur des événements, du moins par les

par les mille difficultés qu'ils rencontrent, sans que leur zèle ait perdu en rien de son ardeur, Ils se préparent maintenant à leurs campagnes d'hiver, qui sont loin d'être agréables naturellement parlant, mais qui sont communément les plus fructueuses aux yeux de la foi. Dans l'interval, le chef-lieu de nos opérations fera son possible pour améliorer ou fonder les établissements dont j'ai parlé - puissent tous nos protecteurs nous aider auprès de Dieu, qu'il daigne nous aider dans ces entreprises si difficiles. - Ce qui m'en donne la confiance c'est que vu les efforts de nos ennemis, ces moyens deviennent des conditions nécessaires pour le salut de nos Indiens. - C'est aujourd'hui, la fête du Grand Autopote des Indes, qu'entreprendrons nous jamais qui approche de ce qu'il a fait, sans autre secours que celui que nous avons. Que nos cœurs ne soient-ils aussi vides que le sien des affections de la terre. Comme tous vrait à la plus grande gloire de Dieu. C'est dans ce désir que je recommande plus instamment que jamais aux saints sacrifices de votre Révérence, en union desquels.

Je suis avec respect, mon Révérend Père,

Votre très-humble et obéissant fils en N^{re} Seigneur

M^r. Point

81^e St Pierre.

Lettre du Père Trémiér de la Compagnie de Jésus, Missionnaire au Canada, à un Père de la même Compagnie, en France.

Immaculée Conception près le Fort William Lac Supérieur le 3 décembre 1851.

Mon Révérend Père.

Qu'elle est belle, en vérité, la part qui vous est échue en partage! Je pensais vous voir, comme un autre Xavier, voler jusqu'aux extrémités du monde, pour porter la bonne nouvelle du salut à ceux qui sont encore assis à l'ombre

à l'ombre de la mort, et voilà que St. François Régis vous a légué son héritage! Il vous est donné de réchauffer tous les jours au contact de ses sacrés ossements, votre cœur d'apôtre déjà si brûlant de zèle! Il vous est permis de fouler cette terre fécondée par ses sueurs, et vous combattez sur ce même champ de bataille où il périt les armes à la main, et cueillit au sein même du trépas la palme de l'immortalité! Vous faites retentir la divine parole sous ces mêmes voûtes dont l'écho répondit à sa voix, et vos éballeuses exhortations s'adressent aux arrière-petit-fils de ceux qu'il convertit par des prophétiques secours! Encore une fois, bien cher Père, que votre sort est digne d'envie! et combien plus de vérité que le Roi prophète pouvez-vous écrier dans l'allégresse de vos transports, à la vue de ces bienheureux lieux, par lesquels la Sts obéissance vous enchaîne près d'un miraculeux tombeau, à la vue de cet apostolique héritage d'un Citoyen du ciel, votre aîné: *fines ecciderunt mihi in proclavis; etenim hereditas mea proclava est mihi!*

Mais cher favori du ciel, au milieu de cette abondance des bénédictions divines qui regorgent dans la maison du Père de famille dont vous êtes l'un des privilégiés habitants, n'oubliez pas ceux de vos Frères qui languissent au loin dans la misère; n'oubliez pas les pauvres Sauvages du Canada, pour lesquels, je le sais, votre cœur s'était pris d'une affection et d'une commisération toute paternelle. S'il faut que je renonce au bonheur de vous avoir pour compagnon de ma solitude et de mes travaux, pour guide et pour modèle dans la carrière des Missions; s'il n'est pas permis aux Sauvages de vous avoir pour père et pour Apôtre, du moins je vous en conjure au nom de l'amitié qui nous lie, au nom des pauvres Sauvages que vous aimez et qui se lamentent, au nom de St. François Régis; dont le zèle ne resta pas emprisonné dans l'enceinte des montagnes qui limiterent ses courses, Soyez missionnaire Sauvage en restant à Lalouvesc. Soyez-le, en nous abstenant de St. François Régis ce qui nous manque, et tout nous manque! à moi pour être bon missionnaire, et aux Sauvages pour se convertir. Soyez-le, en nous accompagnant de vos vœux, de vos prières, de vos pénitences. *Gratiis adiuvamur!* Oui, faites passer jusqu'à nous vos larmes, vos soupirs, vos joies, vos consolations, vos immenses desirs et tous vos mérites. Faites y passer tous ceux des saintes âmes que vous dirigez; qu'elles deviennent,

elles

elles aussi, missionnaires des pauvres Sauvages. Faites passer jusqu'à nous quelqu'un des ces miracles qui s'opèrent si fréquemment sur la terre sanctifiée où vous avez le bonheur de vivre. Ah! je le sens, des miracles sont nécessaires pour la conversion des Sauvages, et je suis trop pecheur pour en voir. Cependant, malgré l'indignité de son serviteur, Dieu les refuserait-il au nom de saint Francois Régis, au nom de nos vénérables Martyrs. Jean de Brébeuf, Gabriel Lallement, Sébastien Bracles et Isaac Jogues? N'est-il pas temps que ce sang des premiers Missionnaires-Sauvages du Canada fasse germer la semence des chrétiens sur le sol stérile de l'infidélité? Pauvres Sauvages! ne sont-ils pas les plus à plaindre, les plus malheureux des hommes? N'ont-ils pas les jouissances de la civilisation, les délices des heureux du siècle? faudra-t-il cependant qu'ils en partagent plus tard les éternels supplices!

Mais, mon cœur se trouble à cette pensée, mes larmes coulent, et la plume s'échappe de ma main. . . Et pourtant j'en suis l'infortuné témoin, les Sauvages se perdent, ils tombent, ils tombent tous les jours en enfer! . . . Je ne puis me distraire de cette triste vision, ce lamentable spectacle m'obsède jour et nuit: et mon désespoir est que je n'y puis rien. . . Il me semble que donnerais volontiers jusqu'à la dernière goutte de mon sang pour fermer l'abîme sous leurs pas, et néanmoins je vois bien clairement que je réusis à peine, à grand-peine à sauver quelques élus du gouffre horrible où la masse se précipite avec une opiniâtreté égarée. . . Et voilà pourquoi, désespérant en quelque sorte de moi-même et de la cause pour laquelle je suis envoyé, je cherche à droite et à gauche les appuis qui me manquent, avec la secrète douleur que mes incessantes rébellions à la grâce ne paralysent que trop entre mes mains les plus beaux éléments de succès. Encore une fois donc, ayez pitié de votre ami, de votre Frère, ayez pitié des Sauvages. Grandissez adjunx-nos.

Pour exciter à un plus haut degré votre charitable commisération, permettez-moi, mon Révérend Père, de vous communiquer quelques faits qui pourront vous donner une idée de la nature et de la puissance des obstacles que rencontre ici l'œuvre de Dieu. Ces obstacles, je les réduis à cinq principaux.

1^{er} La vie nomade. - C'est là le grand obstacle qui empêche d'agir sur les masses, du moins d'une manière constante. Ceci est vrai surtout pour les

pour les infidèles, qui, sauf un mois ou deux, ou seulement huit ou quinze jours de l'année, apparaissent près des Forts, et le reste du temps vivent disséminés au milieu des forêts. Ceci est vrai encore jusqu'à un certain point pour les Négrolytes, qui sont obligés de s'absenter une bonne partie de l'année pour subvenir à leur subsistance. Quelques-uns mêmes, préfèrent la vie vagabonde et fainéante des forêts au travail de la pêche et de la culture, donnant pour excuse qu'il y a trop de mauvais propos dans le village, qu'on y entend que médisances et rapports scandaleux. Il faut donc gagner et instruire ces pauvres gens, non seulement famille par famille, mais individu par individu; car l'indépendance ou l'égoïsme sauvage est tel, que les plus proches parents ne se donneront pas même un conseil, en ce point; et, d'un autre côté cependant, le respect humain a tant d'empire, que si le chef d'une famille est indifférent ou contraire à la religion, les autres membres n'osent l'embrasser. De la vie nomade résultent donc principalement, et la difficulté d'instruire pour le Missionnaire, et, par suite, l'ignorance chez les sauvages, et, ce qui est pire encore, une sorte de naturalisation des mauvais penchants et des habitudes vicieuses. Joignez-y un danger imminent, celui de perdre la foi par le contact avec les infidèles.

2^e La polygamie et la licence des mœurs. - Bientôt dès la première visite que je fis aux Sauvages qui vivaient du lac de la Pluie, ils me mirent d'eux-mêmes sur le chapitre de la religion pour se défendre de l'embrasser, et l'un me dit: "Si je priais, il faudrait me contenter ^{d'une seule femme} cela ne me suffirait pas; voilà déjà cinq ans que j'en ai deux, je les aurai encore bien dix ans." Un infidèle du Fort William, que je croyais le plus près de la vérité, et que je ne pensais plus d'âge à tenir à ses deux femmes, me fit bien voir que je me trompais. "Autrefois," me dit-il, un Braïteur voulut m'engager à ne plus garder qu'une seule femme. Je lui répondis que les beaux-blanches avaient bien aussi plusieurs femmes en cachette, et que je connaissais plus d'un Braïteur dans ce cas." - Un autre infidèle du Fort William avait déjà quatre femmes attirées: il en prit, ce printemps, une cinquième venue du lac de la Pluie, et en revanche fut abandonné par une de ses anciennes qui se croyait méprisée. Ah! mon Révérend Père, que de pareilles gens paraissent encore loins du Royaume de Dieu! Joignez à la polygamie l'adultère et tout le honteux attirail de la licence, l'usage si commun des philtres, des remèdes pour prévenir la-

Conception

conception ou en détruire l'effet, etc. etc. et vous n'aurez encore qu'une faible idée de la puissance du démon impur dans ces lieux soumis à son empire.

3^e. L'attaché aux observances religieuses et aux superstitions des Sauvages. — C'est là pour un bon nombre un point capital; pour d'autres un pur prétexte. Il est certain, que le Sauvage a, en général, une grande affection pour ce qu'il appelle la Sratique, c'est à dire sa religion. Dans ses idées, c'est à cela qu'il doit la longueur et la prospérité de la vie, et souvent la vie même. Un Apostat me disait cet été: "Mon père, moi aussi j'aime la Prière et de toute mon âme je m'y livre avec ardeur, je dus bientôt lire les livres, et je faisais mes dévotions de les parcourir. Mais, un jour, la désolation vint m'assailir: je perdis mon père, ce coup ne m'ébranla cependant point encore. Plus tard, ayant commencé à faire instruire ma femme pour le baptême, elle tomba malade, puis mon enfant. Je perdis courage, j'eus recours à la médecine Sauvage (Mptéwinin, cérémonie superstitieuse d'une puérilité qui passe l'absurde, dans laquelle les jongleurs s'attribuent le pouvoir de prolonger la vie à l'initié, et laissent en effet cette persuasion à la crédulité du Vulgaire). Ma femme et mes enfants guérirent. J'ai compris que la Sratique Sauvage valait mieux pour moi que la Prière. Je n'empêcherai pas ma femme et mes enfants de prier, si bon leur semble; mais pour moi, non. à moins que, plus tard, je ne trouve quelque mécompte dans ce que j'ai repris comme salutaire." — Deux de ses enfants étaient déjà baptisés: je lui demandai de baptiser le troisième, ne dans le cours de sa dernière absence. "Pour moi je ne demanderais pas mieux," me dit-il: "je sais combien le baptême est utile aux enfants pour leur ouvrir le ciel. Mais je lui ai laissé donner un nom par son aïeul maternel: c'est lui qui en est le maître maintenant; s'il y consent, baptise mon fils, je pense du reste, qu'il ne s'y opposera pas, à cause du nom qu'il lui a donné." Ce donneur de nom était un vieux jongleur de profession; car on n'impose pas un nom à l'aventure: il faut qu'il vienne du ciel, qu'il soit inspiré par la divinité. Or donc ce vieillard avait donné à son petit fils le nom d'Anamitche- Kijik (ciel de la Prière). C'est ainsi, me dit-il, qu'il appelait tous ceux auxquels on l'invitait à donner un nom, parceque, lorsqu'il jeûnait dans son adolescence pour obtenir des visions célestes, il fut ravi dans les hauteurs, il vit des choses magnifiques, quelque chose d'analogue à ce qui se fait dans la Maison de la Prière, quelque un qui ressem-
blait

ressemblait à une Robe-Noire, et on lui dit. « Ne connais-tu mon enfant? »
 « Je suis fâché que ma mémoire ne me fournisse plus tous les détails de l'apparition; mais ce que je sais, c'est que sa conclusion était et, malgré mes observations, continua d'être, non pas qu'il devait prendre la brière pour aller au ciel, mais bien qu'il irait droit au ciel en gardant la pratique sauvage qu'il avait reçue du Grand Esprit; et, en même temps, par une nouvelle contradiction avec lui-même, il ne voulait pas, ajoutait-il, précisément à cause de la vision et du nom susdits, m'empêcher de donner le baptême à son petit fils.

Se croyant d'une autre nature que les Oblanes, une classe d'êtres à part et privilégiés, les Sauvages se croient aussi en droit d'avoir une religion et un paradis à eux. C'est encore là une raison ou un prétexte qu'ils ne manquent jamais d'alléguer. De même, « disent-ils, » Que le Grand-Esprit a donné aux Deaux-Blanches la brière comme un moyen d'aller au ciel, aussi a-t-il donné aux Sauvages leur pratique qui suffit pour les rendre heureux. Quelques-uns vont jusqu'à craindre d'irriter le Grand-Esprit en prenant la brière. Ils mettent en avant des apparitions fabuleuses, de prétendues résurrections, d'après lesquelles certains Sauvages se seraient vu rejeter par le Grand-Esprit, parce qu'ils avaient eu la témérité d'abandonner leur pratique propre qu'ils en avaient reçue dès l'origine, pour suivre une pratique étrangère qu'il n'avait pas faite pour eux; et bien entendu que ces revenants ou ces visionnaires n'ont pas manqué de prêcher leurs co-sauvages, pour les détourner de suivre jamais leur funeste exemple. Ceux qui habitent de telles fables pour se dispenser d'embrasser notre sainte Religion, y croient-ils sérieusement, je ne sais trop; mais il est impossible, néanmoins, qu'il ne reste pas au fond de leur esprit et de leur cœur, une forte empreinte de ces préjugés et de mille autres non moins absurdes, qui, comme un corps opaque, intercepte les rayons de la vérité brillant autour d'eux.

Un autre de leurs préjugés les plus en vogue, c'est que la Brière ne laisse pas faire de vieux os, tandis que leur médecine sauvage leur confère le privilège d'une longue vie. — Es-tu déjà bien vieux? « me disait, cet été, un des Sauvages du lac de la Pluie, » Pourquoi ne prends-tu pas notre Médecine Sauvage? tu vivrais jusqu'à ce que tu eusses les cheveux Oblanes. » — Sauvage-gens, qui s'imaginent qu'il n'y a point de vieillards parmi les Briants, tandis qu'il

qu'il y en a plus que parmi eux ! d'autres gens surtout, qui ne connaissent rien de meilleur que ce triste amas de misère sans cesse renaissantes, ce cercle de besoins jamais satisfaits, qu'on appelle la vie ! Je parlais un jour à un autre infidèle de la longue vie des premiers hommes, et j'ajoutais en riant : "Vraiment, aujourd'hui on s'ennuierait s'il fallait vivre aussi longtemps." "Oh ! pour moi," se hâta-t-il de dire, "je ne m'ennuierais jamais." — "Oh, mon ami," répliquai-je, "c'est que tu ne connais rien de meilleur que cette misérable existence que la mort vient nous ravir à son gré."

Ce printemps, un infidèle malade céda aux sollicitations de son beau-frère catholique, et consentit à recevoir le baptême. Le Néophyte s'en vient tout joyeux, m'annoncer sa conquête : car j'avais parlé ce jour-là du zèle pour la conversion des infidèles. Le lendemain, je vais voir le malade, et je commence à l'instruire. Quand je retourne, le surlendemain comme il persévère dans ses bonnes dispositions de la veille, je trouve à son chevet un jongleur, le visage hideusement fardé : il me cède la place et se retire. Était-il venu de lui-même, ou avait-il été mandé par le malade ? je ne m'en suis pas informé, mais toujours est-il qu'il avait gagné toute sa confiance, et que ce pauvre moribond s'était laissé fasciner de la manière la plus pitoyable par l'ango de ténèbre ou ses suppôts. Il ne veut plus de baptême, il veut la vie, comme si le baptême devait lui donner la mort. En vain je l'éclaire, en vain je l'exhorte ; en vain son beau-frère, qui l'avait gagné l'avant-veille, se joint à moi pour conserver ou plutôt ressaisir sa conquête : cette fois le diable tient bon, et demeure maître de la place. Il est vrai qu'il fait luire aux yeux de sa victime une lueur d'espérance, mais ce n'est que pour le précipiter plus infailliblement dans l'abîme. Le malade qui s'est soumis aux superstitieuses sinagres du jongleur, recouvre ses forces, il est en pleine convalescence. Il s'en va, avec sa femme et deux familles de sa parenté, piocher des pommes de terre à deux journées du Fort William sur les bords du lac. C'est là que l'attend le tyran infernal qu'il s'est obstiné à regarder comme le maître de la vie. Soudain il tombe malade, et, au bout de quelques jours, il n'est plus qu'un cadavre, et, selon toutes les apparences, le cadavre d'un damné. . . — Dans le même voyage, un petit garçon de cette ^{bande} eut le bras percé d'outre en outre par un fusil qui se déchargea de lui-même dans le canot, et faillit tuer trois personnes du même

même coup. Je ne manquai pas à leur retour, de leur faire reconnaître le doigt de Dieu dans cette affaire. "Ce printemps, leur dis-je, "vous avez dit que les Robes-Noires étaient des démons, et vous n'avez pas voulu venir camper près de la Maison de la prière de peur de mourir. Ce veillard que vous avez laissé en route, a refusé le baptême parce qu'il voulait vivre. Or bien, il est visible maintenant que ce n'est ni la Robe-Noire, ni le baptême, ni la proximité de la Maison de la prière, qui l'a tué." Je leur rappelle ensuite le double prodige arrivé pendant leur absence, c'est à dire, la rechûte subite et désespérée du fameux Joseph la Seau de chat aussitôt après son apostasie, et la conversion de ce même endurci opérée à la voix d'un protestant; puis, j'ajoute: "Daigne le Grand Esprit, dans sa miséricorde, vous faire profiter de l'expérience d'autrui, et ne pas permettre que vous deveniez à votre tour une terrible leçon!" J'espère, en effet, que ces trois familles, baptisées jadis par un ministre protestant, et dont des membres sont déjà catholiques, rendront bientôt un public hommage à la vérité qu'ils commencent à connaître. Mais pour toute la bande infidèle, soit du Fort-William, soit du lac de la Glacière, les graves enseignements de cet été sont demeurés sans résultats pratiques, ou moins apparents. On dirait que c'est d'eux qu'il est écrit, Incrassatum est cor eorum, ut videntes non videant, et intelligentes non intelligent.

N^o La Danse. — Cet obstacle participe des deux précédents. La danse, chez les sauvages, outre les attrait qu'elle offre à la licence aussi bien qu'ailleurs et plus encore peut-être qu'ailleurs, revêt souvent un caractère superstitieux, s'en dispenser, serait, à leurs yeux, s'attirer des malheurs. Un métis m'énuméra une fois cinq sortes de danses sauvages; je n'entreprendrai pas de les décrire, aujourd'hui, qu'il me suffise de dire qu'elles sont souvent non moins lubriques dans la forme que dans les chants qui les accompagnent.

La danse était presque passée de mode ici. Des infidèles des environs, durant leur séjour en été près du Fort, ne s'y livraient qu'à des rares intervalles. Mais la bande venue du lac de la Glacière ce printemps, ayant apporté une cherté de Sioux, la passion de la danse s'est rallumée, et on s'y est livré durant tout l'été, avec une fureur qui ne connaît plus

plus de bornes. Ils commencent d'ordinaire dans l'après midi; pour ne finir qu'au lever de l'aurore; et cela, non pas un jour ou deux, mais presque habituellement pendant deux mois, en sorte qu'à la fin, la moitié de ces pauvres gens étaient enroués à faire peur. Car figurez-vous le Hambour qui accompagne, en France, la danse de l'ours: quelque chose de tel, de plus sauvage peut-être, retentit sans cesse à leurs oreilles, et sans cesse aussi leurs chants animés, à deux chœurs, sortent à pleins gosiers de leurs poitrines pour dominer ce vacarme, en sorte que, la nuit, on les entend distinctement jusqu'à deux et trois milles de distance.

S'il est vrai, mon Révérend Père, que le Seigneur ne se trouve pas dans le tumulte, comment faire pénétrer ses pacifiques enseignements dans ce tourbillon de fanatisme et de licence? Aussi ai-je dû me borner à gémir dans l'amertume de mon âme, dans l'attente d'une heure plus propice, et à détourner nos Égyptotes, tant en public qu'en particulier, de cet air nosphère pestilentielle où l'on ne sort jamais intact, quand on a eu la téméraire curiosité de s'y produire. Mais, malgré tous mes efforts, la rage des loups m'a dévoré au moins six de mes brebis, qui, poussées par un esprit de vertige, ont voulu à toute force s'abandonner à leur cruelle rapacité. Dès lors plus de frein à la licence, et, de tout l'été, on ne met plus le pied à l'église. De là les conséquences les plus déplorables, peu s'en est fallu, les plus tragiques: des jalousies, des discordes, des divorces sur le point d'éclater, des tentatives de polygamie à la veille d'enfanter le meurtre... O cruel tatari! qu'ils sont perfides tes attrails! mais aussi qu'il est épais le bandeau dont tu voiles les yeux des tes victimes! qu'elles sont fortes, qu'elles sont pesantes, les chaînes dont tu garottes tes esclaves!

5^e S'occupe de vie. — Il serait difficile d'exprimer la passion naturelle des Sauvages pour cette funeste liqueur, et surtout la déplorable facilité avec laquelle ils se laissent entraîner à l'excès dans l'occasion. Cet été nous en a fourni une nouvelle et trop lamentable expérience. Presque tous nos Sauvages se sont rendus à l'Île Royale pour la pêche, et, à l'exception de quelques femmes et peut-être d'un homme, vous n'en trouverez pas un seul qui n'ait bu; vous trouverez que la plus grande partie des hommes, et même quelques filles, se sont enivrées de la manière la plus honteuse. Des gens qui n'ont

pas de-

pas de quoi satisfaire leur appétit la plupart du temps, trouvent alors de quoi acheter de la boisson. Un sauvage a vendu son calumet pour une piastre (un peu plus de 5 francs), et il s'est hâté d'en faire de l'eau-de-vie. Sans compter ce qui a été acheté frauduleusement sur les vaisseaux, deux américains ont dépensé là, avec nos sauvages, dans l'espace de deux ou trois mois, le croirez-vous? pas moins de deux barils d'eau-de-vie, de 36 galons chacun!

Qu'est-il résulté de tout cela? que s'en suivra-t-il encore? - Déjà les plus affligeantes conséquences ont eu lieu: des rixes, carfois à coup de couteau, et que la présence d'un homme sobre a seule empêchée d'être meurtrières, se sont alliées à des désordres plus secrets. Une leçon terrible et venue mettre fin à ces scènes désolantes et Dieu veuille qu'elle réveille à jamais de leur fatale léthargie les autres victimes de la boisson! Un jour - C'était sur la fin de la pêche - deux jeunes sauvages s'essayaient, par manière de jeu, à soulever un demi baril de poisson au dessus des deux barils superposés: ils ne peuvent en venir à bout. Un autre jeune homme les regardant, il n'est pas ivre, mais déjà la boisson lui a monté la tête: "Quoi? "S'écria-t-il, "Vous ne pouvez soulever ce baril là haut? Vous êtes des lâches: je me fais fort, à moi tout seul, d'en faire plus que vous deux. Voyez comme j'en enlève cette bagatelle." fait et dit: il met à sa place le demi baril de poisson, mais l'effort démesuré qu'il a dû faire, lui brise je ne sais quoi à l'intérieur du corps; et voilà notre todomond gisant sur son lit de douleur, en face de la mort. Elle frappe au bout de quelques jours, et la victime n'a pu voir de prêtre! et c'était un de ceux qui se sont le plus signalés, durant tout le cours de l'été, par les excès de la boisson et les autres désordres qui forment son habituel cortège!...

Puisse les autres coupables s'humilier sous la main du Dieu qui frappe, dans sa colère, de si affroyables coups! Déjà, par une suite de ces temps qui ont tout l'air providentiel, les principaux de ces bandes n'ont pu faire leur propre pêche cet automne, pour avoir été retenus à l'Isle Royale jusqu'après les glaces: leurs pommes de terres sont restées sous la neige, ils n'ont donc d'autre ressource que d'exer au milieu des bois, chassant les caribous ou rennes du Canada, et tendant des lacets, aux lièvres. Heureux, s'ils

S'ils en rencontrent assez pour le strict nécessaire! Mais j'ai crains bien qu'ayant imité la cigale tout l'été, ils ne subissent son triste sort durant l'hiver; et que Dieu, pour les rendre enfin sages à leurs dépens, ne les punisse, par où ils ont péché. Serez, mon Révérend Père, pour leur parfaite conversion

Mais, outre ces obstacles qui résultent, pour ainsi dire, de la nature des choses, qui sont comme intrinsèques à l'œuvre et permanents, qui pourrait se faire une idée de tous les autres auxquels, ce semble, on n'avait pas droit s'attendre, et qui sont venus, comme à l'envi, fondre sur nous de tous côtés? et cela avec un tel acharnement, que, s'il n'était pas de la vocation d'un Missionnaire, d'espérer contre toute espérance, nous aurions eu du mal de nous défendre de cette pensée désolante: Dieu ne veut point de notre œuvre ici, car il frappe ses instruments de stérilité! Ainsi, pour les énumérer sommairement, depuis trois ans et quatre mois que nous sommes sur ces bords du lac Supérieur, le voyage du Père Anon à la Sainte, rendu inutile par la mauvaise foi de celui en faveur duquel il l'avait entrepris; l'accident du Père Docteur arrivé au moment où ses services nous étaient le plus nécessaires; la construction d'une église à la Rivière aux Courtres, échouant contre le petit nombre et le peu d'énergie des Sauvages, la translation de notre Résidence à trois milles du Fort William, après avoir végété un an à la Rivière aux Courtres; l'incendie qui dévora au milieu de l'hiver notre maison à peine achevée et passablement vaste; un incident assez futile en lui-même qui empêche deux ouvriers du Sault St. Marie de s'embarquer le printemps suivant pour venir nous bâtir une église; une série de morts presque non interrompue durant dix-huit mois, qui scandalise les faibles et donne beau jeu aux mal intentionnés de maudire la Prière et de calomnier les Robes-Noires. Un chef qui ne pouvant contenir dans son cœur le désir de licence, la soif de domination et le besoin de brouiller qui le dévore, prend à tâche de tracasser les Robes-Noires, de surexciter les mauvaises passions de ceux qu'il tient en laisse, sacrifie leur intérêt et celui des générations futures à une fumée de louange, non moins ridicule que mensongère, menace enfin de tout plonger dans le deuil, quand tout à coup Dieu l'arrête, et brise en un jour, dirai-je de justice ou de miséricorde? ce terrible instrument de ses vengeances.

Joignez à cela d'autres désagréments qui ne seront connus qu'un jour

jour des révélations; l'existence de la Mission gravement compromise et devenue problématique; la triste perspective de n'avoir de si tôt des collaborateurs ni remplaçants, vu la disette de sujets où les nouveaux collèges et les nombreux renforts envoyés en Chine plongent nos Missions Sauvages; l'absence du S. Supérieur cet été durant quatre mois et demi sans qu'il nous arrive aucune nouvelle dans l'interalle, circonstance fâcheuse qui a reculé d'un an la construction de notre Eglise, et qui a déconcerté bon nombre de Sauvages, en leur inspirant de fortes craintes sur notre stabilité ici, et les empêchant de commencer ou d'achever leurs maisons, de défricher de la terre, - ainsi qu'ils l'ont avoué depuis.

Mettez tout cela ensemble, mon Révérend Père, et vous n'aurez pas de peine à vous persuader de cette vérité, que tous les démons se sont pour ainsi dire, ligués ensemble, pour disputer au vrai Dieu la paisible possession de ce coin de leur empire, et ravir à Marie leur ennemie mortelle, la gloire d'être honorée et servie au milieu de ces forêts sous le titre qui lui est si cher, de son immaculée Conception. -

8 Décembre. - Mais Marie pourrait-elle jamais consentir à battre en retraite devant Satan? Ce serait un blasphème de le penser. Il est vrai, c'est bien ici en toute vérité le pusillius grec de l'Evangile, et je ne sais s'il y a, en effet, sur toute la surface de la terre un autre troupeau aussi petit pour deux pasteurs. Mais ne croit-il pas, lui aussi, par l'humilité, ainsi que le vénérable Bède le dit du petit troupeau de l'Eglise universelle? L'édifice dont nous posons si laborieusement les premières pierres, ne s'élèvera-t-il pas un jour à une hauteur proportionnée à la profondeur de ses fondements? ou, en d'autres termes, la prospérité future de notre Mission n'égale-t-elle pas l'humilité, c'est à dire, l'exiguité de ses commencements? Je crois qu'il n'est pas temps encore d'en désespérer. Le passé nous manque; ayons foi dans l'avenir. Déjà le présent semble nous sourire, et nous présager que l'heure des consolations ne tardera pas à sonner.

On dirait en effet, qu'une ère nouvelle a commencé avec le retour du P. Honoré: les craintes se sont évaporées comme un fantôme, l'espoir s'est animé dans les cœurs. - En attendant que le printemps nous permette d'élever la charpente de notre Eglise, dont tous les matériaux sont sur place, une cloche de cent livres a été solennellement bénite après la pêche, et sa voix sacrée,

Sacrie, jusqu' alors inconnue dans ces parages, semble redire à tous: "Invoque un peu de temps, et vous aurez une belle maison de la Prière, et le Grand-Esprins y fixera pour jamais sa demeure, et l'Ange préposé à la garde de l'Immaculée Conception dilatera peu à peu son encinte, et invitera les tribus nomades des environs à venir y planter leurs tentes." - L'école que nous n'avons faite qu'à la Rivière aux Bourbes, est reprise depuis quinze jours par le S. Choné, et tenue sur un meilleur pied - La mort providentielle de l'ancien chef, Joseph la Beau de Chat, malgré l'indigence dont il a doté les Sauvages par le bon temps Exalté du Saule St Marie, nous laisse jouir d'une paix dont les charmes sont d'autant mieux sentis qu'on y était moins habitué jusqu' alors. - L'archiconfrérie du très-saint et Immaculé Cœur de Marie pour la conversion des pécheurs, deux fois tentée en vain (on ne sait trop pourquoi), vient d'être érigée définitivement aujourd'hui même, fête de l'Immaculée Conception, avec un succès qu'on n'eût osé se promettre, et l'empressement avec lequel on s'est fait inscrire, nous est un garant des bénédictions abondantes que le Cœur maternel . . . de notre bien-aimée Patronne prépare à sa petite famille. Que dis-je? elle n'aurait-elle s'écouler entièrement ce jour que notre dévotion lui consacrer, sans nous faire goûter les prémices de ses faveurs. Or voilà-t-il pas le chef protestant, et son gendre, protestant comme lui, qui viennent de concert avec un apostat et un infidèle, nous prier de les recevoir dans le véritable bercail de Jésus-Christ? Ajoutez à ces conquêtes une cathécumène que j'instruis depuis quinze jours, et que j'espère baptiser à Noël: car elle sait déjà le Sater, l'ave-
le Credo, et retient très-bien les explications. C'est celle là même dont je vous ai parlé précédemment, qui quitta cet été, son polygame de mari. Sourireux divorce qui va lui procurer le bonheur d'être admise au festin des noces de l'Aigleau!

Enfin, ce qui semble mettre le comble aux espérances, c'est qu'une nouvelle carrière va s'ouvrir, une terre vierge, où, aucune Robe-Noire, n'a pu être jamais mis le pied, va être visitée, et dilater avec joie ses entrailles pour recevoir la semence de l'Evangile après laquelle elle soupire. Le Lac Népigon, ainsi s'appelle cette terre promise. Le Népigon, que l'absence de l'un de nous pendant les trois étés qui viennent de s'écouler, nous a empêchés de visiter dans cette saison, et que son éloignement nous avait fait regarder comme impossible à visiter pendant l'hiver, va l'être cependant, si l'avis de Dieu, dans le cœur de celui qui commande. Soles! que ces quatre-cents Sauvages ne sont-ils réunis!

Mais,

Mais, quand même le Missionnaire, dans sa tournée n'enterrait qu'une seule âme au ciel, devrait-il penser autrement que le grand Xavier, et regarder ses fatigues comme trop peu payées? - Non, sans doute, me répondez-vous. Mais quel sera l'honneur élu de la Providence qui le premier, au nom du Maître du ciel, pénétrera dans ces confins reculés de l'empire de Satan? - Hélas! Je n'ose vous le nommer, car vous l'en connaissez trop indigne: c'est moi-même, mon Révérend Père, moi, *hic et ubique* *Divino conspectu indignissimus* (Form. 408) qui vais aller, si Dieu m'en est propice, sous les auspices et la protection du glorieux S. Joseph, patron des Missionnaires Sauvages, et auquel je dois tant, comme vous savez, jeter les germes d'une nouvelle Mission qui lui sera consacrée, je l'espère, moi qui suis choisi nullis meis meritis, sed sola dignatione misericordie Dei (S. E. h. A qui.), pour porter le premier dans cette région désolée la bonne nouvelle du salut, le premier y faire couler le sang du Rédempteur sur l'autel du sacrifice et par le canal des sacrements! Oh! ne m'enchiez vous pas un si grand bonheur! Remerciez-en Dieu pour moi, et priez-le, par l'entremise de S. Joseph, de S. François Régis, de S. François Xavier et des Martyrs du Canada, qu'il daigne faire de son inutile serviteur un instrument docile entre ses mains, et quelque peu propre à lui gagner des âmes, pour la plus grande gloire de sa Divine Majesté.

Mais, vous ne l'ignorez pas, mon Révérend Père, *Vir soli!* et que pourrai-je seul, contre tant et de si puissants ennemis? Au secours donc, au secours: *Transiens adjuva nos.* Oui, venez vous-même, ou du moins, si S. François Régis veut absolument vous retenir, dites-lui de nous envoyer quelqu'un de ces actifs et fervents méridionaux ses compatriotes, qui viennent imprimer une nouvelle vie à nos froides contrées. Dites-lui qu'un seul suffira, pourvu qu'il apporte un esprit, et quelque peu de cette vertu miraculeuse qui s'échappe encore tous les jours de son tombeau. Dites-lui tout cela, et ce que votre cœur vous suggera de plus: pourra-t-il vous refuser une si juste demande à vous qu'il a choisi entre mille autres pour un de ses privilégiés successeurs.

Non, mon Révérend et bien cher Père, notre commun vœu ne sera pas rejeté, j'en ai la douce confiance: un jour viendra, et mon cœur en boudit d'allégresse, un jour viendra où nous verrons la gloire du Très-Haut s'éclater sur cette terre si longtemps maudite, et des prodiges se réaliser au milieu de ces déserts stériles. Et, durant les siècles éternels, nous en rendrons grâce, honneur, louange et amour à l'Agneau

l'Agneau qui nous a rachetés par son sang, de toute tribu, de toute langue, de tout peuple, de toute nation, et a fait de nous autres pêcheurs un royaume vivant et immortel à notre Dieu. Amen.

En union de vos prières et SS. SS, dans les SS. PP. de Béne. Marie, Joseph,

Rp^e J^e

Servusy C^o

M. M. Frémont P. S.

Missionnaire

Post-Scriptum! - 14 décembre. - Avant que je puisse vous expédier cette lettre, Marie vient de nous donner une nouvelle preuve qu'elle a pour agréable l'établissement de l'Archiconfrérie dans sa toute petite Mission Sauvage de l'Immaculée Conception. Hier soir, samedi, s'envola au ciel, j'en ai la douce confiance, une jeune fille de vingt ans, que j'avais baptisée mardi dernier. C'est la fille d'un de ceux qui étaient venus la veille, nous déclarer vouloir rentrer dans le giron de l'Eglise. Et ne parlait qu'en son nom, car la femme et ses enfants ne sont pas même baptisés, et jusqu'ici n'ont guère d'envie de l'être. Cependant, voyants se rendre dangereusement malade, et sans espoir de guérison malgré les saines sinagées de la jonglerie Sauvage auxquelles il avait eu recours, il l'avait décidée à se faire chrétienne. La malade fut recommandée aux prières de l'Archiconfrérie le jour même de son établissement, - lundi dernier. Le lendemain, dès la matinée étant allé l'instruire, je la trouvais sans connaissance, les yeux hagards et en proie à des mouvements convulsifs. C'était l'effet d'un violent saisissement qu'on avait eu l'imprudence de lui donner ce matin même, après qu'elle avait déjà perdu l'usage de la raison. A la fin, cependant, les douleurs se calmèrent, et l'épuisement la fit succomber au sommeil. Alors je lui fis mettre au cou la Médaille Miraculeuse qu'elle avait refusé de recevoir de ma main quatre jours auparavant, et que j'avais laissée à une jeune catholique de la couronne, pour la lui donner en cas qu'elle changeât de disposition. J'ai la ferme confiance que cette Médaille sera pour elle un gage de salut, et que Marie qu'on n'invoque jamais en vain, lui rendra assez de connaissance pour recevoir le baptême. Néanmoins, pour ne rien négliger de tout ce qui peut assurer ce résultat naturellement incertain, je fais vœu, en quittant la malade, de dire une messe en l'honneur du Très-Saint et Immaculé Cœur de Marie, si elle peut recevoir le baptême en bon état. A midi, on vint me dire: "la malade

à pleine

à pleine connaissance, et, interrogée si elle veut prier: c'est tout mon désir et elle répondit: «Hâtez-vous d'aller chercher la Robe-Noire.» J'arrivai donc; et la trouvais dans ces excellentes dispositions. Après l'avoir instruite de l'essentiel, ce qui m'est d'autant plus facile qu'elle fréquentait notre Eglise et savait presque les prières du Chapotelet, je lui administrai le sacrement de régénération. Elle répond à toutes les questions avec une grande présence d'esprit, mais avec un empressement plus marqué à cette dernière: «Marie, voulez-vous être baptisée?» Car Marie était le nom que je lui avais choisi, persuadé qu'étant redoublée de la grâce du baptême au Très Saint et Immaculé Cœur de MARIE, on ne pouvait lui donner un autre nom, sans ravir à cette Vierge de miséricorde une gloire qui lui était due.

Après son baptême, je l'instruisis brièvement sur l'Eucharistie dont elle avait déjà entendu parler à l'Eglise; et, sur le désir qu'elle me témoignait de recevoir le S. Viatique, je le lui apportai incontinent. C'est ainsi qu'elle fit sa première et dernière communion, avec cette robe toute brillante d'innocence, qu'elle avait reçue l'instant d'après avoir vu, des mains du Père Céleste l'adoptant pour sa fille chérie. Le lendemain, elle perdit connaissance assez longtemps, et lorsqu'elle fut revenue à elle, je lui donnai l'absolution sous condition, et lui administrai l'extrême-Onction: elle avait toute la présence d'esprit, il ne lui manquait que la parole. Je ne pourrais assez m'étonner de voir cette même personne, qui, moins de huit jours auparavant, m'avait refusé la Médaille de Marie en se cachant le visage sous sa couverture, baiser aujourd'hui son crucifix avec une dévotion admirable, toutes les fois que je le lui présentais, y fixer des regards de résignation et d'amour, et une fois, impatiente de le baiser, le détacher elle-même de l'endroit où je l'avais suspendu pour le presser contre ses lèvres muettes, voulant ainsi traduire eloquemment par des signes les nouveaux sentiments de son cœur, que sa langue ne lui permettait plus d'articuler.

Le jour suivant (c'était le vendredi), je m'acquittai de mon vœu, en le faisant connaître aux Sauvages, et en les invitant à l'unir à moi pour remercier le Cœur Immaculé de MARIE, et pour obtenir à la malade, ou une guérison miraculeuse, ou du moins l'innocence jusqu'au dernier soupir. Cette fois encore MARIE nous exauça. Car, puis-je attribuer à autre chose qu'aux prières que nous lui adressâmes, la manière miraculeuse dont la malade fut délivrée ce jour-là-même d'un imminent danger? Voici le fait.

La mère de la malade, opiniâtre, s'il en fût, dans l'infidélité, avait résisté

à déterminer son mari, tout résolu qu'il était de se faire catholique, à leur encore une fois l'effronterie prétendue de la jongleur Sauvage. Mais, ô prodige! la fille aînée, sœur de la malade, et jusqu'ici non moins entêtée que la mère, avait ^{compris} qu'il n'y a point d'alliance entre Jésus-Christ et Béhail; elle avait dit après le baptême de sa cadette: « L'oyce fait, il ne faut plus penser désormais pour elle à la médecine Sauvage », et aujourd'hui, sachant ce qui se tramait, elle s'était hâtée de me faire avertir en secret de me rendre à la maison. J'y vais sans penser à rien, sinon que la malade touche à son terme. J'entre sur les pas du jongleur du voisinage; la femme l'a déjà précédé, un de ses fils le suit de près, puis un second. Alors je commence à me douter de quelque secret dessein, et après être resté un certain temps à prier au chevet de la malade qui ne donne aucun signe de connaissance, je questionne en sortant, le jongleur qui fait semblant de vouloir, lui aussi, se faire chrétien. — Est-ce que tu viens pour traiter la malade? — « Oui. »

« Elle est bien bas; je pense qu'aucun remède humain ne peut la guérir... Que veux-tu lui faire? Veux-tu lui donner à boire quelque médecine? » — « Oui. » — Soit. Mais veux-tu lui faire quelque autre chose? — « Qu'est-ce que je lui ferais? » — « Eh, ce que font les Sauvages en pareil cas, battre du tambour, etc. » — « Non. » — Garde-toi bien de faire quelque chose de tel, car je le saurais, et du reste cela ne vaudrait bon qu'à irriter le Grand-Esprit et à faire empirer l'état de la malade. — Je ne sais si le père, qui gardait alors sa fille, avait entendu le précédent dialogue; mais le fait est que, quand je fus parti, il ne voulut permettre au jongleur de rien faire.

Ce fut le lendemain que la maraîchère de notre malade m'apprit ces particularités, et je remerciai MORILLÉ d'avoir su veiller ainsi sur l'innocence de son enfant. Bête de l'enlever de ce monde plein d'écueils, ne malitia mutaret intellectus ne fides Decipere? animam illius. Elle donne quatre jours à mal pour exotir et s'épanouir, puis elle se hâte de le transplanter dans la terre où vivants, au sein de la céleste patrie, puisse l'odeur de ses parfums, monter avec ses prières, jusqu'au Cœur compatissant de la Mère des miséricordes, et en faire redescendre une pluie de grâces sur toute la famille et sur le pauvre Missionnaire qui a eu le bonheur de l'enfantier à Jésus-Christ!

Mais je ne vous pas vous laisser ignorer un petit incident de la dernière visite que je lui fis, et qu'il me sera impossible d'oublier de si-tôt. Qu'elle est cette personne? s'écria-t-elle subitement, les yeux fixés devant elle où rien n'apparaissait à nos regards. Puis, quelques instants après, elle agite les bras comme pour écarter quelqu'un.

Dans

Dans ce moment je prends de l'eau bénite et fais sur elle le signe de la croix. "Quatrième fois du bier dit-elle aussitôt, de me jeter ainsi de l'eau bénite!" — Ceci fut d'autant plus remarquable qu'alors elle ne répondait plus même par signe, à ce qu'on lui disait. Je profitai du fait pour faire remarquer aux assistants combien l'eau bénite est utile aux malades et redoutable aux démons. Quelques heures après, la Noéphyte s'endormit doucement dans le cœur de sa Divine Mère, comme tout porte à la croix; non seulement je ne pus être averti à temps, mais les assistants eux-mêmes s'aperçurent à peine de sa mort. Oh trépassé digne d'envie! Suisse mon âme, à son tour, mourir de la mort des justes! O ma chère fille en Jésus-Christ, Maria Okabekindassot! joins-toi, à mon heure dernière, me rendre une vingt-cinquième, et me conduire à ce même bonheur dont le cœur de l'Auguste Vierge t'a par l'entrée par mon bras! Ainsi soit-il.

Adieu mon Révérend Père: mais viens toujours à mon thème
Transiens adjuva nos.

M. M. J. Thimiot
 Missionnaire

89^e Lettre

Lettre du Père Pierre Point de la Compagnie de Jésus, Missionnaire au Canada à son Supérieur à Paris.

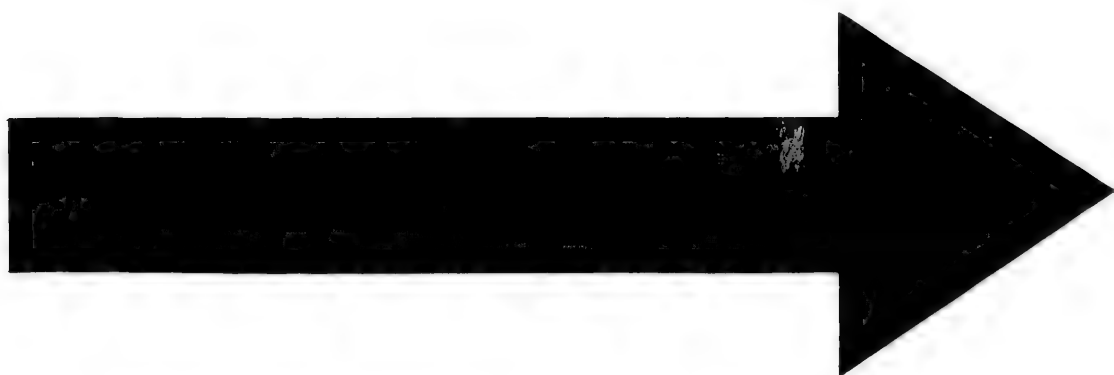
Samedi 17 décembre 1851

Mon Révérend Père,
 P. C.

Quoique je pense bien que vous connaissez déjà notre mission par les rapports qu'on vous en a fait, je veux vous dire quelque chose de notre mission de l'Assomption.

Cette mission s'étend dans tout le district de l'Ouest (excepté la paroisse de Malden; et la paroisse de Walcight, depuis environ deux mois) — Elle s'étend, dans une étendue d'environ 30 lieues, sept églises situées au centre de populations à 3 h. 1/2 lieues, et plus, si nous tirons des lignes jusqu'au district de London à 30 lieues de profondeur. Le district d'Ouest renfermait en 1848 une population de 27,000 âmes, mélange de plus de 1000 Sauvages, de 6000 Canadiens français, de 3000 Irlandais, de 14000 Anglais de toutes dénominations etc. dont les églises pullulent, et les ministres aussi, disséminant de tout côtés avec des Bibles

la



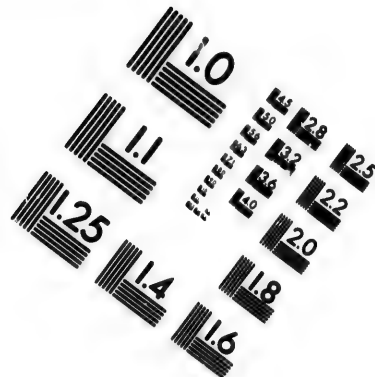
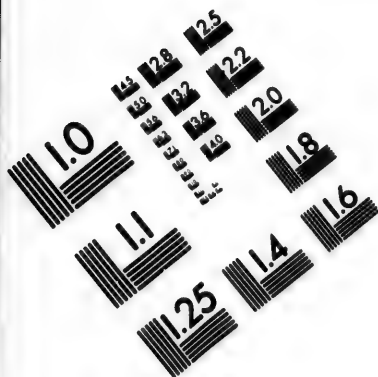
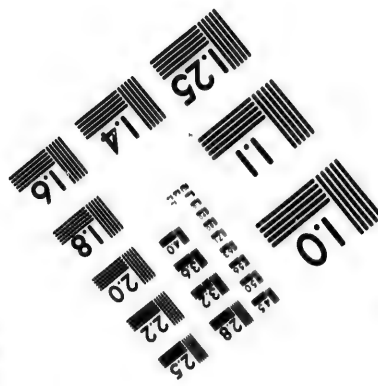
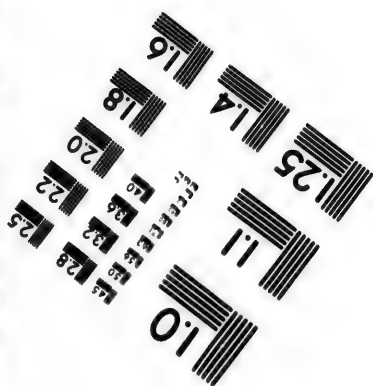
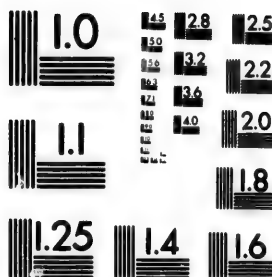


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

28
25
22
20
18

10
01
00
99
98

la haine de notre sainte Religion. Depuis trois ans la population a beaucoup augmenté.

Voilà mon Révérend Père notre champ de missions, voilà notre champ de bataille, jugez si vos pauvres missionnaires ont à courir, à défendre, à cultiver, à batailler, pour gagner de la place; et défendre leurs ouailles, et faire croître le bon grain au milieu de tant de ronces. jugez si nous avons besoin d'hommes et de prières. Mgrs de Charbonnel nous a déchargés de Malden (ou Amhurstburg) et de Raleigh, en envoyant deux bons prêtres. Il aurait bien envie de nous décharger encore; mais les prêtres lui manquent. Il est réduit à soupirer; cependant, il se félicite encore que ce soit la portion de son troupeau la mieux servie. Outre les ouvriers de la Compagnie, il a au plus une vingtaine de prêtres. Qu'est-ce que cela pour des 200,000 âmes si éparses? Et se tourne partout et ne voit arriver personne. Et cependant, quelle nécessité! quel bien à faire!

Vis-à-vis de nous se trouve l'infidélité Américaine des États-Unis à côté de nous l'hérésie avec ses haines et ses sectes. Au milieu de nous les vices des domestiques de la foi. Quel atmosphere que celle qui nous environne! Quel air que celui qui se compose de tant de miasmes corrompus! combien est nécessaire le souffle divin pour purifier le ciel sous lequel nous vivons!

Quoiqu'il en soit mon Révérend Père, nous travaillons avec joie; et évidemment Dieu travaille avec nous. Cette année a été sûrement une belle année pour nous. Le premier concile provincial de Québec, la présence de Mgrs dans son diocèse, la visite du d. Chiniqui et du Révérend Père Boulanger à Sandwich en ont marqué les plus heureux époques qui ont été évidemment des temps de miséricorde et de conversion pour notre mission.

Je parle principalement de la visite du vénérable Mr. Chiniqui, Apôtre Canadien de la Compagnie, et des deux visites de Mgrs Charbonnel dans notre direction.

Dans nos Savoirs l'usage de l'inférieur Whisky, était universel, cette fumeuse boisson était jadis la provision de toutes les cases, le vin de toutes les tables, la compagnie de tous les voyageurs et de tout les matelots, le rafraîchissement, le confortable, le stimulant de tout les estomacs, le ciment de toutes les sociétés, l'instrument et la preuve de l'union, de l'amitié, de la bienvenue. Elle coulait sans cesse des distilleries dans la haine de nombreux marchands, et delà dans la bouche, dans la poche, dans les armoires des consommateurs. Le poison pris même sans excès a vuider bien des bourses, ruiné bien des santé, et surtout corrompu bien des cœurs. De là la source de tous les vices, de toutes les misères. Dès que nous sommes arrivés dans le pays nous avons fait une guerre incessante à ce maudit usage; chaque année on le voyait diminuer; mais cependant chaque année nous voyions vivre et mourir calmés par l'intempérance plus d'une

de des victimes. Une distillerie avait été fermée, une seconde qui voulait remplacer la première n'avait jamais pu se finir. Tant la malédiction Divine y était; et cependant tous les jours les canots traversaient la rivière, et ramenaient la liqueur dans nos malheureuses familles. Il fallait un miracle, et Dieu l'a fait cette année. Le P. Phiniqui est arrivé ici au mois de juin dernier. Il a rassemblé la paroisse pendant 4 jours. Et est monté en chaire, il a montré d'une main un verre d'eau, de l'autre son crucifix, sa bouche a parlé, inspirée par son cœur ou plutôt par la grâce Divine. et dans nos trois principales paroisses 2900 Canadiens sont venus successivement renoncer à toutes boissons enivrantes et s'engager à exterminer l'ivrognerie parmi-eux. Nos plus fameux ivrognes sont venus s'abattre au pied de la croix. — Et chose étonnante! chacun de répéter: ce sacrifice qui nous épouvantait tant ne nous coûte pas, nous n'y pensons plus; plus de tentation... Nous avons marché nous-mêmes à la tête de nos Canadiens, et nous avons été suivis de tous à peu d'exception près. Tous les premiers vendredis de chaque mois nous disons une messe pour cette belle œuvre, et presque toujours quelques nouveaux membres viennent se joindre à la messe. On sait qu'il n'y a dans la promesse, ni serment ni vœu; cependant on persévère. Souvent dernièrement un malheureux ivrogne manqua à sa promesse. Il vint ici nous dire: "à mon être, j'ai cassé ma tempérance, et voilà que toutes les nuits j'entends des vacarmes dans ma maison; on fait tomber le plafond, et, je cris q'c'est l'âme de mon père." Il se confessa, et revint raccommodez sa tempérance, je ne sais s'il entend encore quelque chose. Un autre fameux a voulu essayer pendant 3 mois, il a été fidèle; mais comme il n'avait pas la grâce, il retombe. Le S. maniqui est allé le voir avant hier, et l'a confessé. — J'ai été moi-même prêcher la tempérance dans nos missions éloignées, et j'ai enrôlé presque tous nos Canadiens. — On ne les entend plus que raconter leur bonheur. — Avec l'intempérance on éloigne les principaux désordres; chicanes, blasphème, danse etc. Dernièrement nous avons eu les élections d'un représentant. Tous les Anglais remplissaient les cabarets; nos Canadiens allaient donner leur voix, buvaient un verre d'eau, ou une tasse de café, et s'en retournaient tranquillement. — Voici encore pour finir, une petite histoire: dernièrement j'allais prêcher la tempérance, je rencontrai un Irlandais; un Canadien mon compagnon lui demanda s'il ne s'en montrait pas. Il répondit que non. — Il se remit à son ouvrage, puis il alla boire; et négligea son ouvrage. Son maître arrive bientôt, et lui donne une volée solide... Oh! bien lui dit notre Canadien, si tu avais été de la tempérance...

Après le départ de M^r. Phiniqui, M^gr. vint faire sa 1^{re} visite. Il donna la

Confirmation

confirmation dans les églises à environ 1500 enfants 51 resta 9 jours, à voyager par le beau et le mauvais temps, tantôt seul tantôt assisté de nombreuses voitures, tantôt à pied tantôt en voiture, tandis que dans le même temps et par les mêmes chemins l'évêque protestant se faisait traîner dans une jolie voiture, seul avec le cocher, passant rapidement auprès de notre pauvre évêque dont la vue semblait le faire rougir. Quel contraste! un évêque Catholique allait en épître, un évêque protestant voyageait en gros seigneur! Notre évêque saisissait toutes les occasions pour instruire et consoler son peuple à l'exemple du divin maître, l'autre semblait fuir à toute hâte et se débarrasser de sa tâche, refuse à des ouailles quelques paroles d'édification, sous prétexte qu'ils étaient trop peu nombreux. Celui-ci faisait semblant de faire descendre l'épître de Dieu sur deux ou trois douzaines d'ignorants; celui-là imposait les mains à 1500 enfants, joignant modestes et préparés depuis plusieurs semaines, par les soins des leur pasteurs. Aussi notre bon évêque, au milieu de ses chers enfants sanctifiés et joyeux, recueillait leurs bénédictions, première récompense de son zèle, tandis que l'autre s'en retournait n'emportant que le blâme de sa conduite insignifiante, et peut-être le mépris des pauvres qu'il avait dédaignés. Des Catholiques triomphaient, les protestants rougissaient d'avoir un tel évêque. Mgr de l'Archevêque ne partit plus tôt qu'il ne l'aurait voulu, pressé de se rendre au Concile, mais promettant de revenir bientôt. Il tint parole.

Le Concile de Québec a été un événement heureux pour le Canada; on y a vu traité des moyens d'harmoniser les deux parties de ce vaste pays, et de procurer un système d'éducation propre à les régénérer dans la foi. L'enfer dans doute n'en aura pas été content car il n'a pas manqué de souffler la haine dans le cœur de tous les anticatholiques. Les évêques secondés par leurs prêtres et leurs fervents laïques se sont mis à l'œuvre et de tous côtés on voit s'élever des sociétés respectables pour la défense des intérêts catholiques, et surtout pour l'abolition des entraves qui empêchent la liberté de l'éducation religieuse dans ce qui est appelé les écoles mixtes.

Après le concile est venue la retraite ecclésiastique de Toronto, à laquelle selon les desirs de Mgr, je me suis trouvé, bien entendu sans préjudice de ma retraite annuelle que je ferai ici à l'ordinaire. Le d. Gallier vous en aura parlé. Après cette retraite Mgr est retourné en bas Canada pour donner quelques retraites, et se hâta aussitôt la Toussaint de revenir à Sandwich acquitter sa promesse, et en même temps demander l'aumône à la porte des églises pendant plusieurs journées des plus froids de la saison, pour s'aider à payer l'énorme dette de sa Cathédrale; c'est ce qu'il doit faire, et ce qu'il fera cet

418

biver dans toutes les missions de son diocèse. Il voulut partout se montrer aux yeux des
 pasteurs et de son troupeau *la forma gregis et animi*, par son zèle, et son dévoue-
 ment, pour le salut de tous. Il voulut parcourir toutes les campagnes; et subir toutes
 les difficultés d'un vrai missionnaire; on le voyait toujours à pied - à cheval, en mo-
 deste voiture d'habitant de la campagne, allant d'église en église, de maison en maison,
 souvent par le plus mauvais temps; se tenant tous les jours aux riches et aux pauvres
 etc. et cependant répondant aux nombreuses lettres qui lui arrivaient; et administrant
 son diocèse. - Un jour je le conduisis dans l'île Nalpool. Il voulut voir en bien ce pays in-
 fidèle, et consolider les quelques familles d'indiens catholiques restées sans pasteurs. Nous y ar-
 rivâmes en canot, le temps était froid et la neige tombait à gros flocons, avant d'entrer
 dans la cabane du missionnaire qui était fermée, il voulut visiter une de ces pauvres famil-
 les. Il s'assit comme eux sur la natte, tandis que j'allais avec un bon Canadien ouvrir la
 porte du château, allumer le feu et dresser la table, ne pouvant se faire entendre des sau-
 vages, il dit son bréviaire au milieu d'eux, il revint nous rejoindre. - Je voulais lui faire
 traverser la rivière pour passer la nuit chez un brave protestant qui avait offert sa
 maison; mais il voulut rester, je suis ici, dit-il, le plus heureux des mortels; j'étendis une
 natte sur une espèce de planche en lit de camp recouverte d'une vieille paille, une
 couverture dessous, et une dessus, et je lui dis Mgr voilà votre lit, vous ne serez pas
 apprivoisé, vous avez l'air du grenier et de la cage, et des côtés. Il se mit là dessus, tan-
 dis que notre bon compagnon, couché sans dormir sur un banc de l'antichambre, s'ef-
 forçait d'entretenir dans le poêle un feu, dont Mgr était censé ressentir la chaleur.
 Une fois le chauffeur s'endormit, le feu s'éteignit, Mgr se leva pour le rallumer, et moi
 je dormais sur ma planche à côté. - C'est cela qu'un prince de l'église regardait com-
 me un heureux moment. Le lendemain après notre messe, et un sermon nous allâ-
 mes ailleurs. Cette fois-ci il resta dans le pays pendant six semaines. Avant de par-
 tir il posa ici les fondements d'une congrégation de la S^{te} Vierge que je n'avais jou an-
 core établie, et qui était si nécessaire. J'en eulai une cinquantaine de jeunes filles,
 qui firent leur consécration le jour de l'Immaculée Conception, en attendant que vous
 veuillez bien m'envoyer les lettres d'agrégation à la congrégation de Rome. - Il établit
 aussi une branche de l'institut catholique destinée à faire beaucoup de bien au pays.
 J'espère aussi bientôt établir une société de jeunes gens, avec les mêmes règles et avec
 les mêmes privilèges que ceux de la congrégation des filles; mais sous le vocable du S.œur
 de Jésus. (si vous jugez que cela puisse s'obtenir), et encore pour les enfants une

Congrégation

congrégation, des S. S. Anges. — Tout cela, mon Révérend Père, est l'heureux fruit de la Tempérance, et sera la source de bien des bénédictions célestes. Le plus difficile sera de réunir tous ces pauvres enfants si épars, et de leur donner à chaque classe une instruction convenable. Cela posé, nous aurons des communions fréquentes, et sans doute de bonnes vocations. — Sans ces moyens nous avons déjà envoyé six novices en différentes congrégations de femmes, et trois ou quatre sollicitent le même bonheur.

Nous a l'intention d'établir dans les missions de son diocèse, les Sœurs de St Joseph de Lyon, qui diminueront notre besogne de moitié. — J'attends aussi une réponse de M^{re} Barnab pour savoir si nous aurons ici un établissement d'orphelins, et d'externes, selon les desirs d'une pieuse fondatrice du Detroit. Déjà ces Sœurs ont un commencement de pensionnat au Detroit. — M^{re} Hardy de B. M. ne doutait presque pas du succès auprès de la Supérieure Générale.

Voilà, mon Révérend Père, les principales choses de notre journal pour cette année. Du reste la petite résidence de l'Assomption est animée d'un bon esprit. Il y a assiduité aux exercices religieux, confiance, charité, dilataction, dans la communauté, zèle pour les œuvres du dehors. Malheureusement les sœurs ne sont ni au niveau du zèle, ni au niveau des œuvres. Et nous faudrait un Père et même deux pour les missions lointaines. Il y pour le soin des enfants et des écoles, un autre, pour les paroisses et les petites missions plus rapprochées — et un troisième au centre pour les besoins courants, et les Congrégations. Mais hélas! le pauvre Père gâtté le plus robuste quoique le plus maigre, est toujours en course dans les missions Irlandaises lui seul pouvant parler Anglais. — le S. Joseph Grinot, n'a pas de vigueur pour les missions, le Père Mainquy doit se reposer plutôt que de se fatiguer. Je n'ose même plus l'employer aux missions pénibles, quoiqu'il soit beaucoup mieux qu'à son arrivée. — Or moi je suis obligé de m'absenter trop souvent, nous ne pouvons régulariser aucun de nos ministères, de sorte que les choses vont un peu clopin-clopant. Cependant nous nous estimons heureux, en pensant à nos autres missionnaires, heureux surtout d'appartenir à une Compagnie, dont les Pères et tous les membres sont unis par la Communauté des S. S. et offrent en commun, leurs sacrifices, leurs œuvres et leurs prières pour ceux qui comme nous travaillent d'un bout du monde à l'autre.

Veillez, mon Révérend Père, penser à vos enfants avec un intérêt particulier, et leur envoyer vos spéciales bénédictions selon leurs besoins nombreux. Veillez aussi nous obtenir et nous expédier les lettres d'agrégation aux différentes Congrégations dont j'ai parlé dans cette lettre.

Je suis en union de vos S. S. mon Révérend Père, Votre très-humble
et obéissant serviteur en Notre Seigneur.

O. Poiré

- de la
cœur
con-
sensus
grège-

84
gironce
d'ac-
un
qua

cette
St
mmu-
i au
up pour
vurles
pour
plus
eisey
our
mine
yar-
gula-
mt
irest,
ces
ceu-
l'autre
en en-
podien

5

Let
Schol

1^{re}

Vo
sir qu'i
nous u
vous ex
presou
tant de
bibliot
votre zè
tôt par
chers, q
ne doive
les S.
tions u
provin
Au
sera ac
d'arriv
Se
du ma
se divi
deux
me le
e. à. d. in
chaient
de l'occa
le gouv
verner
ral et d

1. Lettres du Canada.

Lettres du R. P. Ferard, supérieur de la Mission du Fort William aux
Scholastiques et aux Novices de la Province de Champagne.

1^{re} Lettre - Le Canada proprement dit - Ses mœurs - Son état actuel.

Mission de l'Imm. Conception, Fort William, Juillet 1864.

Très-chers et bien aimés frères.

P. C.

Notre R. P. Provincial nous ayant témoigné par l'entremise du R. P. Cellier le désir qu'il a de recevoir des nouvelles détaillées de nos missions sauvages dans le Canada, nous nous faisons un devoir et un plaisir de remplir ses bienveillantes intentions, en vous envoyant de temps à autre quelques lettres fraternelles. Nous n'avons pas la présomption de croire que nous vous apprendrons quelque chose de nouveau, après tant de relations si intéressantes de nos S. P. Missionnaires qui se trouvent dans vos bibliothèques; mais seulement de rafraîchir votre mémoire et d'allumer de plus en plus votre zèle pour la conversion des pauvres sauvages. Plaise à Dieu que nous trouvions bientôt parmi vous des collaborateurs! Si les Chinois, les Hindous et les Japonais vous sont chers, à cause surtout des glorieux martyrs qu'ils ont procurés à notre C^{ie}; les sauvages ne doivent pas nous l'être moins; car le Canada, lui aussi, a eu des nobles martyrs dans les S. P. Lallemant, de Brebeuf, Jogues et une foule d'autres, dont les anciennes relations nous retracent la constance invincible au milieu des plus cruels tourments. Chère province de Champagne, dilate les entrailles de ta charité, donne et l'on te donnera!

Avant d'entrer dans l'histoire des pays sauvages je crois, mes chers frères, qu'il vous sera agréable d'avoir sur le Canada civilisé quelques notions préliminaires; car avant d'arriver aux pays des sauvages, il faut le traverser dans toute sa longueur.

Le Canada proprement dit est un vaste pays qui s'étend depuis l'embouchure du majestueux S^t Laurent jusqu'à l'extrémité Nord du grand lac Supérieur. Il se divise en deux provinces: le Bas et le Haut-Canada. Jusque vers 1837, les deux provinces étaient gouvernées directement par la Couronne Britannique; mais comme le Bas-Canada se trouvait alors politiquement à peu près dans la position de l'Irlande, c. à d. insulté et opprimé, les Bas-Canadiens se révoltèrent, et les Américains, qui ne cherchaient qu'un prétexte pour amener le Bas-Canada à leur confédération, voulurent profiter de l'occasion pour pêcher en eau trouble. Cependant la révolte fut promptement assoupie, et le gouvernement Britannique, profitant de la leçon, accorda au Canada le droit de se gouverner par lui-même, se réservant seulement le privilège de nommer le gouverneur général et de plus un veto nominal. Depuis lors le Bas et le Haut-Canada furent réunis en

une seule province ayant son Conseil législatif (ou Sénat électif) et une assemblée législative élective (ou chambre des Députés) sous la présidence d'un gouverneur général nommé par la couronne d'Angleterre. — Le Bas-Canada, qui formait en grande partie ce qu'on appelait la Nouvelle-France du temps de la domination française, fut colonisé, comme vous le savez, sous les rois Henri IV, Louis XIII, Louis XIV, et cédé à l'Angleterre par le roi Louis XV, de triste mémoire. La Colonie, durant le 17^e siècle, fit des progrès très-lents, à cause surtout des incursions et des guerres cruelles des Iroquois, guerres suscitées la plupart du temps par les Hollandais et les Anglais, jaloux de la France. Ce ne fut qu'après l'extinction de ces races sauvages, mais surtout depuis l'avènement du gouvernement anglais, que la Colonie commença à prendre son essor. — Le Bas-Canada s'étend tout le long de la vallée du St-Laurent, en remontant presque jusqu'au lac Ontario. L'immense majorité de la population est d'origine française, tous catholiques; et à l'exception de ceux qui habitent Québec, Montréal, les Trois Rivières et les gros villages, tous sont fermiers ou habitants dont les fermes et les maisons s'échelonnent à droite et à gauche du fleuve, sur une zone qui s'élargit de jour en jour par le défrichement des forêts et l'accroissement de la population. D'après les articles du traité de cession qui eut lieu en 1763, les Bas-Canadiens ont leur religion, leur langue et leurs lois et coutumes de Paris garanties pour toujours, et il faut dire à la louange du gouvernement Britannique que cette garantie a été fidèlement respectée jusqu'à ce jour. Ainsi les députés Bas-Canadiens, quoique sachant tous l'anglais, ont le droit de parler français à la chambre, et ils usent largement de ce droit, quand bon leur semble, au grand dépit des députés protestants du Haut-Canada, dont la grande majorité ne parle ni ne comprend le français. Tous les documents législatifs sont imprimés et publiés dans les deux langues. La religion catholique est aussi libre en Bas-Canada qu'elle l'est à Rome même, et peut-être plus encore. Toutes ses cérémonies et processions se font en public, non par concession ou par tolérance, mais de droit, et personne n'a rien à dire. Toutefois on dit que le Protestantisme, ou plutôt l'indifférence religieuse et l'esprit voltairien (vieille singerie de la France du siècle passé) commencent à faire sentir, surtout dans les villes, leur influence délétère.

Le Haut-Canada s'étend depuis le Haut du fleuve St-Laurent et à l'ouest de la rivière Ottawa, au nord des lacs Ontario, Érie, St-Clair, Huron et Supérieur. Ces lacs sont séparés au milieu par une ligne idéale de démarcation qui marque la frontière entre les États-Unis et le Haut-Canada. D'après les articles qui ont réglé cette frontière, il a été stipulé que ni l'Angleterre ni les États-Unis ne pourraient avoir de vaisseau de guerre dans ces eaux en temps de paix. Quelqu'un qui n'aurait voyagé qu'en Europe ne pourrait avoir une idée exacte de ces lacs immenses, dont quelques uns ont plus de 130 lieues de long,

30 à 35 lieues de large et 200 à 1000 pieds de profondeur. Le long des lacs Ontario, Érie, Saint-Clair et Huron, les Colons émigrants commencent à pousser leurs défrichements de plus en plus vers le Nord. Le long du lac Supérieur, le rivage nord est encore désert et habité par les sauvages; tandis que le rivage sud du même lac, qui appartient aux Américains, se couvre de villages et de villes fondés près des mines de fer et de cuivre qui abondent tout le long du littoral.

Le Haut-Canada est peuplé, en très-grande majorité, par des Colons Anglais, Écossais, Irlandais et Allemands et quelques Bas-Canadiens qui y ont émigré. Les diverses religions ou sectes y sont aussi multipliées que les nationalités; il n'est pas de gros villages ni de petites villes, où l'on ne trouve une demi-douzaine d'églises différentes, Méthodistes, Anglicanes, Presbytériennes, Réformées, Allemandes, Luthériennes, etc. etc.

Les Catholiques sont disséminés partout et forment, surtout dans les grandes villes, telles que Kingston, Toronto, Hamilton, une minorité fort respectable, et il n'est pas de gros village qui n'ait son Église ou Chapelle catholique. Dans le Haut-Canada, la religion catholique est parfaitement libre dans l'intérieur des Églises, mais, suite des circonstances locales, les pompes et cérémonies publiques et extérieures ne peuvent avoir lieu comme dans le Bas-Canada, le droit existe, mais la prudence des Evêques a jugé à propos de n'en pas faire usage. Le Clergé catholique, en général, porte au dehors l'habit séculier, presque comme aux États-Unis. Les lois et coutumes municipales sont calquées sur celles de la Grande-Bretagne. Le système des écoles communes est, à peu d'exceptions près, celui des États du Nord de l'Union, c.à.d. que tous les enfants, de quelque dénomination que ce soit, et sans aucune distinction de secte ou de religion, sont admis gratis dans ces écoles; on ne s'y occupe nullement de l'enseignement religieux; tout au plus lit-on dans quelques uns un chapitre de la Bible avant ou après la leçon. Mais les catholiques ne furent pas longtemps sans s'apercevoir que ces écoles étaient des foyers de corruption et d'indifférence religieuse pour les enfants, et avertis par la voix des Evêques, ils parvinrent, à force de pétitions à la Chambre législative et par l'appui des Députés catholiques du Bas-Canada, à se faire accorder des Écoles séparées, sous l'influence du Clergé et la direction de Maîtres catholiques. Comme toutes les Écoles en Canada sont soutenues en grande partie par des taxes spéciales, ils obtinrent en même temps pour leurs propres écoles, une part du produit des taxes proportionnée à leur nombre. Toutefois cette concession arrachée aux protestants a été accompagnée de clauses plus ou moins vexatoires pour les catholiques. Partout où le Protestantisme a la majorité, et par conséquent la force en main, il fait sentir l'esprit d'intolérance qui lui est tout-à-fait propre. Ce qui se passe en ce moment même au Canada me fournit une preuve de plus de ce que je viens d'avancer. Voici les faits: Quand les deux provinces furent

Si tout réunis en une seule, la population du Bas-Canada l'emportait de beaucoup sur celle du Haut-Canada; par conséquent les catholiques avaient naturellement le droit d'envoyer à la Chambre un plus grand nombre de députés; mais par un sentiment de générosité, pour donner aux protestants un exemple de vraie tolérance et leur ôter tout prétexte de se croire dominés par les catholiques, ces derniers refusèrent d'user de leur droit et posèrent le principe libéral que les deux provinces seraient sur le même pied d'égalité, par rapport à la représentation dans l'Assemblée législative. Les choses allèrent ainsi bien pendant une vingtaine d'années, mais quand par suite des émigrations annuelles, composées d'Anglais, Écossais, Irlandais (qui naturellement se portèrent vers le Haut-Canada, où la langue, les mœurs, les lois, tout en un mot est sur le pied anglais) la balance de la population pencha vers le Haut-Canada, les protestants ne manquèrent pas de profiter de leurs avantages. Oubliant le principe qu'on leur avait appliqué quand ils étaient en minorité, ils valent maintenant à tout prix avoir un nombre de députés proportionnel à l'augmentation de leur population. Leur but avoué, c'est de dominer le Bas-Canada et d'abolir, s'ils le peuvent, les lois, les coutumes, la langue, la Religion des Canadiens français, ainsi que la liberté des écoles séparées dans le Haut-Canada. Voilà la question sérieuse, qui au fond est une question de Religions et de races, et qui à cette heure-ci divise profondément les deux Provinces et entrave essentiellement la marche d'un gouvernement unique et général. Heureusement pour les Canadiens français que tous leurs députés forment sur ce point une phalange serrée et déterminée à ne pas se laisser souler aux pieds par les protestants, tandis que les députés du Haut-Canada sont divisés entre eux et religieusement et politiquement. C'est un état critique pour ces provinces; on pense qu'elles seront obligées de se séparer et de former une fédération, à laquelle viendront probablement se joindre les autres provinces de l'Amérique Britannique du Nord: l'île de Terre-Neuve, l'île du Prince Édouard, la Nouvelle Écosse et le Nouveau Brunswick; puis plus tard, la Rivière-Rouge, la Colombie et l'île de Vancouver. Chaque Province aurait le contrôle de ses affaires locales, et il y aurait un gouvernement général dont le Président ou Vice-Roi serait nommé par la Couronne d'Angleterre, sous la protection de l'Empire Britannique. Si les choses en viennent là, le Bas-Canada est sauvé, mais il est à craindre que les catholiques du Haut-Canada, tant qu'il ne formeront pas une minorité forte et respectable, ne soient en butte à l'esprit intolérant du Protestantisme.

Quelques mots maintenant sur le climat, les mœurs, etc. du Canada. Le climat du Canada ne ressemble nullement à celui de France. Ici les extrêmes se touchent, le froid et le chaud. L'hiver en Bas-Canada dure généralement cinq ou six mois et il est très-rigoureux, surtout en Janvier et en Février; mais en revanche l'air est très-pur et très-vif, le ciel clair et brillant. Les chemins se couvrent d'une couche épaisse de neige qui forme, quand elle est battue, d'excellentes routes. Le fleuve St-Laurent, presque dans tout son cours, se gèle à une profondeur d'un, deux et trois pieds et sert de grande voie publique pour le

transport

transport
pien; est
chaque
distance
bitant,
diti, ce
corps da
de chaui
my au d
à glace
chevaux
servent p
tout que
mois. —
de l'indé
pur des d
cher sur
la gémie
J'ai vu
les fami
par les i
se nouve
thi angl
mada, on
fortable
climat.
ce sujet
fois qu'i
demois
le villa
tait dor
pas sa
elles d
Pour c
station
trop pe
les sup

transport de toutes les denrées du pays. Un hiver si rigoureux et qui semblerait insupportable à un Européen, est ici pour les habitants la saison du repos et du plaisir, durant laquelle on se visite et l'on se fête : chacun a son cheval et sa sledge ou carriole qui le transporte rapidement sur la neige à de grandes distances. On souffre très-peu du froid, car les forêts immenses, qui se trouvent presque à la porte de l'habitant, lui permettent de se chauffer en grand. Dans l'intérieur, les maisons sont élevées à la température d'été, ce qui permet au Canadien d'être vêtu à la légère ; quand il sort pour voyager, il s'enveloppe le haut du corps dans un épais paletot de fabrication indigène avec un capuchon ; et les pieds et les jambes enveloppés dans de chaudes robes de buffalos, il s'assied confortablement dans sa sledge élégante, puis lance son hardi poney au grand trot sur la neige glissante ou sur la glace vive du fleuve : dans ce dernier cas on serre les charrues à glace afin de les empêcher de tomber. Pour éviter les accidents, surtout dans la nuit, la loi exige que les chevaux portent au cou un collier garni de petits grelots ou sonnettes, qui, tout en excitant leur ardeur, servent par leur joyeux retentissement à rompre la monotonie des voyages, durant lesquels on n'aperçoit partout que de la neige. Et l'hiver succède subitement l'été, qui est très-chaud : les moissons mûrissent en 3 ou 4 mois. — Le Canadien français a l'humeur tranquille et le caractère gai ; il est très-ami de la liberté et de l'indépendance ; dans la jeunesse, il aime à voyager, mais, quand il est marié, il vit sédentaire et s'occupe peu des affaires étrangères ; il est encore, (comme on dirait en France) de l'ancien régime et se contente de marcher sur les traces de ses ancêtres. Le système patriarcal règne dans les familles ; l'hospitalité y est antique ; la générosité du cœur et la charité chrétienne, parfaites, surtout dans l'adoption et l'éducation des orphelins. J'ai vu un couple que Dieu avait privé d'enfants, en adopter et élever successivement dix-huit. En général, les familles sont très-nombreuses en Bas-Canada ; et, si ce n'était que le Haut-Canada se recrute annuellement par les émigrations d'Europe, le Bas-Canada l'emporterait de beaucoup par sa population native. — Le Canadien se nourrit, sinon délicatement, du moins solidement. Porc, bœuf, farine et pois en abondance, avec l'éternel thé anglais, voilà ce qu'il appelle de la forte nourriture. Aussi, quand un Bas-Canadien monte dans le Haut-Canada, on a coutume de l'appeler un mangeur de lard. L'intérieur des maisons, sans avoir de luxe, est très-confortable. Les vêtements des hommes sont d'étoffes grossières et faites dans le pays, mais chaudes et propres au climat. Les femmes et les jeunes filles, en général, sont plus amies du luxe, surtout le dimanche. Voici à ce sujet une petite anecdote que nous racontait un de nos Pères. A son arrivée en Canada, la première fois qu'il monta en chaire, il aperçut un auditoire très-nombreux, composé en grande partie de dames et de demoiselles très-élégamment vêtues : caraboles (chapeaux) à fleurs, voiles verts ou bleus, robes de soie, etc. Comme le village n'était pas loin de Montréal, le Père s'imagina que peut-être la grande société de la métropole s'était donné rendez-vous à son sermon, et l'idée lui vint presque de faire de l'éloquence. Mais quelle ne fut pas sa surprise, après la messe, de recevoir la visite de plusieurs de ces grandes dames et de rencontrer en elles de bonnes et braves paysannes, dont le langage contrastait singulièrement avec la parure ?

Pour ce qui regarde l'agriculture et le progrès industriel, les Anglais reprochent aux Canadiens français d'être stationnaires et même rétrogrades ; de craindre trop les banqueroutes ; de n'être pas assez spéculateurs et trop peu avides de faire fortune *per fas et nefas* ; d'aimer trop à rester chez eux ; d'être enervés dans les superstitions, et de se laisser dominer par les prêtres, etc. etc. et autres gros péchés catholiques, dont, grâce à Dieu.

grâces à Dieu, disent-ils, ils ont, eux, la conscience tout-à-fait nette. — Le Canadien français, en général, parle la langue française, mais celle du bon vieux temps. On retrouve dans les campagnes beaucoup de vieilles locutions normandes et picardes, qui, mêlées d'anglicismes, surtout dans les environs des villes, donnent au langage une couleur toute particulière. Toutefois, sauf ces expressions vieillies et quelques fautes de prononciation, nos paysans parlent plus correctement et plus purement le français qu'on ne le parle dans les campagnes de France, où l'on rencontre des patois inintelligibles à l'autre bout de la province même dans laquelle ils ont cours. La Religion, comme je l'ai fait remarquer plus haut, est parfaitement libre en Bas-Canada, et elle est en grand honneur. Le Canadien tient de cœur à toutes les pompes du culte, et l'insulter sur ce point, c'est le blesser à la prunelle de l'œil. Cependant il faut avouer, pour être vrai, que, à mesure que l'on remonte le St. Laurent, et qu'on se rapproche des limites protestantes, la foi et la simplicité antiques du Canadien français perdent de leur vigueur et de leur beauté. Ainsi Québec est meilleur que Trois-Rivières, Trois-Rivières que Montréal, Montréal que Kingston etc. Cela n'empêche pas néanmoins que la Religion catholique ne fasse de grands progrès, surtout dans le Haut-Canada. En 1836, il n'y avait dans tout le pays qu'un Evêque catholique, résidant à Québec; maintenant il y en a neuf: L'archevêque de Québec, les Evêques de Trois-Rivières, de Montréal, de St. Hyacinthe, de Kingston, d'Ottawa, de Toronto, d'Hamilton et de Sandwich. Le nombre des communautés religieuses, tant d'hommes que de femmes, augmente rapidement. Par exemple, Montréal, à lui seul, a des Sulpiciens, des Oblats, des Prêtres de St. Croix, des jésuites, des Frères des écoles chrétiennes, des Sœurs grises, des Sœurs hospitalières de St. Joseph, des Sœurs de la congrégation des Dames du Sacré-Cœur, des Sœurs du Bon Pasteur, des Sœurs de la Providence. Il y a deux collèges; celui des Sulpiciens, et celui des jésuites, un grand séminaire, une douzaine d'églises bâties depuis 15 ou 20 ans; dernièrement, nos Pères ont jeté par le collège les fondements de la leur. Les confréries, les associations, les sociétés de tempérance, les sociétés littéraires se développent comme les branches vigoureuses de jeunes arbres. En un mot, le Bas-Canada, pour ce qui regarde la culture morale et religieuse, n'a presque rien à envier aux vieux pays d'Europe. Sous le rapport matériel, il est peu de pays, si l'on en excepte les Etats-Unis, qui en si peu de temps ait fait de si grands progrès. — Le Haut et Bas-Canada sont traversés par de grandes lignes de chemins de fer: elles traversent en une partie de plaisir de quelques jours, un voyage qui, il y a 50 ans, exigeait six mois de dangers et de privations de toutes sortes. Les rapides nombreux du St. Laurent qui en entravaient la navigation, ont été évités par le creusement de superbes canaux, qui permettent aux paquebots de remonter en quelques jours de Québec à l'extrémité du lac Supérieur. Le Haut-Canada, présente une toute autre physionomie que le Bas-Canada. L'activité Anglo-Saxonne s'y développe en liberté et peuple rapidement les forêts. Presque tout le commerce se fait dans ces régions et, le Bas-Canada qui possède l'embouchure du St. Laurent, n'en est pour ainsi dire, que le débouché. La population est une agglomération d'une foule de nationalités différentes, avides de gain et de bien-être matériel. On y voit cette multiplicité de sectes qui accompagne le protestantisme comme son ombre partout où il s'établit. On y retrouve aussi, importée du Nord de l'Irlande, la société secrète des Orangistes qui a juré une haine mortelle au Catholicisme et qui montre sa rancune fanatique dans toutes les occasions. Toutefois la Providence a permis que les immigrations annuelles de la

pauvre Irlande fussent, ici comme ailleurs, une semence qui a servi à implanter fortement l'arbre catholique dans le Haut-Canada. Mais on ne peut se dissimuler que la 2^e génération de ces Irlandais a déjà eu à souffrir moralement du contact avec le protestantisme.

Voilà, mes chers Frères, un tableau rapide de l'état actuel du Canada. Ce pays, vous le voyez, traverse actuellement une crise politique et sociale, qui peut avoir une issue funeste à nos Missions, lesquelles se trouvent toutes dans le Haut-Canada. Déjà le protestantisme en a ébranlé les fondements, comme vous l'avez appris sans doute par les lettres de nos Pères de Manitouline. Priex Dieu qu'il daigne prendre notre défense. Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous ! Dans la prochaine lettre nous entrions à pleines voiles dans le pays sauvage. Nous nous recommandons à vos bonnes prières. Au revoir dans le mois d'Août, s'il plaît à Dieu.

2^e. Lettre — Pays sauvage. — 12 Août 1864.

Très-chers et bien aimés Frères

P. C.

Dans une première lettre on vous a donné une notice abrégée sur le Canada proprement dit et sur l'état actuel des choses en ce pays ; maintenant nous allons aborder le pays des sauvages. Si vous prenez la carte de l'Amérique Britannique du Nord, vous apercevrez une vaste superficie de terrain qui s'étend du 50^e jusqu'au delà du 70^e de latitude, et du 57^e au 140^e de longitude. Ce vaste pays, plus large que la moitié de l'Europe, est connu sous le nom de Territoire de la Compagnie de la Baie d'Hudson, Compagnie gigantesque pour le trafic des pelleteries dans tout le Nord. Le monopole de ce commerce lui a été cédé, avec le territoire sus dit, par une charte qui date, je crois, du temps de Charles II, roi d'Angleterre. C'est là, à proprement parler, le pays des Sauvages du Nord de l'Amérique. Le nombre actuel de ces sauvages, de ceux du moins qui trafiquent avec la Compagnie de la Baie d'Hudson (et c'est l'immense majorité), s'élève à 250.000, s'il faut en croire le rapport fait, il y a quelques années, par cette même Compagnie devant un comité d'enquête de la chambre des communes d'Angleterre. Un très-petit nombre seulement sont convertis au christianisme ; le reste est encore tout-à-fait païen. La charte de la Compagnie stipule, il est vrai, que l'on travaillera à la civilisation et à l'instruction des sauvages ; mais cette condition, qui naturellement mettrait un obstacle au trafic des pelleteries, a toujours été une lettre morte, à l'exception de quelques centres où la civilisation du blanc a pénétré.

Figurez-vous donc un immense réseau de lacs majestueux, de rivières sans nombre, de marais interminables, qui s'entrelacent, s'enchaînent, se relient de toutes parts ; le tout entrecoupi d'immenses forêts vierges et de prairies à perte de vue, où rôdent en liberté le sauvage et les bêtes fauves ; figurez-vous de nouveau tout ce pays couvert, pendant 6 ou 7 mois de l'année, d'une couche de 4, 6, 8, pieds de neige ; les lacs et les rivières solidement glacés à 3, 4, 6, pieds de profondeur, selon la latitude ; et vous aurez une légère idée du pays sauvage. On dirait que le déluge en se retirant a voulu du moins se conserver ce coin du monde. Cependant le sauvage connaît ce pays, comme un vieux cocher de fiacre à Paris connaît toutes les

uns de la grande cité. Et l'aide d'un léger canot d'écorce, dont la façon et la fabrication lui coûte un jour ou deux de travail, il peut, de marais en marais, de rivière en rivière, de lac en lac, en faisant çà et là quelques portages, traverser de part en part cet immense réseau de lacs, de cours d'eau, et parcourir avec une rapidité dont on ne se fait guère d'idée ces interminables régions. Ce pays est vraiment la partie que Dieu a réservée au sauvage et que les Blancs ne pourrout jamais coloniser en grand. De fait, c'est la nature même du pays qui a réduit l'homme à cet état, et je ne doute point qu'une colonie de blancs qui voudrait essayer de s'établir dans le cœur des grandes forêts du Nord, ne finit après quelques générations par former une colonie de nouveaux sauvages. Pour l'Amérique du Sud, le cas pourrait être différent; mais ici, sous un climat aussi dur et sur une terre si entrecoupée de cours d'eau, les arts et la culture qui sont les fondements de la civilisation moderne, ne pourraient prendre racine. Les saisons sont extrêmes: froid excessif durant un hiver de 6 à 7 mois, et chaleurs accablantes durant un été de 2 mois; le printemps et l'automne qui passeraient aisément pour des hivers dans certaines parties de la France se partagent le reste de l'année. Le froid est dû en partie aux vastes réservoirs d'eau que renferme le pays et aux sombres forêts qui ne permettent point à la chaleur des rayons du soleil de pénétrer le sol, si ce n'est pendant un ou deux mois de l'année. Les grandes chaleurs de l'été par la même raison viennent du manque de courants d'air interceptés par d'impénétrables forêts, et de la réflexion des rayons du soleil sur ces immenses surfaces d'eau. Ne vous figurez pas nos forêts à la façon de vos belles forêts artificielles d'Europe, où l'air, la lumière circulent librement entre des arbres choisis, magnifiquement plantés à des distances presque régulières, pendant leurs feuilles périodiquement, et sous l'ombre desquels on peut, grâce à de splendides allées, se livrer à une promenade solitaire ou à une chasse aisée. Nos forêts sauvages sont formées d'arbres toujours verts ou très-touffus, tels que pins, sapins, de toutes espèces, tamaracs, mélèzes, bouleaux, trembles, érables etc. qui presque tous répandent par leurs branches touffues une ombre impénétrable aux rayons du soleil. En outre, les broussailles, les ronces, les halliers, les arbrisseaux, joints aux troncs d'arbres décapités que l'âge ou le vent ont abattus et qui jonchent le sol dans tous les sens, font de ces forêts vierges des fourrés impénétrables à tout autre qu'à des bêtes sauvages et à des Indiens; encore ces derniers ne les traversent-ils généralement qu'en hiver, lorsque 6 à 8 pieds de neige ont formé un pont solide au dessus de tous les obstacles. En été, le sauvage voyage presque toujours en canot; il vit alors de pêche. Il réserve ses grandes excursions de chasse pour l'hiver, où il substitue les raquettes au canot, le fusil à l'aviron et les pièges aux filets à poisson. Pour revenir aux forêts sauvages, le silence qui y règne a quelque chose de divinément solennel, qui n'est interrompu que par la marche ou le cri des animaux, ou bien par le retentissement du fusil du sauvage répété soudainement par les échos des dômes lointains de la forêt. Tout porte au sérieux et à la réflexion dans ces profondes retraites de la nature. Mais je vous entends me demander, nos très-chers Frères, comment un être humain peut vivre dans ces contrées horribles. Je réponds que Dieu, qui a bien fait tout ce qu'il a fait, n'a point abandonné ses enfants des forêts. Il pourvoit à la vie du pauvre sauvage qui n'a d'autre besoin de ses pas errants que Celui dont l'œil ne se ferme jamais, qui veille sur toute la nature et qui ouvre sa main bienfaisante, dans le temps opportun, pour nourrir les oiseaux du Ciel et les habitants des bois. Ces forêts et les prairies immenses qui les bordent, regorgent d'animaux féroces et de gibier qui sert à nourrir le sauvage et à le vêtir: buffalos, orignaux, ours, cariboux, cerfs, lynx, loups, renards, lièvres et une foule d'autres

d'autres de plus petite taille. Les riches fourrures de ces animaux leur servent pour obtenir en échange, de la Compagnie de la Baie d'Hudson, des objets d'utilité domestique et tout leur approvisionnement de chasse. Voilà pour l'hiver. En été, les lacs et les rivières fourmillent d'excellents poissons de toute espèce, tels que truites, carpes, brochets, etc, tandis que leur surface est sillonnée par des milliers d'oiseaux aquatiques, depuis le noble cygne et l'oie sauvage jusqu'à l'élégante sarcelle. Les marais eux-mêmes sont peuplés d'une quantité de canards sauvages, de plus de trente espèces différentes, attirés par les racines bulbeuses et succulentes des plantes marécageuses, ou par les champs aquatiques de folle avoine, dont les blancs sont encore plus friands que les sauvages et les oiseaux.

Vous voyez donc, mes chers frères, que le sauvage, soit au printemps, soit en été ou en automne, trouve une nourriture abondante et variée, et qu'il n'a, pour ainsi dire, qu'à étendre la main pour se la procurer. En hiver, quand par le manque de neige ou par quelque circonstance extraordinaire la chasse a été infructueuse, la famine peut bien se faire sentir; mais alors encore, si vous en exceptez les régions les plus septentrionales, il est facile de se procurer chaque jour des lièvres qui abondent dans nos forêts, ou bien d'aller sur quelque lac et à l'aide d'une ligne de fond, de prendre du poisson par un trou fait dans la glace. Permettez-moi, pour briser la monotonie de cette lettre, de vous raconter un petit trait arrivé, il y a cinq ou six ans, au lac Nipigon, l'une de nos stations. Une bande de sauvages, composée d'environ cinquante personnes, hommes, femmes et enfants, jeûnait depuis trois jours: point de gibier, point de lièvres. La faim les força d'aller au lac, qui était gelé à deux ou trois pieds de profondeur. Ils se dirigèrent vers une pointe où, selon la tradition des anciens, le poisson abonde d'ordinaire. Chaque famille se mit en devoir d'ouvrir un trou dans la glace avec ses hachets; puis, armés de lignes et d'hameçons, ils essayèrent le fond de l'eau. La pêche fut très-heureuse en moins d'un jour ou deux ils prirent 700 truites, pesant chacune de 4 à 6 livres. Combien de temps pensez-vous qu'il leur fallut pour absorber cette quantité de poisson? ... 2 jours! ... Je laisse à nos scolastiques mathématiciens de calculer la quantité absorbée par chaque individu. La portion congrue devra vous paraître énorme, mais elle ne surprend point ceux qui connaissent l'appétit du sauvage, surtout quand, après trois jours de jeûne, il n'a que le poisson tout seul pour assouvir sa faim.

Revenons au pays sauvage. Je vais par quelques faits précis vous donner une idée plus complète de notre climat. Et notre missionnaire du Fort William situé, comme vous le savez, à l'extrémité Ouest du Lac Supérieur, le froid est descendu, le 1^{er} Janvier 1864, à 38° Réaumur, c'est-à-dire 47°,5 centigrades au dessous de zéro. Plusieurs sauvages, quoique habitués à vivre en plein air, furent gelés vivants. C'est ainsi qu'aux îles Maritimes, deux jeunes gens, l'un blanc et l'autre métis, s'étant égarés dans une tourmente de neige, furent trouvés morts quelque temps après. Ce qui contribua à rendre ce froid plus insupportable, ce fut un vent de nord-est qui l'accompagnait et qui à travers les vêtements les plus épais, pénétrait jusqu'à la moëlle des os. Autre particularité: à l'heure où j'écris ces lignes, vers le commencement d'Avril, le thermomètre atteint à l'ombre environ 28° Réaumur (35° centigrades) et au soleil environ 36° Réaumur (45° centigrades) Vous vous imaginez sans peine comme les plantes poudrent sous les ardeurs

les ardeurs d'un tel soleil, accompagné de temps entemps d'orages et de pluies torrentielles, elussent, dans l'espace d'une semaine, un champ, un jardin, ont changé complètement d'aspect. Mais, comme je l'ai dit plus haut, les extrêmes se touchent ici, dans les différentes saisons; par exemple: le 20 Mai 1864, le thermomètre fut à 0° Réaumur au lever du soleil; à midi, il monta à 30° (37° centigrades), et au coucher du soleil retomba à 0°. Je vous parlais tout à l'heure d'orages et de pluies torrentielles: le 31 Juillet, fête de notre Père S^t Ignace, juste au moment où l'on sonnait le premier coup de la grand'messe, à notre mission du Fort-William, survint un orage terrible accompagné d'un vent violent et de torrents de pluie, qui dura une demi-heure seulement. Toutes les maisons du village furent inondées; les champs, les jardins furent changés en étangs; des torrents se précipitèrent de toutes parts. Heureusement que la terre était très-sèche; le soir, toute cette eau avait été absorbée ne laissant que les débris et la fange entraînée par le courant. Ces orages sont toujours suivis d'un refroidissement subit de l'atmosphère et il n'est pas rare que nous ayons ainsi, au milieu des mois de Juin, Juillet et Août, de la gelée blanche et même de la glace le matin. C'est une règle générale qu'il gèle ici dans tous les mois de l'année. Les seules céréales que l'on essaie, sont l'orge, l'avoine et les pois; on cultive aussi les patates: mais qu'arrive-t-il souvent? L'avoine et les pois ne mûrissent pas, l'orge se rouille, et les pommes de terre ont presque toujours leurs feuilles brûlées par la gelée avant qu'elles soient entièrement mûres. L'hiver est sujet, comme l'été, à des changements soudains. A des froids intenses succèdent quelquefois deux ou trois semaines d'un doux printemps. Un climat si excessif dans ses variations ne peut manquer d'être dangereux aux constitutions faibles ou épuisées par la faim et la misère. Aussi les sauvages meurent-ils le plus souvent de pneumonie, de fluxion de poitrine ou de pleurésie. Mais pour les constitutions fortes et qui prennent les précautions ordinaires, le climat est très-sain. On ne connaît point ici les fièvres jaunes, tremblantes, typhoïdes ou nerveuses, si connues dans les pays chauds. Mentionnons encore une particularité de notre climat: ce sont les brouillards qui, en été surtout, couvrent tout le pays, près des grands lacs. La chose s'explique naturellement par la grande évaporation que les chaleurs intenses de l'été soulèvent à la surface de ces vastes bassins d'eau: le refroidissement de l'atmosphère durant la nuit condense cette vapeur d'eau et la fait retomber en brouillards épais. Le Lac Supérieur, en particulier, est très-sujet à ces brouillards durant les mois de Juillet et d'Août, ce qui en rend la navigation pénible et dangereuse. Voilà, mes chers frères, quelques notions générales qui suffiront pour vous donner une idée du Pays sauvage du Nord de l'Amérique. Parlons des habitants eux-mêmes.

Notions générales sur les Sauvages du Canada — Il est à peu près prouvé aujourd'hui que les Sauvages du Nord de l'Amérique sont originaires de la Tartarie ou du Nord de la Chine, et que ce fut probablement par le Détroit de Behring, ou ce qui en tenait lieu, que se seraient faites les émigrations primitives. Les raisons plausibles de cette opinion sont déduites de la langue, des coutumes et de la physionomie des Tartares qui offrent des analogies remarquables avec celles des sauvages purs. Vous connaissez peut-être ce trait qu'on rapporte

d'un de nos

d'un de nos anciens Missionnaires, qui, après avoir évangélisé les tribus sauvages du Canada pendant plusieurs années, fut ensuite envoyé dans les Missions de la Tartarie. Un jour, il fit rencontre dans ce dernier pays d'une Sauvagesse qu'il reconnut au premier abord, et dont il fut également reconnu. Interrogé par quel accident elle se trouvait dans ce pays, cette femme lui répondit que, faite prisonnière de guerre en Canada, elle avait été amenée de village en village, jusqu'à l'endroit où elle se trouvait alors; et le Père lui ayant demandé comment elle pouvait se faire comprendre ou comprendre elle-même ceux parmi lesquels elle avait vécu, elle répondit que sur toute sa route les diverses tribus parlaient au fond la même langue, et que les dialectes seuls étaient différents. En effet le même Père se donna la peine de rassembler bon nombre de mots exprimant les notions intellectuelles et matérielles les plus fondamentales d'une langue, et à sa grande surprise il trouva une analogie frappante entre le tartare et le sauvage. Les racines des mots étaient presque identiques, les terminaisons seules différaient et donnaient lieu à des dialectes qui paraissaient tout d'abord être des langues séparées. Je me réserve de vous entretenir plus tard, avec plus de détails de la langue sauvage, du moins de celle que nous parlons ici, et les Philologues parmi vous seront agréablement surpris de trouver que cette langue n'est rien moins que sauvage. La manière de vivre de ces peuplades, plusieurs de leurs coutumes ont encore aujourd'hui une certaine analogie avec celles des Tartares, et très probablement cette analogie était beaucoup plus grande il y a 3 ou 400 ans, avant l'arrivée des blancs, dont le contact a dû nécessairement introduire quelques changements dans leurs mœurs. Quant à la physiologie, si je me rappelle ce qu'on raconte des Tartares, qu'ils ont les pommettes faciales très saillantes, les cheveux noirs et longs, le teint cuivré ou foncé, le front fuyant, je trouve que ce sont précisément les traits caractéristiques du sauvage pur.

Qu'est-ce que le Sauvage? On ne le prendra que par le dehors, c'est un homme: il pense, il parle, il agit avec préméditation, il vit en famille, forme des tribus, des nations qui reconnaissent un certain code de loi naturelle et de loi civile; mais évidemment cet homme est au bas de l'échelle de la civilisation. Cet homme, ou plutôt cet enfant des forêts (car l'Indien est enfant toute sa vie) n'était pas sauvage primitivement; ce sont les circonstances de pays, de climat, et par suite le genre de vie, qui ont dû le rendre tel. Le P. de Charlevoix, dans son histoire de la Nouvelle France, nous raconte qu'un bon nombre de Canadiens Français avaient été faits prisonniers par les Iroquois et adoptés dans les tribus où ils s'étaient établis et même alliés aux naturels. Dans un traité de pacification, il fut stipulé que tous les prisonniers Français seraient rendus; mais la plupart préférèrent la vie des bois et voulurent rester parmi les sauvages: sans aucun doute les enfants et les petits-enfants de ces Français ne tardèrent pas à perdre toute trace de civilisation.

Le Sauvage est homme, mais il est par excellence l'homme animal et charnel écrit par St. Pascal, dont le Dieu est son ventre. Il a un esprit asservement, mais cet esprit se meut dans une sphère extrêmement limitée. J'aime assez l'idée de certains philosophes qui divisent l'intelligence humaine en esprit et en âme. L'esprit est la partie vraiment noble où réside l'intellect qui s'occupe des choses invisibles, métaphysiques et spirituelles; l'âme est cette autre partie de l'intelligence, qui s'occupe des choses visibles et corporelles. L'âme est très développée chez le sauvage, et l'esprit

infinitement

infiniment peu. On conçoit aisément qu'un homme forcé comme lui de pourvoir jour par jour et avec de grandes fatigues aux besoins les plus impérieux de la nature, ait très-peu de temps ou d'occasions de développer ses facultés purement intellectuelles. Aussi toutes les notions métaphysiques et intellectuelles des Sauvages se bornent-elles à quelques idées générales, confuses et traditionnelles, d'un autre monde invisible, de l'existence de certains Êtres fictifs, appelés Manitous et doués d'un pouvoir magique qu'ils s'efforcent, en certaines occasions extraordinaires, d'apaiser par l'offrande ou le sacrifice de quelques objets de grand prix à leurs yeux, tels que tabac, fourrures, venaison etc... Le Sauvage réfléchit cependant, mais ses réflexions ne portent que sur les objets qui sont propres à flatter ses appétits sensuels. Il a de l'astuce, mais c'est celle du renard pour attraper le gibier. Il a du courage, mais c'est plutôt la férocité du loup qui attaque à la sourdine et fuit lâchement s'il est découvert. Il a une affection paternelle, très-vive même, pour ses enfants en bas âge, mais c'est l'amour de la bête pour ses petits; car aussitôt que le petit sauvage est assez grand pour se passer de son père et de sa mère, toute affection, du moins apparente, cesse chez les parents. Qu'un sauvage, surtout une sauvagesse, perdent un enfant au biberon, jamais ils n'en perdront le souvenir, et leur douleur les suit jusqu'à la tombe. Mais qu'une grande sœur, un grand frère, un père, une mère, viennent à mourir; on n'en fait pas plus de deuil que s'il s'agissait d'un étranger. Un sauvage rougirait alors de répandre des larmes, parce qu'on le regarderait comme un lâche. Quant aux affections et aux amitiés chrétiennes, ce sont des fruits de la civilisation évangélique qui ne croissent pas sur un sol infidèle. Le sauvage a de la mémoire et une très-longue mémoire, mais ce n'est que pour se rappeler l'injure, et nullement le bienfait; le mot de reconnaissance ne se trouve pas dans sa langue: c'est que l'idée dont ce mot serait l'expression n'existe pas dans son esprit. Ils ont bien, il est vrai, un certain mot que nous traduisons par Merci, mais ils emploient ce mot le plus souvent pour remercier ironiquement celui dont ils reçoivent une insulte. Leur vrai mot de Merci est une aspiration gutturale, *ho!* qui me fait assez l'effet du joyeux grognement de certains animaux quand on leur jette la pâture. La liberté naturelle et illimitée dont jouit le sauvage lui permet de donner à ses desirs charnels toute leur extension possible; de là une vie animale et sensuelle qui ne diffère guère de celle des bêtes. Toujours renfermé dans ses forêts, naviguant sur ses lacs et rivières solitaires, il n'a l'idée d'aucun progrès et se contente de suivre les traces marquées par ses ancêtres, de sorte que, sans les améliorations que le contact avec les Blancs lui a fait connaître, le sauvage de nos jours serait encore ce qu'il était avant la découverte de l'Amérique. Un avion, un canot, un dard, un arc, une hache, une couverture de bête fauve et son calumet, voilà tout son mobilier. Quelques écorces de bouleau et le plus souvent la voûte du ciel forment sa demeure. Je me hâte cependant d'ajouter que les sauvages chrétiens, et surtout ceux qu'on a pu amener à vivre en villages à moitié civilisés, ont perdu beaucoup de leurs anciens usages et ont acquis en retour plusieurs avantages de la civilisation, surtout pour ce qui regarde l'âme et le bien-être matériel: mais malgré tout, le sauvage perce toujours par quelque endroit. C'est un fait historique que parmi toutes nos Missions celles du Canada qui, humainement parlant, ont été cultivées avec le plus de sueurs et de sacrifices, sont celles qui ont produit le moins de fruits appréciables. Et quoi cela tient-il? Comme j'ai été assez long cette fois-ci et que je suis au bout de mon papier,

je remets

je remets la réponse à une nouvelle lettre. Je hasarderai avec simplicité mon opinion à ce sujet ; car il est juste que ceux d'entre vous, mes chers Frères, qui sont destinés un jour à nous aider ou à nous succéder dans ces Missions, connaissent ce qui peut éclairer leur zèle sans le décourager.

3^e Lettre — Missions sauvages — Fort William, 25 Septembre 1864.

B. C.

Très chers et bien aimés Frères

Dans ma dernière lettre j'ai posé la question : Pourquoi les Missions du Canada, parmi toutes les autres Missions de la Compagnie ont-elles été anciennement les plus sûres, et sont-elles encore, humainement parlant, les plus ingrates, quoique aux yeux de la foi les plus dignes du zèle de nos Missionnaires ? Voici quelques idées qui peuvent jeter de la clarté sur cette question, et servir à la résoudre.

Les Missions du Canada ont été et sont encore de nos jours des Missions essentiellement sauvages, c'est-à-dire établies au milieu d'êtres, de tribus, de nations entièrement dépourvues des formes mêmes de la civilisation, vivant au sein des forêts primitives, dans un pays tout à fait exceptionnel, couvert de neiges et de frimas plus de la moitié de l'année, au milieu de circonstances inévitablement adverses à la civilisation, telles par exemple que la nécessité de chercher une subsistance quotidienne dans de longues et pénibles excursions ; entourées d'obstacles extérieurs causés par la civilisation elle-même, v. g. le luxe qui recherche avec avidité des fourrures précieuses, et qui force le sauvage à voyager sans cesse dans les forêts pour les fournir ; le contact funeste avec les agents et serviteurs sans foi ni loi des compagnies de pelletteries ; et l'abus des liqueurs fortes fournies par l'avarice de ces mêmes compagnies. Voilà ce qui donne aux Missions du Canada une physionomie tout à fait différente de celle des autres Missions. Pour jeter encore plus de jour sur la question, permettez moi d'entrer dans quelques détails généraux sur les diverses classes des Autochtones du continent Américain. — On peut diviser les sauvages de l'Amérique en trois grandes classifications : ceux de l'Amérique du Sud ; ceux de l'Amérique du Nord, ou des Etats-Unis, et ceux du Canada ou Amérique Britannique.

La première classe vit, en général, sous un climat très-chaud, jouit d'une température exempte de changements brusques et subits, d'un ciel très-pur, d'un sol exubérant de richesses végétales et sillonné de grandes rivières qui regorgent de myriades de poissons. Cette classe vit généralement de fruits, de racines et de poissons. — La seconde classe, aux Etats-Unis, jouit d'un climat tempéré, d'un sol fertile, couvert d'immenses prairies et de longues vallées au milieu des montagnes Rocheuses qui sont de pâturages et d'asile à d'immenses troupeaux de Bisons ou Buffalos, Elans, Cerfs etc. Cette seconde classe vit de grandes chasses faites avec leurs nombreux chevaux, leurs fusils ou leurs arcs. — La troisième classe, celle du Canada, confinée sur un sol ingrat, sous un climat glacé, faisant des sombres forêts sa demeure habituelle, ou parcourant sur son canot solitaire le vaste réseau des lacs, des rivières et des marais du Nord, vit de petites chasses, telles que lièvres, perdrix, canards sauvages, ou de la chair
des animaux

des animaux à fourrures que recèlent leurs forêts.

La première classe, vu la fertilité du sol, la facilité de vivre et la chaleur tropicale, qui ne permettrait pas à des colonies de Blancs une expansion aisée — aurait de grandes chances de pouvoir être civilisée jusqu'à un certain point; et de fait, le problème a été résolu sur une assez grande échelle par nos anciens Pères, dans les belles Réductions du Paraguay etc.

La deuxième classe, vu les avantages d'un climat tempéré et d'un sol en général fertile, pourrait également être civilisée, peut-être même à un plus haut degré que la précédente, si les Missionnaires avaient une liberté parfaite d'action. Quelques essais heureux ont été commencés par nos Pères dans le Missouri et l'Orégon. Mais l'état social de cette Zone de l'Amérique, ne permettra jamais d'introduire la civilisation chez les Sauvages de cette seconde classe, dont les $\frac{3}{4}$ ont déjà été engloutis par les flots incessants de l'émigration et de la colonisation des Blancs; et selon toutes les apparences humaines, avant 80 ans, les restes de ces Sauvages auront disparu pour toujours.

La troisième classe, quoique en apparence plus mal partagée que les deux précédentes, par rapport aux conditions de la vie matérielle, cependant a plus de chance que les deux autres d'échapper à une destruction totale, ou du moins pourra prolonger son existence plus longtemps, à cause de la rigueur de son climat et de son sol improductif. Mais pour ce qui est de la civilisation comprise dans le sens Européen, on voit clairement qu'il n'en peut être question pour cette dernière classe. Cette classe est-elle susceptible en grand, d'une amélioration, ou, si l'on veut, d'une civilisation morale; en d'autres termes, d'être amenée au Christianisme? La réponse est affirmative, mais les conditions suivantes seraient requises: un nombre suffisant de Missionnaires zélés et détachés du confortable de la vie civilisée; une séparation complète des Sauvages d'avec les Blancs, et un gouvernement catholique, qui aurait à cœur le salut de ces pauvres âmes. Tel fut le cas des premiers Missionnaires du Canada, qui élevèrent la presque totalité de la nation Huronne, ainsi qu'une partie des nations Montagnaise et Algonquise à un haut degré de civilisation évangélique et morale. Mais quand les desseins mystérieux de la Providence furent remplis à l'égard de ces nations, elles disparurent de la surface de la terre, par des maladies que les Blancs avaient introduites, par des guerres d'extermination suscitées par l'enfer et le protestantisme, et enfin par le flot de la colonisation, à ce point que depuis l'embouchure du St-Laurent, jusqu'à sa source au sommet du lac Supérieur, à droite et à gauche en remontant son cours, dans une Zone susceptible de culture, on rencontre à peine quelques débris épars des anciens Aborigènes. Ce qui reste de Sauvages proprement dits est refoulé et circonscrit dans les immenses forêts et les lacs, qui couvrent la surface du territoire de la baie d'Hudson; territoire exceptionnel, où probablement les restes de la race sauvage de l'Amérique du Nord se conserveront de longues années encore, tant que le monopole de la Compagnie de la baie d'Hudson continuera d'exister. Si cette Compagnie était catholique, si ses agents et ses serviteurs étaient des gens moraux ayant des principes religieux, on pourrait raisonnablement espérer de christianiser ces pauvres Sauvages. Malheureusement nous n'en sommes pas là. Les agents et les serviteurs de la Compagnie, à quelques honorables exceptions près, sont des gens de basse condition, de mœurs dépravées, qui n'ont en vue que le commerce des fourrures, et qui ne cherchent

ne cherchent qu'à satisfaire à tout prix leur avarice et leurs honteuses passions. Aussi la grande majorité des sauvages, de ceux surtout qui sont le plus en contact avec les différents postes de la Compagnie, est déjà infectée par l'alliance impure de deux sangs différents : joignez à cela l'abus des liqueurs fortes et les maladies introduites par les blancs, et vous aurez une idée de la situation présente des sauvages du Canada. — Voilà, mes chers Frères, ce qui rend la Mission du Canada en partie infructueuse pour le présent et stérile en résultats pour l'avenir. Cependant au milieu de ces difficultés, qui sont faites pour décourager la nature, une considération soutient, console le vrai Missionnaire, c'est que les missions ingrates du Canada ressemblent davantage à la Mission infructueuse du Sauveur lui-même, qui venu sur la terre pour rassembler les restes d'Israël, opéra si peu de conversions parmi les Juifs, et cela sans doute pour soutenir le courage de ses apôtres, quand le succès ne répondrait pas à leurs efforts. Excusez, mes chers Frères, cette longue digression, que j'ai crue utile pour vous donner une idée vraie de nos Missions sauvages et que votre charité patiente me pardonnera.

Coutumes et façons des Sauvages. — Je ne prétends point, mes chers Frères, vous apprendre quelque chose de nouveau après toutes les lettres fort longues et intéressantes des P. P. Frémiot, Hanipaux, Choné, du Planquet, qui sont sans doute dans vos bibliothèques ; je me contenterai d'ajouter quelques petites nuances à leurs tableaux.

Le Sauvage n'est point délicat pour le manger ; tout ce qu'il peut attraper sert à assouvir sa faim : lièvres, porcs-épics, loutres, écureuils, loups-cerviers, chiens, ours, etc. La cuisine n'est pas raffinée ; une marmite et de l'eau du lac ou de la rivière lui sert à faire bouillir sa venaison. Point de sel, point de poivre, point de légumes, point de pain ; de la viande bouillie toute pure, ou bien, quand il veut diversifier un peu son régal, un bâton pointu qu'il enfonce dans la terre près du feu, lui sert de broche à rôtir. Le poisson subit aussi l'une ou l'autre de ces préparations. La table du sauvage n'est pas difficile à mettre. Tantôt c'est une pierre plate qui se rencontre là, tantôt quelques branches qu'il répand sur la terre, quelquefois un morceau d'écorce de bouleau qu'il arrache d'un arbre voisin ; d'autres fois le couvercle de la marmite. Les doigts du sauvage lui servent alternativement de fourchette et de mouchoir, de cuillère et de torchon. Quand le sauvage mange dans sa loge, la femme fait la cuisine, et quand tout est cuit, elle distribue d'abord à son mari la part du lion, puis à chacun de ses enfants une portion suffisante et se sert elle-même la dernière. Sans faire de cérémonie, chacun s'empare de quelque coin de la loge, puis se tournant le dos ou le côté, commence en grand silence à faire l'exercice rapide des mâchoires, entretenu sans interruption par le va-et-vient des deux mains. Le repas, qui, à en juger par la quantité que renferme le plat d'écorce, semblerait devoir être interminable pour un blanc, est expédié avec une promptitude qui ferait pâlir les plus gloutons. L'estomac du sauvage n'est pas délicat, mais très-complaisant : il peut se charger fortement sans inconvénient. La raison en est simple. Habitué à marcher, à dormir, à vivre presque toujours en plein air, son sang acquiert une circulation plus rapide ; les organes digestifs ont une puissance très-énergique qui réclame une quantité proportionnée de nourriture.

Le sauvage

Le Sauvage, quand il le peut, mange beaucoup; mais l'étonnement que son apparente glotonnerie cause au blanc cesse quand on réfléchit qu'il n'a ni pain, ni légumes, ni assaisonnements, ni aucun de ces entremets qui surchargent la table des Européens. Quand le sauvage est dans sa loge, il mange ordinairement deux fois le jour, le matin et le soir, mais sans avoir d'heure fixe. Quand il voyage ou quand il chasse, il mange lorsque la faim le presse. Quelquefois il passera tout un jour sans rien prendre, et le soir, quand il revient à sa loge, si la chasse a été infructueuse, il va se coucher à jeun. — La cuisine du sauvage n'est pas des plus propres. L'unique marmite de la famille sert à toute sorte d'usages, et la sauvagesse ne perd jamais son temps à la laver; la graisse ou la crasse du repas précédent ne sert qu'à enrichir le repas suivant, et ainsi de suite durant plusieurs saisons. Si un membre de la famille était absent durant le repas, à son retour il se jette sur les plats d'écorce qui renferment les débris de ce repas et se met à nettoyer avec ses doigts et ses dents les os et les arêtes qui ne sont pas assez nets, puis va fouiller au fond de la marmite pour en retirer ce qui y reste. — Permettez-moi de vous raconter à ce sujet une petite anecdote arrivée à l'un de nos Pères qui fut invité à manger dans une loge, durant une de ses excursions. La famille était un peu civilisée. Le repas qui consistait en poisson bouilli fut servi au Père et aux membres de la famille dans de petites écuelles de bois. Le Sauvage, sa femme et les enfants, à mesure qu'ils dépeçaient et dévoraient leur part, rejetaient les arêtes et les débris dans la marmite. Comme le Père ne pouvait absorber sa part avec la même promptitude que les autres, il resta le dernier à manger. Quand il eut presque achevé, la sauvagesse, par politesse, lui offrit encore un petit morceau qu'elle avait découvert, en fouillant dans les débris au fond de la marmite. Vous devinez sans peine que le Père refusa de grand cœur.

Vêtements du Sauvage. — Le Sauvage du Canada, surtout en hiver, a pour tout vêtement une couverture de laine, qui lui est fournie par la compagnie de la Baie d'Hudson, en échange de ses fourrures; une paire de mitasses ou jambes de pantalons qui se suspendent aux hanches; un brayer, ou pièce d'étoffe qui couvre le bas-ventre; souvent aussi un espèce de paletot fait de peaux de lièvres. Les femmes ont en outre une jupe courte d'étoffe et une pièce de drap qui leur couvre une partie du sein. Près des ports ou postes de la Compagnie, les sauvages en général sont mieux habillés et imitent les blancs autant qu'ils le peuvent. Comme le sauvage des bois ne connaît point l'usage du savon, on se figure aisément que ses vêtements se ressentent de cette ignorance. Après un hiver passé dans les bois et les taillis, sous des loges enfumées, ces vêtements n'ont guère de forme ni de couleur définissables. La crasse, la mauvaise odeur, jointes aux centaines de certains petits insectes qui fourmillent en sécurité dans ces habits, ne peuvent manquer d'exciter le dégoût chez tout autre que le sauvage. Mais celui-ci n'y fait pas même attention, et quand on lui dit que les blancs changent fréquemment de linge, il se contente d'une petite exclamation. De fait le sauvage ne quitte jamais ses vêtements, même pour dormir, mais ce sont ses vêtements qui à la longue finissent par le quitter, pièce par pièce. Le sauvage pure porte rarement quelque chose sur la tête, si ce n'est quelquefois un mouchoir, en forme de turban, plutôt par coquetterie que par nécessité. Ses longs cheveux noirs, plats et raides lui servent de couvre-chef. Quant à la sauvagesse, elle va toujours nu-tête,

nu-tête, si ce n'est que dans les froids extrêmes, lorsqu'elle sort de sa loge ; elle s'enveloppe la tête de sa couverture. — Vous croyez peut-être qu'avec un tel accoutrement, le sauvage est exempt de lueux et de coquetterie dans ses vêtements ; vous vous trompez. Mais où met-il ce lueux ? Au bas des jambes, sur ses Mitasses. Les femmes sont très-habiles à enfiler des grains de verre de toutes couleurs, dont elles forment de gracieux ornements qu'elles appliquent en forme de broderies sur les Mitasses. L'amour de la vanité et l'orgueil se retrouvent sous tous les climats et chez tous les peuples. Les femmes, outre les mitasses brodées, recherchent avec une passion satanique les colliers de verre, les bagues, les boucles d'oreilles et autres colifichets. Celles qui fréquentent les postes de la Cité saccageraient tout pour se procurer des rubans, dont elles ornent leurs cheveux et leurs robes. — Une autre particularité du sauvage à demi civilisé, c'est que s'il a deux paires de pantalons, il les portera toujours toutes les deux : quand le dimanche arrive, il met celui de dessous, qui est le plus propre, par dessus, et le lundi, il remettra celui de dessous par dessous. Sans doute que n'ayant point de garde-robe, il pense que ses jambes sont le meilleur porte-manteau.

M. Ferard S. G.

No
Nous faisons suivre ces lettres du P. Ferard de quelques nouvelles plus récentes écrites de Fort-Ham par le F. Carver : 21 Mars 1865.

Vous avez sans doute entendu parler de l'effroyable incendie qui au mois de juin 1864 s'est déclaré dans les forêts de Maniboulouine, et pendant plus de deux mois a ravagé le territoire de nos pauvres sauvages. Le P. Hamipauze, dans une lettre écrite pendant l'embrasement, évaluait à plus de cent lieues en tous sens le terrain dévasté par l'incendie. Bois, terres ensemencées, prairies, tout a été la proie des flammes, et ce n'est que par une lutte incessante que les sauvages ont pu en préserver leurs habitations. Avec les récoltes et les forêts, ont péri les animaux sauvages et les oiseaux dont la chasse pouvait offrir une dernière ressource à ces pauvres peuples. Il fallait donc venir à leur secours sous peine de les voir périr par la disette. Le gouvernement envoya des commissaires pour constater les dégâts et distribuer des provisions. Cette répartition a été pour nos Pères une nouvelle cause de luttes et de désagréments, mais aussi l'occasion de montrer une fois de plus leur dévouement aux intérêts des sauvages qu'ils évangélisent. M. Anderson, qui dirigeait l'enquête, s'était montré fort bienveillant ; il fit même des aumônes de sa bourse aux saurs. Sur son rapport, et sur celui de beaucoup d'autres personnes, entre autres de l'arpenteur en chef de l'île, de M. Wilson, du Saint St Marie, etc, le gouvernement accorda des secours aux victimes de l'incendie. M. Dupont, surintendant des sauvages, avait commission de les leur procurer. En même temps, on obtint que les habitants de Wikwemihong eussent les 0,60^e de l'octroi, et que les Pères seraient chargés de la distribution. Tout allait bien jusqu'ici. Quand M. Dupont fut revenu de son voyage pour acheter les provisions, le P. Chéné lui donna connaissance des communications qui lui avaient été faites de la part de l'honorable Sir E. Cliche, 1^{er} ministre. Mais le surintendant refusa de les ratifier, parce que, disait-il, rien dans ses instructions ne portait expressément que l'octroi dût être gratuit. En vain le Missionnaire s'offrit-il à prendre sur lui toute la responsabilité, M. Dupont ne se rendit pas encore, mais voulut avoir des instructions plus amples. En attendant, il donna en trois fois 16 barils de farine. — Cependant il agissait secrètement auprès du gouvernement. Le P. Chéné fut mis au courant de ses manœuvres par une lettre de M. Carver, grand vicaire de Québec en date du 21 Décembre : "L'agent du gouvernement à Maniboulouine, disait M. Carver, et plusieurs chefs sauvages, dont quelques-uns se prétendent catholiques, viennent de faire des représentations ici pour obtenir que ce qui reste de provisions à distribuer le soit par le dit agent et non

par les prêtres catholiques. Le choix qu'on a fait de vous comme distributeur paraît avoir grandement mécontenté l'agent, ainsi que les ministres protestants, qui résident auprès des sauvages. On se plaint que les sauvages loyaux sont maltraités par le gouvernement, et on semble insinuer par là que les sauvages choisis par lui ne sont pas aussi loyaux. On prétend aussi que les sauvages catholiques (ceux de Wêhmikong, sans doute) n'ont pas perdu autant que les autres. Bref, le gouvernement envoie sur les lieux un M. Wilson, du Saout, homme, me dit Sir E. Taché, sans préjugés. Une copie de la plainte lui est envoyée et vous sera sans doute montrée. Vous ferez bien de la demander à M. Wilson pour être en mesure de réfuter les diatribes de votre bon agent. J'espère que rien ne sera fait pour déposséder les sauvages de leurs terres. Mais nos Ministres catholiques sont sur le qui-vive. — A la réception de cette lettre, le P. Chéné envoya à M. Wilson ses représentations pour qu'il les transmitt au ministre, s'il le jugeait à propos. "Le gouvernement, en octroyant 60 pour % aux Missionnaires catholiques, n'avait pas agi sans connaissance de cause. . . La répartition avait été faite pour le moins; car il est certain que nous avons ici plus de 50 familles qui n'ont rien récolté. et nos sauvages ont été forcés de s'être au commencement de l'hiver levés animaux, au nombre de plus de 25 têtes, porte qui se fera sentir plusieurs années. De plus, pas de semences, pas de récoltes. M. Dupont n'a pas considéré ces choses; il ne nous a pas consultés sur la meilleure manière d'employer les secours. Il n'a pensé qu'à la mangonille. Nous aurions porté nos vues plus loin et songé à l'avenir. Il y a lieu de s'étonner qu'après une distribution faite sur des informations, qu'on avait lieu de croire impartiales, des motifs venus tardivement et qui ne trahissent que trop un peu de jalousie, aient eu assez de poids pour faire remonter la balance." Le P. Chéné n'en resta pas là, il se rendit chez M. Dupont, et lui donna loyalement connaissance du contenu de sa lettre à M. Cazeau. De son côté, M. Dupont lui montra la lettre qu'il venait de recevoir du bureau du ministère, et tout commença à s'arranger. Dès le lendemain, l'agent écrivit à nos Pères qu'il avait reçu de nouvelles instructions du gouvernement; et quelques jours après, il rendit sa visite au P. Chéné en compagnie de son frère, de sa dame et du docteur, qui réside à Manitouaning. Le Père leur servit de son mieux une collation; ils furent charmés de la réception. — Quelques jours après, arriva M. Wilson, avec M. Dupont et son entourage. Les sauvages apportèrent la liste de toutes les familles, avec la quantité de grains récoltés par chacune d'elles, en 63 et 64, puis ils retournèrent chez eux. Bref, il fut décidé en dernière analyse que le reste des vivres serait divisé en deux parts, dont l'une serait remise aux Missionnaires en deux fois: la moitié en Mars; l'autre moitié sur la demande des sauvages pour la culture. Une moitié se compose de 33 barils de farine de blé d'Inde, 16 barils de farine, 100 livres de lard, 75 livres de saindoux, 1 baril de haricots. Un quart de ces provisions doit être distribué en charité, le reste en échange de bois à couper dans les forêts par les sauvages. Ces conditions sont désavantageuses sans doute, mais nos sauvages n'en souffriront pas trop, et nous avons gagné à être connus, ainsi que nos chrétiens et nos œuvres. M. Dupont et ses Dames sont enchantés de Wêhmikong. M^{me} Dupont a amené depuis la femme du ministre! On a fait pour la 3^e fois une visite aux Sœurs et à leurs écoles. Les Sœurs de leur côté en ont fait une à Manitouaning. M. Dupont donnera ce qui nous manque pour notre scierie. On nous promet encore des vivres pour faire un chemin au moulin au fond de la baie. — Après la conclusion de toute cette affaire, le P. Chéné écrivit au ministre, lui représentant que le moyen de civiliser les sauvages n'était pas de les garder en tutelle, comme on l'a fait jusqu'ici; mais de les laisser gérer leurs affaires eux-mêmes, tirer profit de leur travail, s'encourager, s'industriiser, voir leurs fautes, se corriger, etc.

On vient de découvrir une source d'huile sur la réserve des sauvages. L'agent du gouvernement l'a aussitôt demandé pour le gouvernement! Wakekyig, leur chef, alla donner par écrit la réponse des sauvages à l'agent: c'est un *hawin*, c'est-à-dire un non. La source va être exploitée par deux catholiques, au profit des sauvages. — Carrez, S. J

ment mécontent
ces loyaux sont
aussi loyaux.
les autres.
préjugés. Une
l. Wilson pour
sauvages de leur
contra à l'Es-
tant 60 pour %
faits pour le
nt été forcés de
plusieurs années.
tées sur la
lus loin et songi
se croire impar-
ds pour faire
galemment con-
nait de recevoir
avait reçu de
ie de son père,
on; ils furent
s sauvages appor-
ils retourneront
rait remise aux
ture. Une moitié
il de haricots.
ave les sauvages.
à être connus,
e Dupont a
s Sœurs de leur
On nous pro-
cette affaire,
garder en tutelle,
il, s'encourage,
aussitôt deman-
ent: c'est un ha-
rex, J.J

n
t
de
ou
do
m
au
se
re
li
re

il
y
p

d

nu-tête, si ce n'est que dans les froids extrêmes, lorsqu'elle sort de sa loge, elle s'enveloppe la tête de sa couverture.

Vous penserez peut-être qu'avec un tel accoutrement, le sauvage doit être exempt de luxe et de coquetterie dans ses vêtements; vous vous trompez. Mais où met-il ce luxe? Au bas des jambes sur ses *Mitasses*. Les femmes sont très habiles à enfiler des grains de verre de toutes sortes de couleurs dont elles forment de très gracieux ornements qu'elles appliquent ensuite en forme de broderies sur les *Mitasses*. Elles font également des jarretières dans le même genre qui servent à attacher les *mitasses* au dessous du genou. L'amour de la vanité, et l'orgueil sont un héritage de nos premiers parents, qui se retrouve sous tous les climats et chez tous les peuples. Les femmes, outre leurs *mitasses* brodées, recherchent avec une passion extrême les colliers de verre, les bagues, les boucles d'oreilles et autres coquifichets. Celles qui fréquentent ordinairement les postes de la *C^{te}*, sacrifieraient tout pour se procurer des rubans, dont elles servent à orner leurs cheveux et leurs robes.

Une autre particularité du sauvage à demi civilisé, c'est que s'il a deux paires de pantalons, il les portera toujours toutes les deux: Quand le dimanche arrive il met celui de dessous qui est le plus propre par dessous, et le lundi, il remettra celui de dessus par dessous. Sans doute que n'ayant point de garde-robe, il pense que ses jambes sont le meilleur porte-manteau.

Nous nous recommandons de nouveau à vos prières, chers et bien aimés Frères, et nous désirons voir bientôt quelques uns de vous parmi nos sauvages.

M. Ferard S.J.